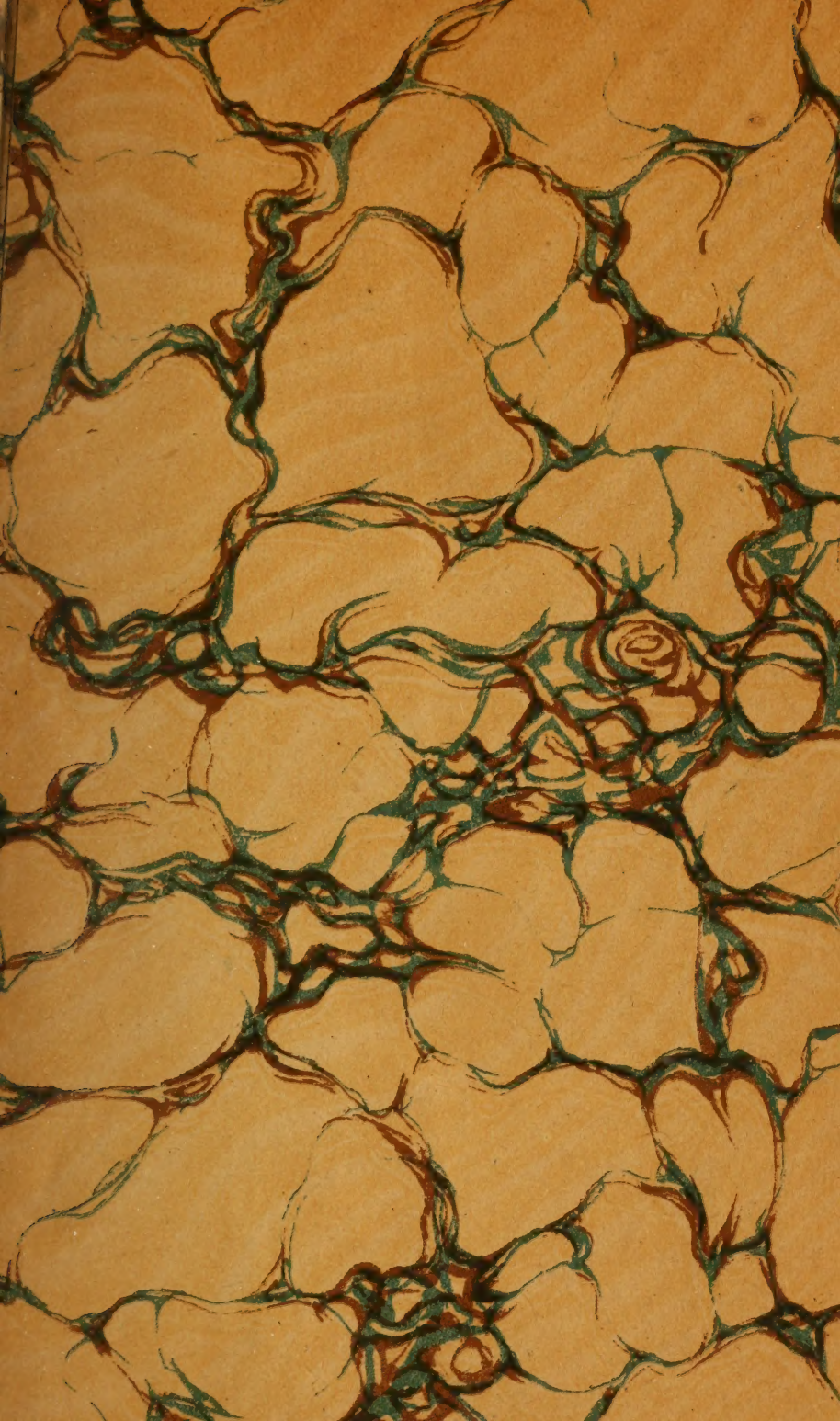
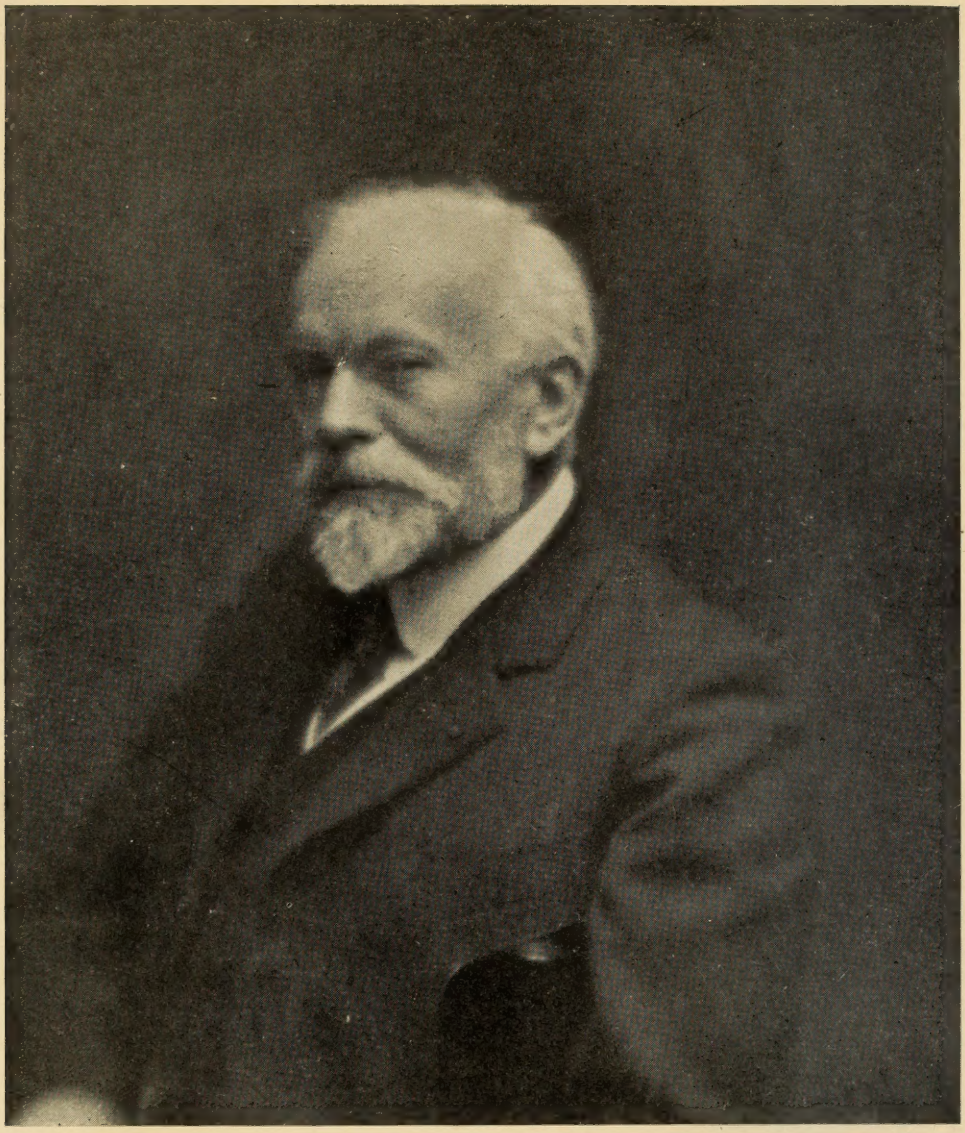
U d'/of OTTAWA
39003002649001



PAGES CHOISIES

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pageschoisies00lema



JULES LEMAITRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L
3 E, 4

PAGES CHOISIES

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

ANDRÉ DU FRESNOIS

Avec un portrait hors texte

NOUVELLE
LIBRAIRIE NATIONALE
85, rue de Rennes
PARIS

MCMXI

UNIVERSITAS
O. M.

PQ
2337
.L3P3
1911

INTRODUCTION

Il faut bien qu'il y ait quelque vertu secrète dans l'art d'exprimer avec logique, avec clarté, avec goût, les idées ou les sentiments ; car des sujets identiques affectent des aspects différents et produisent des effets variés selon les écrivains qui les traitent. Tout est barbarie chez un barbare : en passant par son cerveau, la pensée la plus polie reprend les arêtes et toutes les rugosités que la civilisation avait limées ; la plus rude, au contraire, s'amollit et peu à peu se désagrège. Les mots ne tiennent plus l'office qu'on leur assignait. Faits pour apaiser, ils énervent; pour exalter, ils découragent. Les serviteurs de la pensée refusent d'obéir à une pensée qui ne sait point se gouverner elle-même, et, dans cette anarchie, toute bonne intention avorte, ou ne va qu'à détruire son propre objet.

Doucement enivré de sa liberté et de la sympathie qui l'inclinait vers toutes les formes de la vie, M. Jules Lemaître, en jouant parmi les idées, a frôlé bien des fleurs vénéneuses. Mais on eût dit qu'à

son contact elles épuisaient tout leur poison ; et c'est seulement leurs couleurs ou leurs parfums que nous retrouvons en feuilletant ses livres. Il y étudie les œuvres des écrivains de 1885 à 1895 environ. Ah ! comme la belladone ou la ciguë encombraient, à cette époque, le jardin des lettres françaises ! Jules Lemaître n'eut point tout de suite le cœur d'y porter la serpette ou la faulx, mais du moins le mérite lui revient d'avoir reconnu et nommé de leur vrai nom ces végétations dangereuses. Dangereuses ? Cela dépend de qui les cueille. Et voici le lieu de rappeler le définitif commentaire que Barrès a fait des dernières paroles de Jean Moréas : « Tout sentiment, s'il est mené à un degré supérieur de culture, prend un caractère classique... »

Nul mieux que Jules Lemaître n'a su mener à un degré supérieur de culture les sentiments qui animaient ses contemporains. Son intelligence qui aime la lumière, et qui la fait, n'était dupe d'aucune illusion, ou bien, s'il se plaisait parfois au chatoiement des apparences, il les connaissait pour telles. Première condition de la culture, que ce perpétuel contrôle de tous les actes de l'esprit. Mais il faut aussi, quand on a su distinguer leur vraie nature, ne pas se méprendre sur leur valeur relative. Dira-t-on que cette seconde condition ne peut être réalisée qu'au prix d'innombrables jugements portés à tout instant, sur toutes choses, et que Jules Lemaître se défend de juger ? Une lecture un peu attentive de son œuvre

montrerait que cette réserve, de sa part, est coquetterie pure. Bon gré, mal gré, chacune de nos paroles constitue un jugement. Il nous est loisible, après cela, de nous réclamer de la sensibilité contrôlée, du goût, de l'expérience, plutôt que de principes absolus : qui ne s'apercevra que c'est tout uniment la même chose, avec moins d'embarras ?

Jules Lemaître a donc pu faire ses délices de la littérature la plus délibérément moderne. Le naturalisme, l'exotisme et beaucoup d'autres esthétiques encore lui ont agréé successivement, ou même simultanément. Cette facilité étonna quelques personnes simples, et leur parut comme une débauche intellectuelle. Il faut convenir que Jules Lemaître dut s'amuser de cette méprise : on goûte tant de plaisir à déplaire aux sots. Mais il est vrai aussi qu'il en fut vite agacé, à voir des gens d'esprit se laisser abuser à leur tour. C'est pourquoi il défendit le dilettantisme contre ceux qui l'accusaient de tout le mal, et montra qu'il n'existe qu'un mal véritable, la dépravation du cerveau ou du cœur. Les chocs d'arguments opposés, les perpétuels balancements du pour au contre où se plaisait sa critique, et où l'on crut voir l'effet d'un nihilisme universel, c'était, chez lui, tout au contraire, le travail d'un esprit soucieux de discernement et avide d'ordre. S'il se prêtait ou paraissait même se donner à une théorie philosophique ou littéraire, il ne manquait pas, l'instant d'après, d'ébranler l'édifice qu'il venait de bâtir, et d'exposer aux yeux

du lecteur, en la présentant sous son jour le plus favorable, une théorie qui différait totalement de la première. Beau moyen de former des sceptiques ? Oui, mais il est des matières et surtout des moments où le scepticisme doit s'exercer. C'est quand elles règnent seules, vautrées dans une insolente certitude, que les idées périlleuses pervertissent une tête ; Jules Lemaître excellait à tempérer les uns par les autres les programmes littéraires ou les systèmes inventés par les philosophes. En les confrontant, il ne leur ôtait rien de leur séduction, je crois même qu'il y ajoutait souvent ; ils perdaient seulement, à cette opération, un peu de leur virulence. On pouvait dès lors s'en nourrir sans crainte. Ils ne troublaient point la hiérarchie établie dans toute âme bien faite.

Le privilège d'une âme de cette sorte, c'est qu'elle n'a pas besoin de se mutiler pour continuer de vivre. Tous les sentiments y étant à leur place, elle en peut enfermer un très grand nombre. Trait caractéristique : le scepticisme de Jules Lemaître est apaisant. Les tomes des *Contemporains* contiennent l'essence de théories parfois inquiétantes, mais ces livres peuvent former le bréviaire d'un homme de goût. « Je ne méprise presque rien » : Jules Lemaître, critique, eût pu reprendre à son compte cette parole d'un philosophe. Elle n'est pas l'aveu d'une complaisance qui ressemblerait à de la faiblesse, mais l'expression d'une intelligence parvenue à la connais-

sance exacte et à la juste appréciation de tous ses éléments.

Qui ne devine, enfin, pour quel motif plus profond ce scepticisme était inoffensif ou bienfaisant ? C'est qu'il restait intellectuel et que toutes les puissances du cœur étaient soustraites à son influence ; c'est que, sous le dilettante, il y avait un homme, étroitement attaché à la mission que lui marquait la nature.

*
* *

Il est né dans un village du Loiret, le 27 avril 1853. Est-il besoin d'insister sur cette logique du destin grâce auquel s'écoulèrent dans une région si purement française les premières années d'un homme en qui devaient se marier les plus belles qualités de la France ? Ce thème prête à des développements trop faciles, mais qui nulle part ne seraient plus justifiés. Jules Lemaître est le descendant d'une longue lignée de terriens. Il connaît la terre, son prix, son bienfait. Il aime ses aspects précis, et le continuel changement qu'y déterminent les jeux de la lumière et de l'ombre, le passage des gracieuses nuées. En même temps qu'il suit du regard leur course éternelle, il appuie fortement ses pieds sur un sol familier ; il ne rêve pas d'une ascension inutile ou dangereuse. La terre est un oreiller moins doux que ces flocons légers sur quoi les peintres font

reposer les déesses, mais notre corps pesant demande un appui sûr.

Au commerce des gens de sa province, Jules Lemaître apprit sans doute mieux que dans les livres ce qu'est le peuple, quels sont ses désirs et ses besoins. Dès lors, quand il parlera du peuple, ce mot-là aura dans sa bouche ou sous sa plume un peu plus que la valeur d'un signe algébrique. Il ne le videra jamais des réalités qu'il contient, à la façon des métaphysiciens ivres d'abstraction. Longtemps il sera démocrate, mais il ne donnera jamais dans le mysticisme de la démocratie.

En attendant, Jules Lemaître est un petit garçon très curieux de toutes choses, déjà sensible à la beauté littéraire, et tel que nous le montreront certaines pages railleuses et attendries. De l'école que dirigeait son père, il passe au petit séminaire de la Chapelle Saint-Mesmin, puis au collège de Notre-Dame-des-Champs et au lycée Charlemagne. En 1872, il entre à l'École Normale. Partout, et même au séminaire, quand il avait dix ans, il laissait à ses maîtres le souvenir d'une intelligence précoce et libre. Il paraît même qu'il inspira quelque défiance à ses professeurs ecclésiastiques. Ils vivaient tous, à cette époque, dans la crainte de couver un nouveau Renan ; comment s'étonner qu'ils n'aient point soupçonné en Lemaître celui à qui était échue la mission de nous rapprendre le caractère véritable de la raison, et de nous enseigner, par un vivant exemple,

que, pour être accomplie et pour plaire, elle ne doit pas naître d'une contrainte ?

Jules Lemaître fut nommé professeur de rhétorique au Havre. Son enseignement, au témoignage de ses anciens élèves, ne manquait pas de fantaisie. Un écrivain dont la perte, après plus de vingt ans, nous demeure sensible, et qui sans nul doute eût combattu au premier rang pour la restauration de l'intelligence française, Jules Tellier, nous a dit ce qu'étaient les classes de Lemaître : « Il fut toujours à peu près impossible d'y expliquer Tacite. Dès que Lemaître en manifestait quelque velléité, c'était un murmure général. Quatorze voix demandaient qu'on lût du Labiche. Deux insistaient pour qu'on déclamât des vers lyriques. J'ai le regret de devoir avouer que c'était le plus souvent Labiche qui l'emportait. Lemaître ne s'est jamais distingué par une volonté de fer. » Dix ans plus tard, Tellier n'eût pas émis ce jugement ; mais il est vrai que Jules Lemaître, jeune professeur, donnait assez bien l'idée d'un délicat épicurien. Il publiait son premier volume de vers et ses premiers articles, et rien n'était moins doctrinaire que les écrits de ce docteur.

Vers 1885, le mot d'ordre, dans la littérature, était à la bêtise. Les écrivains écartaient volontairement de leurs livres tout ce qui eût pu révéler un auteur doué de pensée ; cela, afin d'y mettre plus d'humanité, comme ils disaient. Les romanciers naturalistes réalisaient avec aisance cet idéal, et ceux-là même

qui avaient le plus de mérite, Maupassant ou les Goncourt, offraient à quiconque cherchait l'homme derrière l'œuvre le spectacle d'une faiblesse intellectuelle jusque-là sans exemple. La critique, de son côté, tendait à ruiner son fondement naturel, le goût, pour se réclamer naïvement des méthodes scientifiques, qui venaient d'éclore, ou bien, avec un Sarcey, conspirait ouvertement contre le talent, qu'elle aurait dû distinguer et servir. Les articles de Lemaître aux *Débats* ou à la *Revue des Deux Mondes* furent, pendant dix ou quinze ans, le conservatoire du goût français.

Leur succès fut éclatant et rapide. « Notez, dit encore Jules Tellier, que, dans ce succès, l'adresse ne fut pour rien, ni le charlatanisme. Pas de « réclames » savantes, pas de camaraderies. Lemaître s'est montré simplement, et il a parlé ; et les gens ont fait cercle d'eux-mêmes parce qu'il parlait de façon tout à fait séduisante. Loin que la presse dût l'imposer au public, c'est le public, tout au contraire, qui l'a imposé à la presse. En reconnaissant le grand talent du nouveau venu, les chroniqueurs n'ont fait que suivre l'irrésistible élan donné par le public. Jamais de notoriété obtenue par des moyens plus élémentaires, si j'ose dire, et d'une honnêteté plus primitive. Lemaître s'est un beau jour réveillé célèbre sans y avoir tâché, sans avoir rien fait pour cela, sinon d'avoir du talent. Croyez que, si j'y insiste, c'est que la chose est rare. » Elle l'est aujourd'hui

plus que jamais, l'avilissement des journaux ayant rendu de plus en plus difficile l'existence d'un public comparable à celui qui créa la réputation de Lemaître. Mais c'est justement par son caractère exceptionnel que l'accord immédiat qui s'établit entre le critique et ses lecteurs, est intéressant. En en cherchant les raisons, nous serons bien près de découvrir les plus essentielles qualités du talent de Jules Lemaître.

*
* *

C'est d'abord une cordialité, une bonne humeur, un sans façon qui forment, avec l'austérité d'un Brunetière, le plus agréable contraste ; c'est une absence totale de morgue. Jules Lemaître, qui avait enseigné des jeunes gens, — et pas toujours, je pense, de la manière fantaisiste que nous dit Tellier, — connaissait les meilleures méthodes d'instruction. Il ne montre pas à ses lecteurs, d'un doigt emphatique, la vérité : il les convie à une promenade pour la chercher avec eux. Et s'il ne la trouve pas, ce qui arrive souvent, il ne rougit pas de son échec. Il le confesse en souriant, et ceux qui l'ont suivi n'oublieront pas, du moins, les agréments du voyage. Peut-être même n'ont-ils manqué le but que pour s'être trop complu aux charmes de la route.

Il y a aussi, chez Lemaître, une loyauté qui séduit les cœurs en même temps qu'elle satisfait les esprits. Comme aucun sujet, touché par lui, ne reste banal, il peut se passer des grâces équivoques du paradoxe.

Aucune difficulté, aucune complication ne rebute son courage. Guidé par une perspicacité merveilleuse, servi par une sûre intuition, il refait le chemin qu'a parcouru l'auteur qu'il étudie ; il épouse les méandres de son inspiration ; il scrute les derniers secrets de sa sensibilité et de son art. Les analyses qu'il fait d'un tempérament littéraire sont parfois d'une extrême subtilité, mais qui ne va jamais aux dépens de la clarté. Il n'essaye pas de simplifier ce qui n'est pas simple, mais on ne le voit jamais, appliquant le précepte d'un poète décadent, mettre de l'ombre autour de ses pensées. Leur distinction naturelle ne s'embarrasse pas des voiles de l'ésotérisme ; Lemaître se plaît, au contraire, à donner à ses lecteurs l'illusion qu'il est à peine plus savant qu'eux-mêmes, et qu'avec un peu de bonne volonté ils pourraient émettre tout aussi bien que lui, sur la littérature, des opinions qui, après tout, n'est-ce pas ? n'ont d'autre mérite qu'un certain bon sens... A l'entendre, le sphinx dont il est le prêtre n'aurait pas d'énigme.

Ses lecteurs auraient tort de le croire.

D'abord, ce critique modeste est extrêmement compliqué. Il a écrit un jour, après avoir comparé l'âme des modernes à celle de l'auteur du *Miracle de Théophile* : « Presque tout le fin de la psychologie consiste dans la notation des sentiments simultanés et de la proportion où ils se combinent en nous, ou, mieux, de la répercussion, dans chacun de nos états moraux,

d'un ou de plusieurs états antérieurs... Nous sommes, ou nous nous croyons compliqués, parce que, n'ayant d'ordinaire que des passions et mouvements d'âme beaucoup plus amortis, beaucoup moins impérieux et tyranniques que les hommes des époques naïves, l'impression présente ne dévore point en nous tout ce qui a précédé ; mais, au contraire, nos impressions successives se prolongent les unes dans les autres, et ainsi, aux minutes importantes, nous saisissons simultanément en nous plusieurs désirs ou répugnances, je dirai presque plusieurs volontés, et, par là-dessous encore, l'action de plusieurs hérédités lointaines et secrètes, et comme l'influence de plusieurs conceptions du monde... » Tout cela s'applique fort bien à Jules Lemaître psychologue.

Ensuite, ce critique est un érudit. Avec Brunetière, il était certainement l'homme de son temps qui connaissait le mieux la littérature française, ce dédale. Enfin, ce critique est un philosophe, allégé seulement du pesant appareil philosophique ; et presque tous ses articles touchent par quelque point à des questions de doctrine ou d'histoire. Il les traite sans y insister, mais de telle sorte qu'aujourd'hui, en relisant les *Contemporains* ou les *Impressions de Théâtre*, on s'étonne d'y trouver exposées et discutées des idées dont une seule, quelquefois, constitua par la suite l'unique aliment de toute une école. Et l'on se dispense bien volontiers, après cela, d'aller chercher ces idées dans l'œuvre de théori-

ciens confus, et qui croyaient les avoir inventées.

C'est pourquoi, tandis qu'il séduisait les délicats par l'élégance de son art, par le charme de sa personne que l'on entrevoyait à travers ses écrits, Jules Lemaître faisait la conquête d'un public beaucoup plus vaste et, sans en avoir l'air, maintenait ou réformait son goût. C'est ce public dont l'existence fit de la France, dans le passé, une nation à part et au-dessus des autres nations, et digne de leur imposer sa conception de la vie. C'est à ce public que s'adressaient les écrivains classiques ; c'est grâce à lui qu'ils avaient le sentiment de se trouver en communion avec d'autres hommes, sentiment si nécessaire à l'artiste soucieux de contenir dans les limites de la raison une humeur parfois aventureuse. Public d'amateurs lettrés, aussi solidement attachés à un petit nombre de justes principes que prompts à verser dans de séduisantes erreurs ; capables même de persévérer dans ces erreurs par fausse gloire, mais combien heureux ensuite si quelqu'un les reconduit doucement vers la voie qu'ils avaient perdue ! Ce public dès le début accorda sa confiance à Jules Lemaître, et Jules Lemaître fut sans doute le dernier critique à grouper ce public autour de son nom. En dépit de l'impressionnisme dont il se réclamait, on comprit que l'on avait affaire à un véritable humaniste. Ce prétendu dilettante, soucieux seulement des nuances de son âme particulière, ne pouvait écrire une ligne qui ne jetât une lueur

sur quelque coin de notre âme à tous. Cet égotiste ne nous parlait de son « moi » que dans la mesure où ce « moi » était commun à tous les hommes, et il ne s'écartait jamais longtemps du point de vue de « l'homme de société ». Chacune de ses études porte le nom de l'auteur dont il y retrace la physionomie, et il est vrai qu'il sait s'attacher à ce qu'il y a chez chacun de nous, et spécialement chez un artiste, d'irréductible à la commune mesure, de profondément individuel ; mais il n'est pas moins certain qu'il excelle à ramener toutes ces singularités dans le plan général de la sensibilité et de l'intelligence humaines. Oui, décidément, Jules Lemaître fut bien un classique, à une époque où l'idée même de classicisme était oubliée.

Une première raison, raison intellectuelle, de l'accord établi entre le critique et le public français, nous a donc permis de comprendre certains traits du caractère de Jules Lemaître. Une autre raison, morale cette fois, nous l'expliquera mieux encore.

*
* *

En effet, autant que la sûreté de son goût, toujours sensible sous les flottements du doute, la sûreté du sens moral que l'on remarquait chez ce renanien lui attira la sympathie de la meilleure partie du public. Voilà la seconde raison de son influence. En matière littéraire, l'incertitude était encore possible :

un lecteur pas très perspicace, à voir Lemaître établir entre des pensées contradictoires des équilibres si fragiles, pouvait se demander si cet écrivain qui avait tant d'idées déciderait jamais entre elles ; dans le domaine moral la question ne se pose plus. M. Anatole France l'a justement noté : « Jules Lemaître est un écrivain honnête homme et très moral. Il a le souci du bon ordre public et des vertus privées. Sur ce point jamais il ne flotte ni varie ; son intelligence est vive et souple, elle n'est point perverse. » Nous sommes ici dans le champ où les fatalités de sa nature s'exercent le plus directement. La pensée morale de Lemaître a la spontanéité, l'infaillibilité et la force d'un instinct.

Certes, il n'a rien d'un prêcheur, et le plus souvent il considère les actions des hommes avec indulgence ou avec pitié. Mais on sait bien quelques sujets où il n'est pas besoin de le pousser longtemps pour provoquer sa colère. Dès ses premiers livres, on pouvait distinguer en lui, avec un peu d'attention, son penchant, son dédain ou son aversion pour certaines manières de vivre et de concevoir la vie ; et c'est en même temps par quelques lignes explicites, par le tour même du style qui nous livre sa plus intime pensée, par l'atmosphère, en quelque sorte, de toute son œuvre, que nous connaissons les amours et les haines — car ce sont bien les mots qui conviennent — de ce singulier sceptique.

Ces amours et ces haines découlent d'une source

commune. Profondément séduit par la forme supérieure de vie civilisée que nous offre la France, chef-d'œuvre où collaborèrent le destin, le temps et les hommes, Jules Lemaître devait détester du fond du cœur tous ceux dont l'effort tend à mutiler les traits de cette belle vivante, ou à en altérer la pureté. Il est l'ennemi déclaré du désordre des mœurs, surtout lorsqu'il prend des airs d'élégance et se réclame d'une prétendue supériorité intellectuelle. Aucun respect humain ne le retient quand il s'agit de démasquer les sophismes qu'il est de bon ton d'admettre et qui parent d'un vernis emprunté les actions les plus vulgaires. Il accomplit cette besogne avec vigueur, et aussi avec tant de grâce que cette fois, et contre l'ordinaire, ce n'est pas du moraliste que l'on se gausse.

C'est que la notion du bien général, toujours présente en lui, s'y unit étroitement à l'idée de beauté. Nul n'aura fait autant que Lemaître pour nous débarrasser de ce préjugé barbare qui pousse à chercher dans ce qui est excentrique, anormal ou morbide les plus riches épanouissements de la vie. Vraiment, à relire la plus grosse moitié de la littérature de la fin du XIXe siècle, à considérer ce fatras d'esthétiques paradoxales, de morales subversives, de métaphysiques déréglées, on se prend à douter si les hommes de ce temps-là pouvaient encore agir, dans la réalité courante, selon les modes traditionnels. Et il est trop certain que leurs actions subirent souvent le contre-

coup des théories. Le moyen de préférer la nature à l'artifice sans faire hausser les épaules au dieu Baudelaire ? Le moyen d'aimer sa patrie sans encourir le blâme de saint Tolstoï ? Le moyen de respecter les choses respectables sans s'attirer la pitié ironique des philosophes du boulevard ? Contre ces puissances, la pauvre morale ridiculisée ne pouvait mettre en ligne que la troupe ennuyeuse des pédagogues patentés. Jules Lemaître ne s'avisa pas du tout d'assumer le rôle ingrat de défenseur de la vertu ; seulement, il osa regarder les idoles sans trembler, ce qui fit qu'il ne put pas toujours les regarder sans rire. Il a ôté tout son prestige à la perversité, en montrant qu'elle se double nécessairement de sottise. Et son œuvre tout entière nous rend l'assurance que l'on peut se piquer d'être honnête homme sans faire figure d'imbécile. Conviction précieuse.

On trouve d'autres enseignements, moins généraux, dans cette œuvre qui va de la poésie la plus badine à des considérations toutes pratiques. Jules Lemaître a probablement douté quelquefois, comme il est d'usage, de l'existence du monde extérieur, mais quand il s'occupait de la société contemporaine, de ses maladies et des remèdes qu'on y peut apporter, il ne considérait plus ces réalités comme des projections de la pensée. On l'a vu professer, sur la plupart des questions auxquelles notre temps se flattait d'apporter une réponse, des opinions très simples et qui ne prétendaient qu'à être utiles. Ce

souci, et l'indifférence vis-à-vis des procédés qui permettent à un écrivain de se faire valoir lui-même sous couleur de servir les hommes, sont peut-être les plus sûrs témoins de la rare qualité intellectuelle et morale de Jules Lemaître. Voici un homme qui ne traite pas du haut de la chaire les problèmes politiques ou sociaux. En y apportant ses lumières, il n'a pas l'air de faire une aumône, ni la préoccupation d'acquérir des titres à la reconnaissance de l'humanité future. Il se juge directement intéressé dans ces affaires, et les grandes phrases n'ont pas d'emploi dans les affaires d'intérêt. C'est le terrien qui reparaît, le propriétaire rural perspicace et prudent, aux yeux de qui tout le programme de M. Jean Jaurès pèse moins qu'un épi de blé.

Si l'on se tient à ce point de vue, on découvrira aisément tout le secret de la carrière publique de Jules Lemaître.

*
* *

Il est des gens pour qui les idées ressemblent à des fumées d'opium. Ils en édifient des architectures de rêve, dont l irréalité fait peut-être à leurs yeux le plus grand charme. D'un souffle, ils peuvent renverser ces cathédrales aériennes : rien d'eux-mêmes ne demeurera enseveli dans les décombres. On doit être bien détaché de tout, quand on peut ainsi produire un univers sans autre secours qu'une pipe

et une boulette odorante. Mais à cet exercice la sensibilité dépérit bientôt et maigrit comme le corps d'un vieux mandarin. Jules Lemaître n'abusa jamais de la drogue. Il sait que si l'intelligence doit parfois « faire son jeu à part », c'est en vue de besognes bien déterminées. Pour le reste, nos pensées n'ont de force que mêlées à notre chair, à notre sang. Le sang de Lemaître, je crois, pour employer une expression populaire, qu'il n'a fait qu'un tour, quand il fallut prendre parti, vers 1898. Le raisonnement vint justifier et renforcer ensuite la réaction du sentiment, mais celle-ci dut être immédiate.

Les uns s'étonnèrent de cette brusque entrée dans la lice. C'est, nous l'avons vu, qu'ils connaissaient mal le vrai fond de notre auteur. D'autres ont déploré que sa complaisance se fût attardée, au début, à des objets si divers. Tous, en somme, eussent voulu détourner l'un des deux cours d'eau avant le point où ils confluent, et nous priver ainsi d'un spectacle admirable. Nous, au contraire, pour l'avoir contemplé, nous gardons en face du Lemaître homme d'action le souvenir de l'amateur si calme et si fin : le bras de la rivière, resserrée et dirigée vers le moulin dont elle anime la roue dans un bouillonnement d'écume, évoque à nos yeux par contraste la vaste nappe du fleuve tranquille et libre. Les circonstances seules décidèrent du champ où se porterait l'activité de Lemaître ; les violentes poussées

qui émeuvent notre époque épanouirent les puissances de sa nature.

On s'explique si bien les démarches de cet esprit ! Il y eut toujours de l'inquiet en lui, encore que son caractère le plus visible soit justement une sorte de sérénité où ces inquiétudes se fondent. Et comment une âme aussi délicate resterait-elle insensible en face de tous les mystères ? Mais il n'a rien, absolument rien, d'un révolté. Ses inclinations le portent à composer avec tout ce qui existe ; tout problème, littéraire, moral ou politique, lui apparut d'abord comme un ordre à établir au moyen d'éléments donnés ; il n'est l'ouvrier d'aucune démolition, sachant ce que le moindre monument laissé par les hommes représente de pensée, d'efforts, de joie et de larmes. Le fait accompli est d'un grand poids sur une telle intelligence. Ne voyons-nous pas chaque jour d'honnêtes citoyens attachés au régime établi simplement parce qu'il est le régime établi ? Touchante illusion que la contemplation de toutes les ruines de l'histoire et la certitude universelle de la mort n'ont pu dissiper : nous avons de la peine à concevoir que ce qui est puisse n'être plus !

Or, un jour vint où Lemaître eut la révélation que tout ce qu'il aimait et qui était pour lui la raison de vivre ne pouvait s'accorder avec la plupart des doctrines ou des institutions dont l'actualité faisait tout le prix. Parce qu'en lui le scepticisme n'avait jamais atteint l'essentiel, il pensait qu'il en allait de même

chez autrui, et que le désordre des esprits ou des mœurs ne s'étendait point jusqu'à corrompre le principe de tout art et d'une société policée. Dans toutes les classes de phénomènes, on se trouvait en présence d'un fait, la révolution : on voulait s'accommoder de la révolution. Qu'elle s'appelât romantisme ici, ou là démocratie, elle nous offrait les éléments d'un ordre nouveau... Mais si l'on comprenait soudain que ce n'était là que ferments de destruction ? A moins d'être insensé, quelqu'un pouvait-il continuer à construire la maison, tandis qu'un acide rongerait les pierres du mur de soutènement ?

Quand il fut évident que le sens de la tradition, si fort chez Lemaître, n'était plus assez puissant chez ses contemporains pour tempérer les effets de l'éclectisme ; que tous les actes de nos politiciens menaçaient l'existence de la nation ; que, pour voir un peu clair, il fallait élaguer des arbres, et déblayer le terrain avant de songer à rebâtir, — Jules Lemaître n'hésita pas. Et comme il sentait que le mal, en quelque point qu'il portât ses ravages, demeurait le même et changeait seulement de nom, son nationalisme s'exerça en littérature aussi bien qu'en politique. On le vit dénoncer le poison de Rousseau et glorifier Racine, dans le même temps qu'il stigmatisait les vices du régime. En un mot, déchirant les voiles sous lesquels se dissimulait l'anarchie, il rendait possible et préparait le mouvement de renaissance française qui se réclame de « l'empirisme organisateur ».

L'évolution politique de Jules Lemaître restera comme un des plus féconds exemples de ce temps. Les différentes séries de ses discours marquent la route parcourue. On y assiste au loyal effort d'une pensée en travail. Les étapes furent nombreuses, et Lemaître prenait chaque fois ses sûretés ; mais bientôt il en constatait l'insuffisance et poursuivait son chemin. Sa récompense fut la magnifique paix intellectuelle où nous le voyons aujourd'hui. *Inveni portum*, telle est sa devise. Vers ce port il a toujours vogué : la nef portait tous ses amours, les vents de la vie vinrent enfler les voiles, la raison n'a jamais lâché le gouvernail. Est-il personne qui soit insensible à la beauté de ce périple ? Mais les amis de Jules Lemaître admirent surtout le vigoureux élan qui l'entraîna, sans un regard en arrière, jusqu'au bout de sa pensée. Etant illustre, il eut tout de suite le rang d'un chef — un peu plus qu'un chef même — dans la troupe où il entrait ; mais on sentait que soldat obscur, il eût embrassé la même cause, parce qu'il y reconnaissait la vérité, et qu'il ne pouvait plus vivre sans la vérité. C'est cela qui était touchant, venant de ce prince de l'intelligence, et au moment où tant d'autres princes, ayant peut-être eux aussi entrevu la vérité, se crispaient dans le vain orgueil de leur solitude, plutôt que de s'enrôler sous une bannière qu'ils n'avaient pas déployée les premiers.

La pureté logicienne de l'antiquité s'unit, en

Lemaître, à je ne sais quelle ardeur combattive qui est toute française. Ici, les concepts de l'esprit prennent la force et l'activité d'une passion.

*
* *

« Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun », dit la Bruyère. Nous avons vu que la personne de Lemaître n'en manque point. Mais quand on ne connaissait encore de lui que le critique curieux de tout et un peu versatile, ce fut pour beaucoup un grand sujet d'étonnement de le voir écrire des pièces de théâtre. Une fois de plus on invoqua la vieille distinction entre critiques et créateurs. Distinction juste, si l'on entend que la critique consiste à ratiociner sur des théories littéraires ; mais complètement fausse ici, où l'étude des livres n'était qu'un prétexte à l'étude du cœur humain. On oubliait que Lemaître, raisonnable et raisonneur, n'est nullement rationaliste. Il s'intéresse aux hommes pour leur infinie diversité : l'homme en soi, l'homme abstrait, l'homme des rhéteurs, le laisse assez indifférent. Il sait que la raison, flambeau inestimable, ne fait pourtant qu'une faible lumière sur l'océan de la vie intérieure ; et quand, laissant les livres, il regarde la vie chez les êtres qui l'entourent, ici comme là il voit surtout des instincts, des appétits, des regrets, des ambitions, des amours, tout le cortège des passions.

Et cet écrivain si cultivé, si pénétré de littérature,

connut le privilège singulier de n'imiter jamais, pas même dans ses premiers essais, les modèles littéraires qui étaient alors en honneur, et auxquels lui-même portait une affection particulière. Voilà bien la preuve qu'une force créatrice était en lui. « Que je l'aime, s'écriait-il dans un des premiers articles des *Contemporains*, que je l'aime cette littérature de la seconde moitié du XIXe siècle, si intelligente, si inquiète, si folle, si morose, si détraquée, si subtile ; que je l'aime jusque dans ses affectations ! » Quand il s'agit pour lui d'apporter sa contribution à cette littérature, il y mit de l'intelligence toujours, de l'inquiétude et de la subtilité souvent, mais pas l'ombre de folie, de tristesse maladive ni d'affectation. C'est que la faculté créatrice s'appuie sur des réalités plus profondes et plus durables que nos amusements passagers et que les caprices de la mode ; et c'est que ce qu'il y a chez Lemaître de durable et de profond s'appelle, encore une fois, le goût, la lucidité, la connaissance des âmes, et l'infaillibilité du sentiment moral.

Si bien qu'à négliger tout le reste de son œuvre, et à ne connaître que son théâtre, ce théâtre où certes l'auteur se soucie fort peu de soutenir des thèses, on n'ignorerait rien des caractères essentiels de Jules Lemaître. On le trouve tout entier dans ses pièces. Les hommes qu'il y met en scène offrent souvent (dans *Mariage blanc*, par exemple) les traits que le critique avait signalés comme propres à

l'humanité supérieure de la fin du dernier siècle. Scepticisme élégant, avec des aspirations équivalentes, dans le domaine du sentiment, à ce que sont, dans le plan intellectuel, les élans vers la croyance. Et les plus raffinés d'entre ces hommes, ceux auxquels l'auteur, on le devine, réserve sa sympathie, gardent sous leur nonchalance ou leur désenchantement, un goût persistant et un grand respect des âmes plus simples, plus spontanées, plus sincères. Les esprits très compliqués, lorsqu'ils ne sont pas corrompus, subissent toujours ainsi le charme des cœurs ingénus. D'autre part, tout ce que Lemaître n'aime pas, l'égoïsme vulgaire, la vanité, ce besoin qu'ont les sots de s'attribuer de l'importance, de croire l'univers entier occupé de leur chétif individu, de prétendre à nous donner leurs sales débauches cérébrales ou sensuelles pour le fin du fin et le dernier mot de la « modernité », — tous ces ridicules ou ces vices, Lemaître en gratifie d'autres personnages, et spécialement des femmes. Oh ! il n'a point la naïveté des vieux conteurs qui représentaient le mal sous l'aspect d'un diable cornu et répandant une odeur infecte. Les perverses héroïnes qui apparaissent deux ou trois fois dans son théâtre (dans *l'Age difficile* ou dans *Flipote*, ce tableau si achevé du monde des « cabotins ») ont beaucoup d'esprit, et d'esprit parisien, comme disent les chroniqueurs. Ces petits monstres ont une grâce parfaite ; ces anarchistes se vêtent selon une entente infaillible des lois

de l'harmonie ; ces coquettes sont infiniment séduisantes. Mais, et voilà le malheur pour elles, tout le théâtre de Lemaître rend plus souhaitable à nos yeux une beauté qui est précisément celle qui leur manque : du coup, pâlit tout le lustre de ces perruches, de « ces poupées sans cœur qui ne veulent pas être mères, parce que cela gâte la taille et interrompt le plaisir ». Pas plus que l'auteur, nous ne pouvons dès lors nous faire illusion sur elles. Nous les voyons comme elles sont, et non plus comme elles croient ou voudraient être. Constatons ici de quelle manière un pur artiste peut et doit collaborer au perfectionnement des mœurs : la morale, pour lui, c'est tout juste ce qu'est pour un peintre la science des valeurs.

Un bon dramaturge nous livre ses idées personnelles sur la vie, mais d'abord il doit en mettre sous nos yeux une représentation fidèle. Ces deux règles semblent contradictoires, et cependant il n'est pas de véritable artiste qui ne les accorde, et le plus naturellement du monde. Pourtant, comme Lemaître était un lettré et un philosophe, les primaires de l'art dramatique ne pouvaient manquer de lui refuser les dons d'un « homme de théâtre ». Il serait permis de négliger les reproches de ces gens-là. M. Anatole France parle quelque part d'un gastronome qui, énumérant les beaux-arts, citait l'architecture, « dont la branche principale est la pâtisserie. » Sarcey et ses disciples ont toujours l'air de considérer une pièce de théâtre

comme une pièce montée. Mais, même de ce point de vue de... cuisinier, Lemaître ne le cède à personne. J'aimerais examiner une à une les péripéties de ses comédies, analyser les situations, essayer de fixer les nuances des sentiments. On apercevrait la variété de ce théâtre, la finesse d'observation psychologique par où il est remarquable. L'auteur s'est efforcé d'y « introduire le maximum d'analyse morale que supporte le théâtre, » car sa nature souple et clairvoyante répugnait au mélodrame, dont les héros sont bâtis tout d'une pièce, et dont les événements, s'enchaînant selon une logique spéciale à la scène, sont toujours inexplicables en bonne logique, afin de paraître plus stupéfiants. Pour atteindre à ce « maximum d'analyse morale », Jules Lemaître n'a pas craint d'user de certains procédés aujourd'hui condamnés, par exemple le monologue. Quelle absurde convention ! Eh oui ; mais il y a, en art théâtral, une loi que toutes les expériences vérifient avec une rigueur mathématique : c'est que chaque fois qu'un auteur, — se réclamant de la « vérité », de la « vie », etc. — prétend supprimer une convention, il tombe sans délai dans une nouvelle convention bien plus ridicule que la première. Les romantiques raillaient l'emploi des confidents, ou telles autres conventions classiques. Aussi, des drames comme *Hernani* sont-ils beaucoup plus « vivants », n'est-ce pas ? qu'*Andromaque* ou *Britannicus*...

Mais c'est une autre qualité encore, très difficile

à définir, quoique très sensible à un Français, qui place le théâtre de Lemaître à côté des monuments les plus représentatifs de notre littérature. Ici la vie, directement perçue, est aussitôt transposée par ceux-là mêmes qui la perçoivent ; elle est tout ensemble sentie, et connue. Vérité et beauté se font équilibre ; la réalité ne se présente que sous un aspect esthétique. Que l'on ne cherche pas chez Lemaître des ébauches ni des balbutiements, résultat inéluctable des théories qui sacrifient à l'exactitude brutale le souci de la perfection. Les acteurs de la plupart des pièces modernes, s'ils avaient une juste notion du personnage qu'on leur fait jouer, devraient marcher à quatre pattes ; les héros de Lemaître, au contraire, quelle que soit leur valeur intellectuelle ou morale, rentrent vraiment dans le règne humain. Ils nous entraînent loin de l'esthétique contemporaine, qui consiste tout entière dans un honteux asservissement à la matière.

Outre son théâtre, Jules Lemaître a donné un roman, — *les Rois*, qui est une belle histoire d'amour en même temps qu'une étude sur la condition des souverains dans une société démocratique, — et un grand nombre de nouvelles ou de contes. Ses derniers recueils, composés d'exquises pages écrites « en marge des vieux livres », nous offrent une fois de plus l'occasion de remarquer le délicat équilibre qui s'établit toujours, chez Lemaître, entre l'intelligence et la sensibilité. Cet équilibre, nous l'avons noté suc-

cessivement dans ses études critiques, entre un tempérament très net et une culture très étendue ; et dans ses comédies, entre la sympathie qui lui livre le secret des passions, et ce détachement intellectuel qui lui permet d'en dégager la signification esthétique. Ses contes offrent un mélange infiniment rare de poésie et d'ironie discrète. Là encore, Lemaître est tout entier, avec son érudition, son amour du passé, son intuition de ce qu'il y a dans l'âme humaine d'éternel aussi bien que de fugitif, son esprit, sa tendresse. On dirait parfois que les siècles les plus éloignés se sont rapprochés, et que le vieil Homère a collaboré avec un disciple de Renan, pour donner à ces pages une saveur unique. Dois-je parler du style ? Qu'on lise *Myrrha*, ce chef-d'œuvre ; on saura ce que c'est que la perfection de la forme, et comment une phrase française peut égaler la divine simplicité d'une statue antique. Les mots, qui ont une suavité incomparable, évoquent des figures et des paysages, et pourtant ils semblent immatériels. Au moment où les barbares ne cherchaient dans le langage humain qu'une palette de couleurs ou une gamme de sons, chez Lemaître le style lui-même devenait sentiment.

Ce style de Lemaître, on le définirait très bien à l'aide des mêmes épithètes qui ont servi pour définir son talent. Et je dirais, si je voulais ne pas m'occuper seulement de l'écrivain, que les mêmes épithètes suffiraient encore à peindre l'homme qu'est Jules

Lemaître. Il me semble qu'une seule visite qu'on lui fait, un rapide coup d'œil jeté sur les choses qui l'entourent, indiquent déjà sa haine du désordre et de l'instabilité, et renforcent l'impression que l'on reçoit de son œuvre. Il est tout à fait l'homme de ses livres. Un jour, après avoir noté qu'il est préférable, pour un écrivain, de ne point être né parmi les grands de la terre, il ajoutait : « Prince ne puis, bourgeois ne daigne, curieux suis. » Curieux, oui, mais bourgeois aussi, et c'est très heureux. Car tant de bourgeois prétendent à vivre en « artistes », ce mot étant pour eux l'équivalent d'aventurier, que l'on a bien du plaisir à rencontrer un véritable artiste épris de toutes les vertus qui furent en honneur chez les bourgeois de l'ancien temps.

***

Il est aussi difficile de donner une idée détaillée d'une œuvre comme celle de Lemaître, que de décrire toutes les teintes d'un ciel mouvant de nos climats. Rien ne peut suppléer à la lecture pour connaître cette pensée complexe, nuancée, glissante, et qui embrasse à la fois tous les aspects des choses. En essayant de l'enserrer dans une formule, j'ai dû souvent la simplifier à l'excès, la mutiler peut-être.

Et pourtant, ces beaux paysages que sont les livres de Lemaître ont, malgré leur diversité, je ne sais quoi par où ils se ressemblent entre eux et diffèrent

de tous les autres. Un paysage, c'est toujours de la terre, des arbres, de l'eau ; mais c'est surtout la lumière répandue sur tout cela. Reprendre les livres de Lemaître sur les rayons de la bibliothèque, c'est comme si l'on allait revoir un lieu familier, dont la nostalgie vous étreint, et tout enveloppé d'une clarté douce et bienfaisante aux yeux. Ils correspondent à un état de notre sensibilité. Ils ne laissent jamais déçus ceux qui cherchaient en eux une expression concrète du génie de notre race. Et si nulle formule ne peut expliquer leur charme, il ne cesserait d'être senti que le jour où le nom de la France n'évoquerait même plus un souvenir.

André du Fresnois.

AVERTISSEMENT

Il est impossible de ne point remarquer le caractère factice du plan que nous avons suivi dans la composition de cet ouvrage. Quoi de plus convenu que le procédé qui consiste à réunir cinquante pages de Jules Lemaître sous ce titre : l'Écrivain à travers son œuvre ? *Tous les livres et chaque ligne de notre auteur pourraient rentrer sous cette rubrique. Nous y avons seulement placé quatre ou cinq poésies, parce que toute poésie est une confession, et parce que celles-ci nous laissent entrevoir familièrement, chez le futur maître de notre littérature, le jeune homme ironique ou sensible. Le reste de ce premier chapitre est formé de fragments où nous avons cru reconnaître une expression directe des sentiments et des goûts de Jules Lemaître.*

En effet, et bien qu'il ait accoutumé de nous présenter ses jugements sous la forme d'opinions personnelles, Jules Lemaître n'est nullement prodigue de détails sur lui-même. L'étalage du moi n'est pas son fait. Il ne nous livre que des idées, et ne sollicite que notre intelligence. Par-ci, par-là, un souvenir d'enfance, un mouvement lyrique permettent pourtant de deviner com-

ment s'est formée sa pensée, et quelles en sont les plus fortes racines. On ne risque jamais, ici, de ne trouver qu'un auteur où l'on cherchait un homme ; mais c'est dans les morceaux dont nous parlons que l'homme montre le mieux où le porte sa vraie nature, et que l'on découvre les sources de sa sensibilité, toute son assise morale.

Il nous a fallu malheureusement écourter la seconde partie. On verra, dans le conte intitulé Myrrha, *et que nous reproduisons presque en entier, combien Jules Lemaître a senti la poésie de la simplicité et de la foi. Quelques autres contes extraits de* En Marge des vieux livres *présentent de nouveaux exemples de son talent de prosateur. D'une brève nouvelle,* l'Aînée, *Jules Lemaître a tiré une pièce, et ceux qui connaissent la pièce liront avec intérêt la nouvelle. Des* Rois, *son œuvre d'imagination la plus importante, nous n'avons rien cité, non plus, ou presque, que de son théâtre. A cela il y avait plusieurs raisons, dont la plus décisive était que l'on ne saurait guère isoler un passage d'un roman ou une scène d'une comédie. Quelques répliques du* Pardon *donneront un aperçu du style dramatique de Lemaître ; mais l'on ne devra pas oublier que le* Conteur et le Dramaturge *sont beaucoup plus riches, plus variés, plus puissants, qu'ils n'apparaissent dans ce trop court chapitre.*

C'est que nous étions bien obligé d'accorder une place plus considérable à l'œuvre critique sur laquelle le public a fondé d'abord la renommée de Jules Lemaître. Là comme ailleurs, c'est le souci de ne rien négliger d'essentiel qui nous a guidé, et nous a fait

*sacrifier parfois des pages charmantes à d'autres qui nous semblaient plus caractéristiques. Comment condenser en cent cinquante pages la matière de vingt volumes d'*Impressions de théâtre, *de* Contemporains, *etc., dont pas une phrase n'est sans intérêt ou sans beauté ? Plutôt que les portraits des auteurs dont a parlé Jules Lemaître, le chapitre intitulé le* Critique et le Moraliste *a pour but de présenter un reflet assez exact de l'esprit du critique lui-même ; mais par quelques articles un peu moins mutilés que les autres, on jugera s'il savait pousser à fond l'étude d'une œuvre et dévoiler tour à tour, avec leurs couleurs et leur relief, tous les aspects d'un talent. La finesse et la pénétration du moraliste, nous voulons dire de l'observateur des mœurs, se manifesteront dans des citations plus brèves : une page, un paragraphe quelquefois. On remarquera que des extraits de différents livres se rattachent à un même sujet et se trouvent rapprochés sous un titre commun. En les comparant, on entrera mieux dans la pensée de l'auteur ; on distinguera sa continuité, et aussi ses nuances.*

Enfin, nous avons consacré les dernières feuilles du volume aux Opinions sociales *de Jules Lemaître. Que l'on n'y cherche point l'image de sa vie civique. Il eût été intéressant de la tracer, mais cela passait notre dessein. Des fragments pris généralement dans* Opinions à répandre *accuseront les tendances de Jules Lemaître et le caractère réaliste de ses conceptions politiques. Dans le discours que nous donnons à la fin, il explique lui-même quelle doctrine satisfait désormais à toutes ses aspirations. Mais pour connaître les étapes qui l'y ont amené, on devra consulter les recueils*

d'articles ou de discours qu'a publiés la Librairie nationale.

Peut-être ce plan, pour imparfait qu'il soit, facilitera-t-il les recherches du lecteur.

On trouvera tous les renseignements désirables, biographiques, iconographiques ou bibliographiques, dans la brochure de M. E. Sansot-Orland (*Les célébrités d'aujourd'hui*: *Jules Lemaître*. — Sansot, *1903*). *Nous indiquons ici, en nous servant de cette brochure pour les années antérieures à 1903, les dates des principales publications de Jules Lemaître :*

Les Médaillons, *poésies* (*Lemerre*, *1880*). — *La* Comédie après Molière et le théâtre de Dancourt, *thèse* (*Hachette, 1882*). — Petites Orientales, *poésies* (*Lemerre, 1883*). — *Les* Contemporains, *sept séries parues de 1885 à 1899* (*Société française d'Imprimerie et de Librairie, ancienne librairie Lecène, Oudin et C*ie). — Serenus, *contes* (*Lemerre, 1886*). — Impressions de théâtre, *dix séries parues de 1888 à 1899* (*Société française d'Imprimerie et de Librairie*). — Les Rois, *roman* (*Calmann-Lévy*), *1893*. — Myrrha, *contes* (*Société française d'Imprimerie et de Librairie*, *1894*). — Opinions à répandre (*Société française d'imprimerie et de librairie*, *1901*). — Théories et impressions (*ibid.*, *1903*).

Après 1903, M. Jules Lemaître a publié deux séries de contes : En Marge des vieux livres (*Société française d'Imprimerie et de Librairie*). — *Recueils de conférences sur* Racine (*Calmann-Lévy*), — Jean-Jacques Rousseau (*ibid.*), — Fénelon (*Juven*). — *Les* Lettres à mon ami *et les* Discours royalistes (*Nouvelle Librairie nationale*).

La première pièce de Jules Lemaître, Révoltée, *fut jouée à l'Odéon le 9 avril 1889. Depuis, Jules Lemaître a donné au théâtre : Le* Député Leveau, Mariage blanc, Flipote, *les* Rois, *l'*Age difficile, *le* Pardon, *la* Bonne Hélène, *l'*Aînée, *la* Massière, Bertrade, *la* Princesse de Clèves.

Le théâtre de M. Jules Lemaître forme à ce jour trois volumes (Calmann-Lévy, éditeur).

I

L'Auteur à travers son œuvre

POÉSIES

AU LECTEUR

Un poète inédit, dont nul ne sait les rimes,
Souffre en mon cœur étroit, médite sous mon front.
J'ai des songes, parfois, qui me semblent sublimes,
Et des chagrins obscurs qui me semblent sans fond.

Je voudrais, comme un autre, exprimer l'âme humaine,
La Vie universelle et ses secrets accords,
Interroger le Sphinx, chercher quel Dieu nous mène,
Dérouler la légende où revivent les morts,

Des sages indiens rajeunir les symboles,
Guider l'Oaristys dans les frais sentiers verts...
Mais, sitôt que je veux la traduire en paroles,
L'idée en fuite échappe à l'étreinte des vers,

Ma langue balbutie, inégale à mes rêves,
Et jamais leur beauté n'aura fleuri qu'en moi.
Mon objet est trop haut pour mes forces trop brèves,
Et le souffle me manque, et peut-être la foi.

Pourquoi, par plus d'effort, trahir plus d'impuissance?
Mon poème m'écrase, à peine commencé.
Puis mon rêve est sans doute une réminiscence ;
D'autres ont déjà dit tout ce que j'ai pensé...

Donc, je veux oublier cet intime poète
Si vague et si caché que seul, hélas! j'y crois ;
Et, ce labeur usant ma souffrance inquiète,
Je lime des sonnets ingénieux et froids.

(*Les Médaillons.*)

BRITANNA

Pour dire la fraîcheur de sa bouche, il n'y a
Que la rouge cerise, au matin, sur la branche ;
Et je ne sais, pour dire à quel point elle est blanche,
Que la blancheur du lait ou du camélia.

Le blé fauve, que ta crinière humilia,
En buvant du soleil cherche en vain sa revanche.
On voit luire en tes yeux plus bleus que la pervenche
Ta douce âme enfantine, ô sœur d'Ophélia !...

Et penser que ses dents s'allongeront en touches
De piano ; qu'elle aura, vieille, des pudeurs louches,
Que ses os sailliront, que sa peau jaunira,

Que ça sera moral, sec, anguleux et rêche,
Que ça lira la Bible et que ça s'en ira
En voile bleu, flanqué d'enfants, brailler au prêche.

(*Les Médaillons.*)

PASCAL

Tu voyais sous tes pas un gouffre se creuser
Qu'élargissaient sans fin le doute et l'ironie ;
Et, penché sur cette ombre, en ta longue insomnie,
Tu sentais un frisson mortel te traverser.

A l'abîme vorace, alors, sans balancer,
Tu jetas ton grand cœur brisé, ta chair punie,
Ta rebelle raison, ta gloire et ton génie,
Et la douceur de vivre et l'orgueil de penser.

Ayant de tes débris comblé le précipice,
Ivre de ton sublime et sanglant sacrifice,
Tu plantas une croix sur ce vaste tombeau.

Mais sous l'entassement des ruines vivantes,
L'abîme se rouvrit et, prise d'épouvantes,
La croix du Rédempteur tremblait comme un roseau.

(*Les Médaillons.*)

LE DON JUAN INTIME

Toutes les fois qu'une de vous,
Dupe de la pire chimère,
O vierges, fait pleurer sa mère
Et la quitte pour un époux,

Pour peu qu'elle me soit connue,
Qu'elle m'ait plu, fût-ce un moment,
Qu'elle m'ait tendu gentiment,
Un soir, sa main souple et menue,

Malgré moi, d'un regret obscur
Mon âme en secret est saisie.
Ce n'est point de la jalousie :
C'est une souffrance à coup sûr.

. . . . . .

Je porte le deuil insensé
D'une chose vague et charmante.
Qu'un bourgeois loue et complimente
La vierge au bras du fiancé !

L'aube innocente qui frissonne
Dans ses yeux humides et doux
Hier appartenait à tous,
Puisqu'elle n'était à personne.

Discret et sans rompre le rang,
J'en jouissais autant qu'un autre ;
Elle était mienne, elle était vôtre :
On nous l'enlève, on me la prend !

Un garçon bien mis l'a conquise.
Et pourquoi lui, mon Dieu ! pourquoi ?
Bien qu'elle ne fût pas à moi,
Je suis triste qu'on me l'ait prise.

Car cet inconnu m'a volé
Des chances de joie ou de peine.
Il a rétréci le domaine
Où flottait mon rêve envolé.

Les yeux secs et la bouche close,
J'étouffe dans mon cœur plaintif
Un Don Juan candide et craintif
Qui voudrait pleurer et qui n'ose.

(*Les Médaillons.*)

NOSTALGIE

Jardin de l'Occident, douce terre natale,
D'un cœur trop peu fervent je t'aimais autrefois,
O Touraine, où sur l'or des sables fins s'étale
La Loire lente, honneur du vieux pays gaulois !

Mais le ciel d'Orient, dont l'immuable gloire
Brûle mes yeux et pèse à mon corps accablé,
Par un lent repentir ramène ma mémoire
Vers ton sourire humain et de larmes voilé.

Car la nature ici ne m'est plus une mère ;
Sa bonté ne rit plus éparse dans le jour ;
Elle n'a pas souci de l'homme, et c'est chimère
De rêver avec elle un commerce d'amour.

Belle implacablement, l'ombre sèche des palmes
Se découpe sur la blancheur de son front pur,
Et la fatalité siège dans ses yeux calmes
Dont nul pleur n'attendrit l'inconscient azur.

Elle ne comprend pas nos besoins de tendresses ;
L'éclat de ses couleurs éblouit sans charmer ;
Sa clarté sans pénombre ignore les caresses,
Et ses contours sont durs comme un refus d'aimer.

Je ne sens plus, perdu dans sa splendeur hostile,
Que mon être chétif sort de son flanc divin.
Sa face fulgurante et pourtant immobile
Est une porte close et que je heurte en vain...

Mais là-bas, au pays, la terre est maternelle,
La Nature a chez nous la grâce et l'ondoîment,
Quelque chose qui flotte et qui se renouvelle,
Et des vagues contours le mystère charmant.

Elle a le bercement infini des murmures
Et les feuillages fins dissous dans l'air léger.
Elle a les gazons frais sous les molles ramures
Et les coins attirants où l'on vient pour songer.

Elle a dans ses couleurs, dans ses lignes fuyantes,
Des indécisions qui caressent les yeux ;
Et j'aime à lui prêter des pitiés conscientes,
Et je me ressouviens du jour de nos adieux.

Je sentais bien, là-bas, que je vis de sa vie
Et que je suis né d'elle, et qu'elle me comprend.
C'est une volupté que cette duperie.
J'ai trop souffert, ici, du ciel indifférent.

Et je veux vous revoir, ô ciel changeant et tendre,
Coteaux herbeux, petits ruisseaux, coins familiers.
Saules, je vous désire ! et je veux vous entendre,
Chuchotements plaintifs des tremblants peupliers.

Alger, juin 1880.

(*Petites Orientales.*)

Alph. Lemerre, éditeur.

CASIMIR DELAVIGNE

Je vous jure que je n'avais rien contre Casimir Delavigne. Même, je désirais de tout mon cœur être ému ou diverti par une *Famille au temps de Luther*. Je me souvenais que j'ai dû à l'auteur des *Messéniennes* ma première impression littéraire. Et, tenez, voici qui pourrait servir de canevas pour un nouveau chapitre du *Livre de mon ami*.

Au plus lointain de ma mémoire, je revois un petit bonhomme de six ans, sachant lire couramment depuis quelques mois, qui se promène, un livre à la main, dans l'allée d'un jardinet de province, entre deux plates-bandes bordées de pieds d'alouette. Ce livre, c'est la *Corbeille de l'enfance* ; et, ce que lit le

petit bonhomme en faisant des gestes, c'est la *Mort de Jeanne d'Arc*.

> A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
> Pour qui ces torches qu'on excite ?
> L'airain sacré tremble et s'agite ..

Il ne comprend peut-être pas très bien ; mais ces expressions : « apprêts meurtriers », « airain sacré » lui semblent d'une beauté et d'une noblesse extraordinaires. Et, quand il arrive à ce vers :

> Elle baissa la tête et se prit à pleurer,

une profonde émotion le gagne ; il pleure aussi ; ses larmes tombent sur la *Corbeille de l'enfance* et y délayent les taches d'encre ; et c'est en sanglotant qu'il continue :

> Ah ! pleure, fille infortunée !...
> Tu ne reverras plus tes riantes campagnes,
> Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
> Et ta chaumière et tes compagnes,
> Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Ce dernier vers surtout lui paraît si magnifique et si distingué qu'il ne se lasse pas de le répéter. Et, — comme il ouvre sur le monde physique des yeux tout frais et que les mots, récemment appris, un peu mystérieux encore dans leur nouveauté, ont pour lui toute leur puissance d'expression, — ce pauvre hémistiche : « tes riantes campagnes » évoque à ses yeux tout un paysage magique, lui rappelle les bords du

Loiret, les jolies maisons blotties dans les feuillages avec des massifs de géraniums contournés par des allées bien ratissées (car, en fait de nature, c'est jusque-là ce qu'il a vu de mieux) ; et ces autres mots : « ta chaumière et tes compagnes », lui font voir une maisonnette du chemin de fer où il voudrait bien habiter, et ses grandes amies, les jeunes filles du catéchisme de persévérance, en mousseline blanche, couronnées de roses blanches artificielles, aux processions de la Fête-Dieu...

Or, tandis qu'il déclame et qu'une dernière larme lui coule sur le nez, sa mère l'appelle. « Que fais-tu là ? — J'apprends par cœur la *Mort de Jeanne d'Arc.* — Et la sais-tu ? — Je crois que oui. — Voyons. » Il la récite sans faute, avec des intonations attendries de grande personne :

Au pied de l'échafaud sans changer de visage...

Puis, tout d'affilée :

« On rapporte qu'un soldat anglais, ému de compassion, fit une croix avec deux bâtons et la présenta à Jeanne, »

Elle s'avançait à pas lent...

— « Qu'est-ce que tu nous chantes, avec ta croix de bois ? — Mais c'est là, au bas de la page. — C'est une note. Tu vois bien que ce ne sont pas des vers. On n'apprend pas les notes ! » Le petit Chose réfléchit, se rend compte : « Ah ! oui, je comprends. » Et quinze jours après, à la distribution des prix, le

petit Chose, en pantalon brodé, vêtu de sa plus belle blouse, récite avec une conviction éperdue la *Mort de Jeanne d'Arc*, devant le maire, le curé et des dames et des messieurs :

D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers ?

Il est bien un peu surpris et scandalisé qu'on rie en l'écoutant ; cela lui paraît, à lui, si touchant et si beau ! Mais on le félicite, on l'embrasse ; il entend murmurer : « A son âge ! Croyez-vous ?... » Il crève d'émotion et d'orgueil...

Et plus tard, sans doute, à onze ans, Boileau, — oui, Boileau ! — lui donnera un éblouissement. Un peu plus tard encore, sa pâleur le trahira, lisant en cachette « le théâtre complet » de Racine, et il sera privé de sortie et dûment sermonné, attendu que « de telles lectures, quand on les fait trop tôt, ne peuvent que corrompre le cœur ». Le mois d'après, les *Incas* de Marmontel lui sembleront le dernier effort de l'imagination ; et, l'année suivante, le *Jean Sbogar* de Charles Nodier le remplira d'un trouble délicieux, jusqu'à ce que les vers de Hugo et de Lamartine le ravissent à la manière d'une révélation religieuse et d'une épiphanie... Mais aucune de ces émotions n'effacera ni même n'égalera celle dont la *Mort de Jeanne d'Arc* a secoué jadis toute sa petite âme ingénue ; et c'est bien au poète préféré de Louis-Philippe qu'il devra sa première et sa plus frissonnante découverte du beau.

(*Impressions de Théâtre*, 3e série.)

Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

JEANNE D'ARC

Les malveillants diront encore que je donne dans la « critique personnelle ». Et pourtant, ce que j'en fais, c'est, comme les autres fois, par scrupule de conscience. Ne dois-je pas vous expliquer que je me trouve, pour entendre un drame sur Jeanne d'Arc, dans des dispositions particulières qui ne me laissent presque aucune liberté de jugement ? Car c'est ainsi : dans une œuvre de ce genre, les parties qui ne font que reproduire la légende (en bon ou mauvais style, peu importe) me toucheront toujours jusqu'au fond de l'âme, et celles que l'auteur aura ajoutées, quel qu'en puisse être le mérite, me feront l'effet de fâcheuses indiscrétions, d'interpolations humaines dans un texte divin. C'est comme si je voyais l'Évangile « adapté » par M. Busnach.

Et en effet, l'histoire de Jeanne d'Arc m'a été révélée en même temps que l'Évangile, peut-être avant, et comme une chose du même ordre, aussi mystérieuse et aussi sainte. J'ai passé dans un faubourg d'Orléans les années de ma petite enfance. Les premiers vers que j'ai appris par cœur, ce n'est point une fable de La Fontaine ou de Florian, ce sont les pauvres vers (qui me paraissaient si beaux !) de Casimir Delavigne sur la mort de Jeanne d'Arc. Mes premières impressions d'art, c'est la Jeanne d'Arc équestre et poncive de la place du Martroi, c'est la pieuse Jeanne d'Arc de la princesse Marie dans la

cour de l'Hôtel de Ville, c'est la tumultueuse Jeanne d'Arc de la place des Tournelles qui me les ont données. Le premier éblouissement de mes yeux, ç'a été la procession du 8 mai, une procession de huit kilomètres, s'il vous plaît ! un défilé homérique de toutes les paroisses, de tous les corps constitués, de toutes les sociétés de secours mutuels de la région, de tout ce qui avait un prétexte quelconque pour arborer un uniforme, depuis le clergé jusqu'à la douane, depuis les robes rouges de la Cour d'appel jusqu'à la fanfare galonnée de Bousigny-les-Canards. Et des bannières et des oriflammes ! Une bien belle procession, Messeigneurs ! et qui s'allongeait tous les ans, en sorte que la tête du cortège rentrait dans la cathédrale au moment où la queue s'apprêtait à en sortir, cependant que des panathénées sans fin serpentaient dans les rues de la ville et que la moitié du département défilait glorieusement devant l'autre moitié.

Et voici la première représentation dramatique à laquelle j'aie assisté. J'avais alors trois ou quatre ans, et jamais, jamais je ne retrouverai émotion pareille. Je ne l'ai point retrouvée depuis que j'exerce l'étrange métier de critique dramatique. Ni la franchise honnête d'Émile Augier, ni la férocité mystique de Dumas fils, ni la magie blanche et rouge de M. Sardou, ni même l'ironie délicieuse de Meilhac ne me la rendront, car tous ensemble ils ne sauraient me rendre mes culottes courtes, ni mon ignorance, ni l'étonnement de mes yeux qui faisaient la découverte de la vie. C'était au cirque Franconi, pendant la foire du Mail. Une écuyère qui me semblait infiniment belle apparaissait debout

sur la selle d'un cheval blanc, une selle large comme une terrasse. Cette femme était d'autant plus imposante qu'elle était revêtue de cinq ou six costumes superposés. Et tandis que le gros cheval blanc tournait autour de la piste, elle était d'abord la bergère qui entend les Voix sous l'arbre des fées. Puis elle rejetait la robe de bure et la houlette. Elle était alors la guerrière et elle brandissait l'épée, l'épée innocente qui guide, mais ne tue pas, et qui n'est qu'un crucifix retourné. Puis, dépouillant la cuirasse et jetant loin l'épée (un homme d'écurie recueillait sans doute ces accessoires ; mais lui, je ne le voyais pas), elle surgissait, au sacre de Reims, toute blanche et toute fleurdelisée, tenant haute et droite la bannière blanche brodée de fleurs de lis. Et moi, comme je savais que c'étaient les fleurs de France et les fleurs de nos rois, et que j'avais vu dans une histoire enfantine leurs portraits en médaillons, y compris celui du roi Pharamond, « qui n'a peut-être jamais existé », je me réjouissais dans mon cœur à peine éclos et j'étais vaguement fier de sentir derrière moi, tout petit enfant de quatre ans, tant de siècles de gloire, de souffrance et de bonne volonté. Cependant l'écuyère dépouillait le vêtement du triomphe, et ce n'était plus qu'une pauvre prisonnière, avec une jupe en loques, portant à ses poignets délicats une longue chaîne qui oscillait comme une guirlande. Alors je n'y tenais plus, mon nez se plissait, je pleurais d'attendrissement. Enfin, la belle dame, toujours de plus en plus mince, apparaissait dans le costume du martyre, en robe blanche, ceinturée d'une corde,

les yeux au ciel, serrant sur sa poitrine une petite croix en bois, ses cheveux éployés et flottant derrière elle comme une bannière, dans la rouge apothéose d'un feu de Bengale, au galop rythmique du cheval blanc, qui tournait, tournait... et j'aurais voulu que cela durât toujours, toujours...

Et c'est là, assurément, le plus beau poème que j'aie vu sur Jeanne d'Arc.

Il y a en chacun de nous (du moins j'aime à le croire) un trésor secret d'instincts, de sentiments, de croyances héritées, sur lesquels la critique ne peut rien, et que nous nous refusons d'ailleurs à contrôler ; car d'abord ce serait inutile, puisque nous les portons au plus profond de nos moelles ; et puis, à supposer que nous puissons nous en défaire, nous voyons bien ce que nous y perdrions, mais non point ce que nous aurions à y gagner... L'amour, le culte, la vénération de Jeanne d'Arc est pour moi un de ces sentiments-là. J'ai su la Passion de Jeanne en même temps que celle du Christ, et l'une me faisait presque l'effet d'une version française de l'autre. C'est la plus belle histoire d'héroïsme, de sacrifice, de désintéressement, de communication avec un monde supérieur, — rêvé, qu'importe ? puisque ce rêve est la condition même et l'instrument du progrès moral de ce monde-ci. Cette histoire de la bonne Lorraine est aussi prodigieuse, aussi éloignée du train ordinaire des choses, aussi romanesque que celle d'Alexandre ou de Napoléon, et elle est plus belle. Elle est de celles qui semblent attester le plus clairement, parmi les ténèbres et le chaos des faits fatalement enchaînés et allant on ne sait où,

quelque chose comme une intervention divine, et qu'il n'est pas impossible que ce monde (hélas ! j'entends par ce monde l'infime coin de l'univers où nous vivons et dont nous pouvons nous former une image) ait un sens, une raison d'être, une fin. J'entrevoyais cela, en somme, beaucoup plus clairement il y a trente ans qu'aujourd'hui. Alors, vraiment, je comprenais Jeanne. Et son histoire me touchait d'autant plus que je voyais en elle une sœur des petits enfants, des humbles et des pauvres, qu'elle n'avait été qu'une paysanne comme j'étais un petit paysan, que j'entendais tous ses propos, et qu'elle avait fait de grandes choses sans être une grande dame ou une grande savante, rien qu'en croyant et en aimant. Elle était à mes yeux comme une autre sainte Vierge plus proche de moi, plus agissante, plus intelligible, plus « amusante » enfin pour mon imagination enfantine.

Par elle, je comprends ce que pouvaient être pour les anciens, lorsqu'ils étaient pieux, les divinités nationales. De bonne heure, j'ai eu le cœur plein de sa légende et de son culte : tel un Athénien nourri dans l'amour de Pallas-Athéné. Ne se nomme-t-elle point « la Pucelle » tout comme Pallas ? Car elle a ce charme souverain de la Pureté. Et nous adorons la pureté — même quand nous ne la pratiquons guère, — parce que l'impureté nous semble la plus grande ennemie de l'action bienfaisante et désintéressée, parce que nous sentons l'affreux égoïsme des amours charnelles, même de celles qui s'absolvent par leur folie même et par la douleur qui les suit, et enfin parce que c'est en ne donnant son corps à

personne qu'on peut donner son âme à tous, et que la chasteté nous semble une des conditions et même une des formes de la charité universelle...

(*Impressions de Théâtre*, 5e série.)

Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

LA PATRIE

Avez-vous remarqué qu'il n'y a presque point d'œuvre purement patriotique qui soit décidément un chef-d'œuvre? Il faut, pour que je sois touché, que l'amour de la patrie se combine avec d'autres sentiments et que la patrie elle-même devienne quelque chose de vivant et de concret. Quand j'entends déclamer sur l'amour de la patrie, je reste froid, je renfonce mon amour en moi-même avec jalousie pour ledérober aux banalités de la rhétorique qui en feraient je ne sais quoi de faux, de vide et de convenu. Mais quand, dans un salon familier, je sens et reconnais la France à l'agrément de la conversation, à l'indulgence des mœurs, à je ne sais quelle générosité légère, à la grâce des visages féminins ; quand je traverse, au soleil couchant, l'harmonieux et noble paysage des Champs-Élysées ; quand je lis quelque livre subtil d'un de mes compatriotes, où je savoure les plus récents raffinements de notre sensibilité ou

de notre pensée ; quand je retourne en province, au foyer de famille, et qu'après les élégances et l'ironie de Paris je sens tout autour de moi les vertus héritées, la patience et la bonté de cette race dont je suis ; quand j'embrasse, de quelque courbe de la rive, la Loire étalée et bleue comme un lac, avec ses prairies, ses peupliers, ses îlots blonds, ses touffes d'osiers bleuâtres, son ciel léger, la douceur épandue dans l'air et, non loin, dans ce pays aimé de nos anciens rois, quelque château ciselé comme un bijou qui me rappelle la vieille France, ce qu'elle a fait et ce qu'elle a été dans le monde : alors je me sens pris d'une infinie tendresse pour cette terre maternelle où j'ai partout des racines si délicates et si fortes ; je songe que la patrie, c'est tout ce qui m'a fait ce que je suis ; ce sont mes parents, mes amis d'à présent et tous mes amis possibles ; c'est la campagne où je rêve, le boulevard où je cause ; ce sont les artistes que j'aime, les beaux livres que j'ai lus. La patrie, je ne me conçois pas sans elle ; la patrie, c'est moi-même au complet. Et je suis alors patriote à la façon de l'Athénien qui n'aimait que sa ville et qui ne voulait pas qu'on y touchât parce que la vie de la cité se confondait pour lui avec la sienne. Eh ! oui, il faut sentir ainsi : c'est si naturel ! Mais il ne faut pas le dire : c'est trop difficile, et on n'a pas le droit d'être banal en exprimant sa plus chère pensée.

(*Les Contemporains*, 1re série.)

Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

LE GOUT DES VOYAGES

Il y a un passage du saint auteur de l'*Imitation* que je cite souvent, parce qu'il me console de mon ignorance de sédentaire, parce qu'il m'empêche d'être dévoré de la plus noire envie quand je pense à ceux qui ont le courage de voyager et de changer d'horizon, comme l'auteur de *Cruelle Enigme*. Car il est inouï, ce Bourget. Jamais à Paris ! Tout le temps à Oxford ou à Florence, quand il n'est pas à Grenade ou à Sélinonte ! Il est le psychologue errant. Le vrai Touranien, c'est lui, et non pas Jean Richepin.

Voici donc ce passage de l'*Imitation*. Il est dans cet admirable chapitre xx du livre Ier, qui contient toute sagesse : « Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes ? Voilà le ciel, la terre, les éléments. Or c'est d'eux que tout est fait. Où que vous alliez, que verrez-vous qui soit stable sous le soleil ? Vous croyez peut-être vous rassasier ; mais vous n'y parviendrez jamais. Quand vous verriez toutes choses à la fois, que serait-ce qu'une vision vaine ? »

Quel baume et quel calmant que ces saintes paroles ! Comme elles font sentir l'inutilité des chemins de fer et des steamers ! Il ne m'est arrivé qu'une fois de me déplacer notablement pour aller voir un paysage original : celui de Boghari en Algérie, si vous voulez le savoir. J'en avais lu la

description dans Eugène Fromentin. J'ai voulu vérifier. Douze heures de diligence en partant de Blidah ! Je sais bien qu'on voit quelquefois des singes en traversant le défilé de la Chiffa ; mais l'auteur de l'*Imitation* me ferait remarquer qu'ils sont parfaitement semblables à ceux du Jardin des Plantes. On arrive à la nuit. On couche dans une auberge fort incommode, au pied de la colline fauve et nue, aux luisants de faïence, où se tasse la petite ville arabe. J'éprouvai si douloureusement cette nuit-là l'angoisse absurde, mystérieuse, d'être si loin de « chez moi », sous un ciel qui ne me connaissait pas, parmi des gens qui ne parlaient pas ma langue et qui n'avaient pas le cerveau fait comme le mien, que je sortis par la fenêtre pour attendre la diligence qui repartait à trois heures du matin. Je n'avais rien vu du tout, et j'éprouvais un désir fou de m'en aller. Mais la diligence n'était pas encore là... Je sentais autour de moi la solitude démesurée. J'entendais dans le lontain des aboiements épouvantables, et je vis dévaler du haut de la colline fauve, à grandes enjambées, des formes blanches... J'eus peur, pourquoi ne le dirais-je pas ? et je rentrai par la fenêtre. Le lendemain et le surlendemain, je vis Boghari, les Ouled-Naïls, Bougzoul, le désert ; je fis un très mauvais déjeuner sous la tente, chez le caïd des Ouled-Anteurs, je crois, près d'une colline couleur de cuir fraîchement tanné, tachée de lentisques, et où il y avait des aigles. Puis, comme c'était un peu trop, pour mon coup d'essai, de huit heures de cheval, je restai en arrière, je m'égarai complètement dans une vilaine et interminable

forêt de chênes-liège, et c'est par miracle que je pus rejoindre mes compagnons. Je me souviens d'un carrefour où j'hésitai longtemps. J'étais persuadé que je prenais le mauvais chemin. Je le suivis tout de même, convaincu que, si je prenais l'autre, ce serait celui-là le mauvais. Et le mauvais chemin, c'était toute la nuit passée dehors. Notez qu'il pleuvait à torrents, dans ce pays où il ne pleut jamais... Eh bien ! je me suis, sans doute, figuré depuis que j'avais fait le plus adorable voyage, et je le raconte quelquefois en coupant mon récit de cris d'admiration ou de plaisir : mais, quand je rentre en moi-même et que je tâche d'être sincère, je sens très bien que, ce coin du Sahara, c'est à travers le livre de Fromentin que je le revois, non à travers mes propres souvenirs ; je sens que ce voyage *n'a rien ajouté* à la vision que j'apportais avec moi, et que mes yeux ont, sans le savoir, conformé la réalité à cette vision.

Depuis, je ne voyage plus. J'enviais autrefois Pierre Loti, qui mourra comme moi, mais qui aura, durant sa vie, habité toute une planète, tandis que je n'aurai été l'habitant que d'une ville, ou tout au plus d'une province. Je suis revenu de ce sentiment déraisonnable. Qu'importe que je n'aie point parcouru toute la planète Terre, puisqu'en tout cas, je n'en puis sortir, ni parcourir toutes les planètes et les étoiles ?... Il y a quelque part un grand verger qui descend vers un ruisseau bordé de saules et de peupliers. C'est, pour moi, le plus beau paysage du monde, car je l'aime et il me connaît. Cela me suffit. A quoi bon aller chercher, bien loin, d'autres pay-

sages, puisque ces paysages, même imaginés d'après les livres, c'est-à-dire plus beaux qu'ils ne sont, me font moins de plaisir que celui-là ?

... Je ne suis cosmopolite ni par ma vie ni par mon esprit ou mon cœur. Pourquoi le serais-je ? Pour la vanité de comprendre le plus de choses possible ? Passons-nous de cette vanité-là. Soyons inintelligents, et n'aimons que qui ne nous hait point, du moins pour un temps. Nous aimerons tous les peuples dans un monde meilleur.

(*Les Contemporains*, 4e série.)

Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

LE SOUVENIR

Jamais nous ne nous souvenons exactement des choses. Toujours ce que nous sommes et ce que nous sentons dans le présent modifie, à nos propres yeux, ce que nous sentîmes et ce que nous fûmes dans le passé. Nous n'avons, sur les choses écoulées, d'attestation sérieuse que celle des signes matériels par où elles furent notées en dehors de nous. Mais ce sont là, la plupart du temps, des témoignages d'une singulière sécheresse, qui nous éclairent peu, et qui d'ailleurs font souvent défaut pour certains événements de notre vie intime. Ce que furent nos visions, nos

sentiments et nos actes, nous croyons le savoir ; mais, invinciblement, nous l'inventons.

Et ainsi, nous avons beau nous figurer que nous vivons, par la mémoire, dans les jours enfuis : nous ne vivons que dans la minute présente, et c'est seulement de la réalité de cette minute-là que nous sommes *sûrs*, si nous sommes sûrs de quelque chose. La conscience de notre identité, fondée sur le témoignage de la mémoire, est une étrange illusion. Nous ne pouvons, en effet, nous reconnaître nous-mêmes dans le passé que si nous nous y voyons semblables, au fond, à ce que nous sommes dans le présent ; mais alors comment pouvons-nous distinguer avec assurance le moi présent du moi passé : et qui nous dit que celui-ci n'est pas une simple projection de celui-là ?... Si je n'avais les points de repère, les choses écrites, les signes extérieurs dont je parlais tout à l'heure ; si je ne percevais, autour de moi, les résultats de mes actes anciens ; si tout cela disparaissait subitement ; si j'en étais réduit au témoignage incertain et mobile de mes souvenirs, il me serait impossible, je le sens, de savoir si je suis jeune ou si je suis vieux, et de dire combien de temps j'ai vécu ; il me serait peut-être même impossible de dire où j'ai vécu, de distinguer les régions où mon corps a demeuré de celles où j'ai habité par l'imagination, les figures humaines que j'ai rencontrées de celles dont j'ai entendu parler ou dont les poètes m'ont présenté les images ; impossible de distinguer mes actes de mes intentions, de mes désirs ou de mes rêves, et par conséquent de savoir si j'ai été bon ou si j'ai été méchant... Et peut-être que je

croirais n'avoir que quinze ans ; ou peut-être, au contraire, que je me figurerais avoir vécu à Athènes sous Périclès, avoir prié avec les premières vierges chrétiennes dans les catacombes, ou avoir été amoureux de la reine Marie-Antoinette... Essayez de faire l'expérience sur vous-mêmes, et vous verrez que je ne déraisonne pas autant que j'en ai l'air. Nous n'existons que dans un point du temps. Le reste est une nuit noire, que nous peuplons par une fantaisie dont nous ne sommes même pas les maîtres. Ah ! que nous ne sommes rien ! ainsi que parle Bossuet. Le songe d'une ombre ! ainsi que parle Pindare. L'idée que nous avons vécu tant de jours, — car cela est attesté par des dates, — et que nous ne le savons que par elles, et que nous ignorons comment ; que cela est, mais que nous n'y comprenons rien ; que toute cette vie vécue est irrévocable, et que cela est horrible, bien qu'elle soit la plus vaine des vanités... Si vous voulez, nous parlerons d'autre chose.

Ou plutôt nous chercherons ce qu'il peut y avoir d'avantageux dans cette misère. Sachons tirer des consolations de cette infirmité même et de cette incertitude de la mémoire. Jadis, à certaines heures, c'était pour moi un vrai chagrin, une angoisse presque douloureuse, de sentir mon impuissance à reconstituer, dans leur vérité concrète, les scènes que je n'avais pas vues, les tableaux des civilisations abolies. Or, j'ai éprouvé un notable soulagement le jour où j'ai constaté que j'étais également incapable de me représenter avec exactitude les choses que j'avais vues. Les événements de ma vie qui ont été le plus considérables pour moi, je ne sais plus bien les im-

pressions que j'en ai reçues, ni surtout leur degré ; et, lorsque j'y songe, je me revois, dans les mêmes circonstances, éprouvant tantôt un sentiment, tantôt un autre. Je ne sais plus, quand je veux être sincère avec moi-même, dans quelle mesure j'ai aimé, ni dans quelle mesure j'ai souffert. (Qu'on ne me reproche pas ici l'emploi du « moi », car moi, c'est vous, c'est nous tous.) Parmi les menus faits de ma petite enfance, il en est dont je ne puis dire si je m'en souviens, ou si je crois m'en souvenir à force de les avoir entendu raconter. Mais il y a plus. J'ai assisté à des scènes extraordinaires et tout à fait saisissantes : par exemple à la déroute de l'armée de la Loire, la nuit, par la neige ; au commencement de la Commune ; à la veillée funèbre du corps de Victor Hugo, sous l'Arc de Triomphe... Eh bien ! lorsque je tâche aujourd'hui de ressaisir ces tableaux, ils m'apparaissent dans le même lointain, dans le même vague, — piqué çà et là d'un détail précis et dont la netteté isolée est presque blessante, — que le sacrifice à Moloch dans *Salammbô*, ou que la promenade des grévistes dans *Germinal*. Suis-je malade ? Ou êtes-vous comme moi ? Ce que j'ai vu et ce que je n'ai pas vu prend également des aspects de songe. Et je me console des duperies et des fantasmagories du souvenir, en réfléchissant que, s'il ne m'assure de la vérité de rien, il me donne des visions plausibles de tout et que, s'il me laisse douter de la réalité de ma vie, il en étend le rêve indéfiniment et le fait contemporain de tous les âges.

(*Impressions de Théâtre*, 5e série.)

Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

QUELQUES BILLETS DU MATIN

Paris, 27 mai.

Je vous félicite de tout cœur, ma chère cousine, du succès de votre chien Frimousse, premier prix des caniches. Je suis allé le voir à l'Exposition des chiens. Je crois qu'il m'a reconnu ; du moins il passait son gros nez et ses deux grosses pattes à travers les barreaux, dans une intention visiblement bienveillante, tandis que ses yeux semblaient d'or rouge, à l'ombre de son épaisse toison noire. Et quand je me suis éloigné, il s'est mis à hurler de la façon la plus touchante.

Le soir, selon vos ordres, je l'ai fait sortir et je l'ai promené moi-même. Je veux, ici, vous avouer une faiblesse. Autrefois, vous vous rappelez ? j'aimais bien Frimousse, parce qu'il était à vous ; mais ses aboiements et aussi la pétulance et la brusquerie de ses manières m'étaient souvent insupportables. Or il était, hier soir, plus bruyant et plus agité encore que de coutume, et je ne me suis pas fâché un instant. Au contraire, je me disais : « Ah ! le gaillard ! En voilà un qui ne s'ennuie pas d'être au monde ! » D'où me venait ce sentiment nouveau ? Il n'y a pas à s'y tromper : Frimousse m'inspirait de la considération à cause de son premier prix. J'aurais voulu faire savoir à tous les passants que ce chien, *mon* chien, était *officiellement* le premier caniche de France...

Ce Frimousse est donc un bien bon chien. Et les

autres chiens ne sont pas de mauvais chiens non plus. Il y en a, à cette exposition, qui sont si malheureux d'être séparés de ceux qu'ils aiment, qui montrent si naïvement leur douleur, et dont la plainte est si désespérée et si sincère ! Et ils ont de si honnêtes figures ! J'ai souvent affecté de préférer aux chiens les chats discrets et silencieux. Depuis Gautier et Baudelaire, c'est là un goût tout à fait distingué... Mais pourtant, avouons-le, il y a, chez les chiens, une ingénuité, une cordialité, une ardeur de tendresse, une façon de se dresser vers vous en vous donnant tout leur cœur, à laquelle il est impossible de ne pas se rendre. On aime les chats comme on aime des objets — ou des dieux : on aime les chiens presque comme des hommes.

Les gens qui viennent visiter l'Exposition des chiens me plaisent aussi beaucoup. Je sais qu'il y a, parmi eux, quantité de gens de cercles qui ne pratiquent la campagne qu'un mois ou deux chaque année, et encore dans les conditions les plus artificielles ; mais je reconnais aussi, au passage, de vrais gentilshommes ruraux, des propriétaires terriens dont la vue me rafraîchit, me fait rêver de vie rustique, de chasses en Sologne, de déjeuners dans les vastes cuisines des fermes isolées. Et, rentré chez moi, je feuillette vite l'*Homme libre*, de Maurice Barrès, pour y retrouver une phrase qui m'a ravi à la première lecture. La voici : « J'adore la terre, les vastes champs d'un seul tenant et dont je serais propriétaire ; écraser du talon une motte en lançant un petit jet de salive, les deux mains à fond dans les poches, voilà une sensation saine et orgueilleuse. »

*
* *

G..., 7 juin.

MA CHÈRE COUSINE,

Chaque année, à la même époque, c'est-à-dire un peu avant la fenaison, j'éprouve le besoin de revoir la campagne de chez moi, de faire une grande promenade à travers les prés qui s'étendent entre la Loire et le « ru », sous le soleil, dans l'odeur des foins. Cette promenade annuelle, il me serait extrêmement dur d'y renoncer. Je l'ai faite hier, tantôt par les sentiers que noient les hautes herbes pleines de taches jaunes et violettes, tantôt le long du ruisseau bordé de saules dont l'argent léger miroite et frissonne. Et je suis arrivé à un tout petit village qui trempe ses pieds dans l'eau ; et j'ai pris de la bière, tout seul, dans un cabaret qui s'intitule avec emphase *Café de la gare*, bien qu'il soit à deux lieues de la plus proche station du chemin de fer.

J'étais heureux, je ne pensais à rien. Tout ce qui m'agite tant à Paris, je l'avais oublié. Les vipères que j'ai comme tout le monde dans le cœur, vanité littéraire, ambition, jalousie, soucis, désirs et passions de toute sorte, s'étaient parfaitement assoupies. Je sentais que la vie aux champs, la vie tout près de la terre, c'est là le vrai, et que notre civilisation urbaine et industrielle n'est peut-être qu'une effroyable erreur de l'humanité occidentale.

J'avais besoin de cette heure d'apaisement : car, la veille, en débarquant dans mon chef-lieu de canton, j'avais eu une grande colère. Les beaux arbres qui

s'élevaient à la porte de la petite ville venaient d'être coupés par les soins d'une édilité dont j'aime mieux ne pas qualifier la conduite. On ne doit jamais abattre ses arbres, sinon dans les cas d'absolue nécessité et quand il est bien prouvé qu'ils ont atteint depuis longtemps le *maximum* de leur développement possible, et qu'ils ne peuvent plus que dépérir. Et encore.

Je vais vous dire, à ce propos, un des plus violents sentiments de haine que j'aie éprouvés dans ma vie. Vous savez que mon pays est charmant ; que l'eau y jaillit de partout en ruisselets délicieux ; que les teintes du ciel, de la prairie et des feuillages y sont fines et toujours un peu pâles, comme dans un paysage élyséen de Puvis de Chavannes ; et qu'enfin, à défaut de grands bois, il y a des arbres en quantité, par bandes ou par bouquet. Mais autrefois il y en avait bien davantage, et c'était encore plus beau. Or, j'eus la douleur de constater, voilà quelques années, pendant mes vacances, qu'on en avait abattu des rangées entières dans les prés qui bordent la Loire. Je n'avais jamais songé à demander qui en était le propriétaire. J'appris que c'était un monsieur qui vivait à Paris ; je sus qu'il y faisait la fête et que c'était pour la continuer qu'il découronnait les rives de mon fleuve.

Je me mis à haïr cet homme. Longtemps le misérable poursuivit son œuvre impie : chaque année, de loin, sans se montrer, le lâche me volait de nouveaux arbres, de nouveaux coins de verdure. Je me représentais la parure chaste et sacrée de la terre gaspillée en débauches lugubres, dévorée là-bas par l'imbécile troupeau des maquillées ; et j'enrageais !... Si j'avais

été poète, j'aurais mis cela en vers, ce qui m'eût soulagé. Très sérieusement, cet homme que je n'avais jamais vu, et qui n'est peut-être pas un méchant garçon, est un de ceux à qui j'ai souhaité le plus de mal. Et je ne sais pas encore, à l'heure qu'il est, si je lui ai pardonné.

*
* *

G..., 13 août.

Ma Cousine,

La saison est venue où les bourgeois de Paris se répandent dans les villas, chalets, pavillons et cottages, — et le plus grand nombre dans les hôtels, — autour des casinos Ils appellent cela être en villégiature. Mais c'est la ville à la campagne ou au bord de la mer : ce n'est point la campagne.

D'autres voyagent. Ils prennent des trains ; ils transportent avec eux des colis : ils traversent des pays qu'ils n'ont jamais vus ou qu'ils ont oubliés, et qu'ils ne reverront guère. C'est un plaisir sans doute : ce n'est point le repos.

A mesure que je vieillis, ma cousine, je trouve que c'est un avantage d'un prix inestimable que d'avoir quelque part un village à soi, un village où l'on a passé son enfance et où l'on n'a jamais cessé de faire, tous les ans, de longs séjours ; où la figure de la terre vous est connue dans ses moindres détails, vous est familière et amie. Le peu que j'ai de sagesse, de douceur d'âme et de modération, je le dois à ceci, qu'avant d'être un homme de lettres (hélas !) qui

exerce son métier à Paris, je suis un paysan qui a son clocher, sa maison et sa prairie. Car, dans ces conditions-là, la campagne c'est vraiment le refuge et l'asile. L'air qu'on y respire est un baume aux blessures qu'on rapporte d'ailleurs, un infaillible antidote aux poisons du cœur et de l'esprit.

A peine suis-je dans ce petit coin ombreux, que je me sens enveloppé d'une profonde paix. Paris est si loin ! Ce qui, à Paris, me semblait considérable, ce qui me troublait et me faisait mal, ce qui me remplissait de convoitise, de regrets ou de rancune, ah ! comme tout cela est oublié ! Car ce qui exaspère les plaisirs ou les chagrins de la vanité, c'est d'être mêlé aux hommes qui estiment et qui poursuivent les mêmes biens que vous. Mais comme la solitude vous apaise, et comme elle vous délie ! Même les autres douleurs, les douleurs plus intimes et plus profondes, quand d'aventure on en a, s'engourdissent et s'ensommeillent ; on ne sent plus qu'une petite morsure secrète, de temps à autre, un sourd *memento* de souffrance. Ainsi rapproché de la terre antique et de la vie des choses, sentant tout autour de soi l'action imperturbable des forces éternelles, on est moins tenté de s'en faire accroire sur l'importance d'une vie humaine, fût-ce une vie de journaliste. Mes chances de douleur se trouvent ici réduites de plus de moitié. Je vous assure, ma cousine, que je suis presque invulnérable derrière mes peupliers.

Ce n'est pas tout. J'ai le jugement bien meilleur et l'esprit bien plus large qu'à Paris. Rien de plus étroit que le point de vue d'un chroniqueur du boulevard ou d'un homme politique. Ici, je vois de tout près et

je conçois clairement un genre de vie absolument différent de celui que je mène huit ou dix mois de l'année. Je m'aperçois que des choses qui passionnent là-bas nos politiciens n'intéressent en aucune façon mes voisins les paysans ; je songe qu'ils sont comme cela vingt-cinq millions en France,... et alors j'apprécie mieux, pour ses artifices stupéfiants, la beauté du régime parlementaire. Puis, je constate que je vis, et fort bien, d'une vie purement rustique, n'usant que sobrement du chemin de fer, du télégraphe, même de la poste (encore pourrais-je m'en passer) ; et sans doute je ne cesse pas pour cela d'admirer les prodiges de notre civilisation industrielle : mais, comme je sais aussi ce qu'elle coûte, je me demande si nous ne sommes pas en train de faire fausse route et si les plus sûres conditions du bonheur pour l'humanité ne se trouveraient pas dans une civilisation presque uniquement agricole et rurale. Je songe à ce qu'est la pauvreté à Paris. Certes, la misère existe à la campagne ; mais les pauvres y ont le grand air, l'espace, du pain toujours, du bois ramassé l'hiver...

Je dois à la campagne d'autres enseignements. Il serait bien difficile de nourrir ici un amour-propre littéraire démesuré. Le nom du père Dumas et celui de Victor Hugo y sont connus de quelques-uns ; c'est tout. Peut-être le nom de M. Emile Richebourg n'y est-il pas tout à fait ignoré, à cause des feuilletons du *Petit Journal*. Encore je ne sais, car ceux qui les lisent ne font aucune attention au nom de l'auteur. Quant à moi, ma cousine... Un vieux vigneron me demandait l'autre jour : « Alors t'écris ? — Dame !

oui. — Et tu gagnes ta vie ? — Tout de même. » J'ai bien vu que le mot « écrire » ne représentait pour lui qu'un travail de copiste. Mais ceux même qui comprennent (en gros) ce que c'est que la profession d'écrivain en font peu de cas et mettent n'importe quelle fonction publique fort au-dessus. Lorsque je quittai l'Université, une vieille amie, à qui je tâchais d'expliquer ce que j'allais faire à Paris, me répondit : « Tu diras tout ce que tu voudras, j'aimais mieux ce que t'étais avant. Je trouvais ça plus *grandiose* ! »

C'est pourquoi, ma cousine, je voudrais être un grand propriétaire terrien. Car j'occuperais alors dans la pensée de quelques milliers de paysans une place infiniment plus honorable que celle du plus illustre écrivain. Et puisque la gloire consiste dans ce que les autres hommes pensent de nous, la mienne, plus restreinte, serait assurément plus réelle, plus sensible, que celle de M. Zola ou de M. de Montépin. J'en jouirais plus qu'ils ne jouissent de la leur. Et j'aurais aussi les plaisirs du commandement, de la domination directe. Ma gloire me serait, si je puis dire, plus présente.

Achetons de la terre, ma cousine, et plaignons les pauvres citadins.

*
* *

G..., 21 août.

J'ai pu, par faveur spéciale, assister l'autre jour à la distribution des prix de notre école des garçons. La chose se fait à huis clos ; c'est une cérémonie extrêmement austère. Pas d'autres invités que le

maire et moi. Rapidement et sans préambule, l'instituteur a appelé les élèves et remis à chacun son prix. La plupart de ces enfants n'avaient seulement pas mis leurs habits des dimanches. Le maire n'a point ouvert la bouche, ni moi non plus. Point de discours ni de flonflons, point de vain appareil ni de futiles divertissements. Une simplicité spartiate. Je vous réponds qu'on les traite comme des hommes, les pauvres petits enfants de la République !

De mon temps, ma cousine... (c'est étonnant comme, à la campagne, je deviens *laudator temporis acti*), de mon temps, la distribution des prix était une fête pour tout le village. Non seulement la cérémonie était publique, mais elle était tout à fait brillante et fastueuse. On chantait des chœurs et des chansons, on récitait des fables et des poésies, on représentait des drames. Il y avait un vrai théâtre : un plancher sur des barriques, des « poinçons », comme on dit ici, et ce théâtre était décoré de tapis, de rideaux de lit, et de guirlandes, et d'écussons. Moi qui vous parle, j'y ai plusieurs fois joué la comédie.

Dame ! ce qu'on jouait là n'avait aucun rapport avec les pièces du Théâtre-Libre, sinon peut-être une aimable gaucherie de composition. Ces morceaux dramatiques étaient, je pense, l'œuvre de quelque digne abbé ou de quelque vertueuse demoiselle. Je me rappelle un drame qui avait pour titre *le Sorcier du Village ou le Vol et le Mensonge découverts*. L'action se passait chez un marquis. (Pourquoi un marquis ? — Parce que cela est distingué.)

Un valet de chambre, en serrant dans la table de jeu les jetons d'argent (nous sommes dans le plus grand monde), s'aperçoit que le compte n'y est pas. Or, les enfants du marquis et leurs petits camarades se sont, le jour même, amusés avec ces jetons. Quel est le voleur ? Pour le découvrir, le marquis s'adresse au père Robert, qui est une manière de sorcier. Le père Robert apporte un coq dans un panier et dit aux enfants :

— Chacun de vous va caresser mon coq ; vous entendrez le tapage qu'il fera quand il sera touché par le voleur !

J'aime mieux vous dire tout de suite, ma cousine, que ce coq est tout barbouillé de suie. Les innocents lui passent de bonne foi la main sur le dos ; mais le coupable fait semblant, et ce sont ses mains restées propres qui le dénoncent. Je trouvais cela très spirituel et très comique vers l'an 1860.

Le voleur s'appelait Marc d'Orgeville ! Je m'en souviens, car c'était moi ; et j'étais fier de porter un si joli nom, mais désolé de jouer un si vilain personnage. On n'avait osé donner ce rôle à aucun autre écolier, « crainte de mécontenter les parents » (le trait n'est-il pas amusant ?), et l'on m'avait fait comprendre que je devais me sacrifier...

Et le lendemain, à l'école des sœurs, les petites filles jouaient *Caroline de Montfort ou la Calomnie confondue et l'Innocence reconnue*. Un drame joliment touchant, ma cousine ; un drame que j'ai su par cœur et dont je puis encore vous citer le commencement :

« Que je plains cette chère Caroline de Montfort !

que de pleurs elle me fait verser ! .. Née de parents d'une illustre origine, elle n'était pas destinée à gagner sa vie comme une simple ouvrière. L'immense fortune que M. de Montfort, son père, avait acquise à l'île Bourbon... »

Ici je ne sais plus.

On a supprimé ces divertissements, sous prétexte que les répétitions faisaient perdre du temps aux élèves. C'est une erreur, ma cousine ; on ne répétait qu'après la classe du soir. Et, quand même on eût dérobé quelques heures à la grammaire ou à la géographie, la perte n'était-elle pas heureusement compensée par la petite excitation intellectuelle et par l'humble commencement de plaisir artistique que ces exercices innocents apportaient aux jeunes acteurs ? Et puis, les spectateurs étaient si contents ! Tout le pays était là ; des bonnes femmes pleuraient d'attendrissement. C'est à ces fêtes enfantines que beaucoup de braves gens de chez moi ont dû de ne pas mourir sans « être allés au théâtre ».

(*Les Contemporains*, 5e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

LE DILETTANTISME

... Et pourtant tout bien réfléchi et au risque de me contredire encore une fois, il m'est extrêmement difficile de m'apitoyer sur le cas de M. Rod (1), ni de

(1) A propos d'un roman, *le Sens de la Vie*, par Edouard Rod. Bien que le livre ne raconte que des événements heureux, le

me persuader que le dilettantisme soit par lui-même malfaisant, et j'ai presque envie de prendre sa défense. Ce mot de « dilettantisme », si vague et si commode, je pense que c'est Paul Bourget qui en a donné la meilleure définition : « C'est, dit-il, une disposition d'esprit très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune.» Eh bien, pourquoi cette disposition d'esprit serait-elle nécessairement funeste? Elle a souvent pour résultat l'ennui et l'impossibilité d'échapper à son propre isolement ? Mais l'ennui, on y arrive tout aussi bien par d'autres routes. Bossuet nous parle de l'ennui qui est naturel à toute âme bien née. « Quelle solitude que ces corps humains ! » dit Musset. « Nous mourons tous inconnus », dit Balzac dans un sentiment assez semblable. Et ni Bossuet, ni Balzac, ni Musset, ne furent des dilettantes...

Il y a dans le dilettantisme un désir de tout comprendre, et un don de souple *sympathie* — avec une arrière-pensée de reprise, dans la crainte d'être dupe. Il est donc fait en même temps d'imagination sympathique — et de défiance intellectuelle... et ainsi, il peut être la pire chose ou la meilleure : tout dépend du dosage des deux éléments qui le composent, et ce dosage dépend lui même du tempérament de celui qui le pratique... Je suis persuadé, pour moi, qu'un

ton est d'un pessimisme lugubre. Il s'agissait, pour M. Rod, de prêcher la « Religion de la souffrance humaine », l'amour et la pitié, à la manière russe. — A. F.

dilettante sec est un homme qui aurait été plus sec encore s'il n'avait pas été dilettante.

Le dilettantisme commence par être un plaisir et, quand il devient ensuite une cause de souffrance, il porte en lui-même son remède. Pour revenir au cas de M. Rod, le dilettantisme ne l'a pas empêché de se marier par amour, et il lui a sans doute servi à jouir plus délicatement de cette bonne fortune. Et, si le dilettantisme a d'abord retardé en lui l'éclosion de l'amour paternel, ce n'a été que pour le faire ensuite plus réfléchi, plus fort et plus tendre. Car le dilettantisme (Dieu ! que ce mot m'agace !) est comme l'éprouvette de nos sentiments : il n'y a que les plus profonds et les moins artificiels qui y résistent. C'est le dilettantisme qui a permis à M. Rod de s'intéresser à toutes les conceptions de la vie, même les plus contraires à ce qu'on entend justement par dilettantisme, et d'y entrer tour à tour. C'est grâce à lui que notre écrivain a pu s'éprendre à ce point des romans russes, ou, si vous voulez, c'est l'ennui mortel issu de son dilettantisme qui a finalement déterminé ce prétendu dilettante à ne plus l'être. Oh ! sans doute, il traînera toujours derrière soi des lambeaux du vieil homme ; il ne sera jamais un Vincent de Paul ; ses expériences d' « altruisme » ont échoué, et ses tentatives pour « croire » n'ont point mieux réussi. Mais n'ayez crainte, il en demeure quelque chose, et l'on peut dire, en un sens, que c'est le dilettantisme qui a conduit M. Rod à plus de charité et d'humilité d'esprit, et à une résignation déjà chrétienne.

La vie n'a de sens que pour ceux qui croient et qui aiment : telle est sa conclusion. Son livre se rattache

donc à ce mouvement d'esprit qu'on pourrait presque appeler évangélique, et qui est si sensible dans les écrits de Paul Bourget, de Maurice Bouchor, de Paul Desjardins, et de toute l'élite de la jeune génération. Et je me figure que l'origine de ce mouvement, c'est, quoi qu'on en dise, cette curiosité même qui est la marque éminente de notre temps : car on arrive assez vite à reconnaître que la curiosité intellectuelle et sentimentale ne suffit pas pour vivre pleinement, et c'est là une constatation qui a des conséquences.

Ce n'est point que ce *credo* des âges nouveaux soit facile à rédiger. Essayerons-nous? En voici un que je vous donne pour ce qu'il vaut et qui, d'ailleurs, n'est pas original (mais un *credo* ne doit pas être original).

— Je crois que l'humanité marche — quoique très lentement, avec des arrêts et des retours — vers un état meilleur où la justice sera moins incomplètement réalisée, la souffrance moindre, la vérité mieux connue, et, si vous le voulez, vers un idéal. Cet idéal, dont l'accomplissement est la raison d'être de l'univers, je ne sais s'il réside dans l'intelligence d'un Dieu, ou s'il se forme peu à peu dans le cerveau des êtres supérieurs. Je crois que tous les hommes sont réellement solidaires ; je crois aussi (ceci est de Pascal) que nous aimons les autres (ou d'autres que nous) aussi « naturellement » que nous nous aimons nous-même ; et que, de cette vérité sentie et de cet instinct développé peut découler toute une morale. Je crois que notre intérêt et notre plaisir, c'est d'aimer autre chose que nous, de travailler pour ceux que nous aimons et, par delà, en vue de la communauté tout entière.

Je crois que la morale est tantôt l'amour et tantôt l'acception des liens parfois délicieux et parfois gênants qui nous enchaînent, soit par le cœur, soit par un intérêt supérieur où le nôtre se confond, à d'autres que nous et aux groupes de plus en plus larges dont nous faisons partie. Je crois que cette morale, dans le détail de ses prescriptions, doit coïncider, sur les points essentiels, avec la partie durable des morales religieuses et de celle qui est fondée sur une philosophie spiritualiste.

Je crois aussi qu'on est bon et juste (quand on l'est) *naturellement*, par un sentiment qui commande et rend le plus souvent facile le sacrifice à autre chose que soi et, comme on l'a dit, par une « duperie » profitable à l'ordre universel et qui dès lors n'est plus duperie : mais pour croire que ce n'en est pas une, il faut faire effort, et sans doute la morale doit commencer par un acte de foi, formulé ou non. Le don ou le pouvoir de vivre sur cet acte de foi implicite, je crois qu'il peut être développé ou diminué par l'éducation ou par l'expérience, mais que rien ne peut le communiquer aux créatures manquées qui ne l'apportent pas en naissant ou qui n'en ont pas, du moins, un petit germe, et qu'ainsi il y aura longtemps encore, dans le grand œuvre, un énorme déchet de forces inemployées ou nuisibles, mais que tout de même le grand œuvre se fera... *Amen*.

(*Les Contemporains*, 5e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

LES JUGEMENTS DE LA CRITIQUE

Il n'est guère de première représentation où la moitié des critiques ne connaissent personnellement l'auteur de la pièce, et non seulement l'auteur, mais sa femme, ou son frère, ou sa bonne amie... Cela n'empêche pas sans doute de dire la vérité, mais cela empêche souvent de dire toute la vérité, ou oblige à la dire d'une certaine façon. Enfin, outre l'auteur et quelquefois ses amis ou sa famille, les critiques connaissent aussi la plupart des interprètes ; et de là de nouvelles gênes, moins graves, mais sensibles encore. Le résultat, c'est que, au lendemain d'une première, jamais le public, à moins de savoir très bien lire, ne connaît le fond de la pensée de ceux que ce brave Kean appelle si drôlement « les anges du jugement dernier de la nation ». Celui de ces anges qui souffle le plus loyalement, le plus aveuglément dans sa trompette, vous l'avez deviné, c'est à coup sûr Francisque Sarcey. Celui-là, vous pouvez toujours le croire, ou presque toujours. A peine, dans le cours de longues années, ai-je pu, par-ci, par-là, le surprendre en flagrant délit d'un rien de complaisance (à des titres divers) pour quelque normalien ou pour quelque jeune comédienne. Mais les autres, — nous autres, — nous sommes, s'il faut l'avouer, un peu plus sujets à caution. (Ai-je le droit de dire : « nous autres » ? Evidemment non : mais j'admets d'avance toutes les réclamations.) Enfin, je ne jurerais pas que le souvenir d'agapes communes, les prières et les

sourires des mères et des épouses, ou l'amitié, ou simplement un peu de charité naturelle n'aient jamais amolli la sévérité de nos jugements. Joignez que beaucoup d'auteurs dramatiques sont en même temps journalistes, et que le journal où ils écrivent leur doit des égards. Ajoutez que quelques critiques sont en même temps auteurs dramatiques, et qu'un sentiment ou de circonspection inavouée, ou de bienveillante confraternité, ou même de très sincère modestie peut leur faire craindre soit d'être injustes pour des travaux dont ils savent par expérience la difficulté, soit d'affliger des compagnons de lutte, soit de juger trop sévèrement les autres à la veille d'être eux-mêmes jugés par eux.

Je dis tout ; je trahis la corporation ; j'en dis même plus qu'il n'y en a. Et maintenant, je vais montrer que j'en ai trop dit en effet, qu'en dépit des apparences le mal n'est pas si grand, et que, le fût-il, cela serait encore de bien peu de conséquence.

... Après tout, la sincérité du critique qui a trop d'amis ne peut être sérieusement mise à l'épreuve qu'à propos de certaines très mauvaises pièces. Mais la plupart des pièces qu'on nous donne sont ou passables ou médiocres (je ne parle pas de celles qui sont bonnes et qui, par là même, affranchissent le critique du souci de déplaire en disant sa pensée). Or, il y a mille façons de louer une œuvre médiocre et d'en ménager l'auteur sans trahir la vérité. Au lieu de dire : « c'est plat », on dit : « Je voudrais plus de relief ». Au lieu de dire : « C'est banal », on dit : « Je souhaiterais quelque chose d'un peu plus rare ». Au lieu de dire : « C'est ennuyeux », on regrette que

ça n'ait pas un peu plus de mouvement. Au lieu de déclarer que c'est faux comme un jeton, on déplore que l'observation ne soit pas plus serrée. Et pour exprimer que ça n'a aucune valeur, on confesse que « c'est consciencieux ». La litote est, pour un critique d'humeur douce, la plus précieuse des figures de rhétorique.

Il y a des mots bien commodes pour louer les choses dont on n'a cure ; « aimable, agréable, gentil, joli, estimable, honnête, jeune, généreux, ingénieux, etc. », épithètes vagues, devenues heureusement insignifiantes par l'abus qu'on a fait, en ce temps-ci, du vocabulaire laudatif. Celles-là, je l'avoue, j'en fais une assez grande consommation. Mais il en est d'autres, plus précises et plus caractéristiques, que je ne galvaude pas et dont je respecte autant que possible, en les appliquant, la signification propre. « Spirituel, élégant, fin, distingué... » appartiennent à cette catégorie. Encore la peur me vient-elle, à la réflexion, de ne pas être tout à fait assez ménager de ces mots-là. Ceux dont je suis réellement économe, et que je me fais un devoir de n'employer jamais à la légère, ce sont des mots tels que : « pénétrant, original, âpre, vrai, humain, profond, hardi, nerveux, fort, puissant, etc. » Vous voyez qu'en somme cela fait trois séries d'expressions flatteuses.

Je ne sais pas comment font mes confrères : mais je vous assure que, pour ma part, j'apporte un soin assez scrupuleux au choix de mes adjectifs et que je prends bien garde de ne pas me tromper de série, et particulièrement, de ne point mêler les qualificatifs de la première avec les qualificatifs de la troisième.

Ceux-ci sont pour les œuvres que j'admire ou que j'aime, ou que je trouve sérieusement intéressantes par quelques points. Ceux-là sont pour les pièces qui me paraissent négligeables. Quand ces pièces négligeables sont de quelqu'un à qui je veux faire plaisir, il m'arrive d'ajouter, aux mots insignifiants de la première série, quelques mots de la série intermédiaire : « élégant, distingué, etc... » Mais c'est, je crois, la seule faiblesse, — et combien innocente ! — dont j'aie eu à m'accuser quelquefois.

Cette faiblesse, d'ailleurs, je puis presque toujours m'en épargner la honte légère, et nous avons d'autres moyens de paraître louer une œuvre sans nous engager le moins du monde. On se contente alors de la raconter, presque sans commentaire, mais en ami. Car vous n'ignorez pas que la même comédie prend des aspects absolument différents, selon la manière dont elle est analysée. Par le tour particulier de l'exposé qu'on en fait, la meilleure pièce peut devenir doucement ridicule, et la plus mauvaise finit par ne point paraître plus bête qu'une autre ; et je suppose, remarquez-le bien, l'exposé rigoureusement exact dans les deux cas. On peut aussi s'attacher à ce que l'auteur a voulu faire, plus qu'à ce qu'il a fait, lui tenir compte de ses intentions, achever sa pensée et lui faire l'honneur de cet achèvement. On peut encore, si sa comédie a trait à quelque particularité de nos mœurs, s'étendre et raisonner là-dessus et laisser le reste, ou, si elle soulève quelque question de casuistique ou d'esthétique théâtrale, s'oublier volontairement à traiter cette question tant bien que mal. C'est un artifice auquel

j'ai volontiers recours, soit lorsque la pièce étant bonne, j'ai cependant trouvé peu de chose à en dire, soit lorsque la pièce étant médiocre, je sens que ce que j'en dirais chagrinerait inutilement l'auteur. Et il advient aussi que je n'y mette point toute cette préméditation, et que je m'abandonne à ces flâneries uniquement pour mon plaisir.

Tels sont mes petits secrets. Je pense que vous les aviez devinés depuis longtemps. Il ressort de tout cela que, en réalité, je ne vous trompe jamais ; que vous pouvez seulement vous tromper quelquefois sur ma pensée par inattention, mais qu'alors c'est bien votre faute.

En résumé, je m'applique de toutes mes forces à être sincère. Presque toujours je le suis avec simplicité et d'une façon toute directe. De loin en loin, je le suis sous des formes un peu détournées, mais qui ne sauraient abuser même un esprit de perspicacité moyenne. Si je suis parfois indulgent à l'excès, si j'enveloppe et atténue mon sentiment par douceur, courtoisie ou indifférence, il n'est pas difficile de voir en quels endroits. Quand je loue une chose médiocre ou futile, ce n'est jamais du ton, ce n'est jamais avec les mots que j'emploierais pour louer un ouvrage de mérite. A l'expression de la vérité toute crue, je substitue d'ordinaire une louange vague, convenue et sans accent. Or, dédain avoué ou louange dédaigneuse, de là à l'éloge véritable, la distance reste très sensiblement la même. Le plus souvent, d'ailleurs, c'est quelque impression intermédiaire entre ces sentiments extrêmes que j'ai l'occasion de formuler. Je tâche que cette impression soit juste

et proportionnée à son objet, afin de n'avoir point trop à rougir en rapprochant les uns des autres mes jugements de l'année, et de ne pas m'exposer à découvrir que plusieurs pièces, dans ces dix mois, m'ont paru être, chacune à son tour, le chef-d'œuvre du siècle, ou que j'ai célébré tel vaudeville adroit avec plus d'effusion qu'une comédie de Musset ou un drame de Shakespeare... car ces choses-là, voyez-vous, arrivent très souvent aux pauvres critiques, quand ils n'y prennent pas garde.

J'ajoute qu'il est deux cas où je force volontairement et délibérément la louange, et cela en toute tranquillité d'âme. — C'est d'abord quand, d'aventure, un maître illustre s'est trompé, quand il nous donne quelque ouvrage qui ne me semble pas tout à fait digne de lui. Je me souviens alors de toutes ses œuvres précédentes et je lui en tiens le plus grand compte dans le jugement que je porte sur l'œuvre manquée. Cela est de toute justice. — C'est aussi lorsque la pièce qui m'est soumise est de quelqu'un à qui je suis sérieusement et tendrement attaché. Je subordonne alors, résolument, le devoir du critique à celui de l'ami, et je crois respecter en ceci la hiérarchie naturelle des devoirs. — Ces cas, je me hâte de le dire, sont d'une extrême rareté. Je ne pense pas avoir été contraint plus de trois ou quatre fois, en six ans et demi, de sacrifier ainsi une part de la vérité, soit au respect des maîtres vivants, soit à l'amitié.

C'est beaucoup vous parler de mes affaires, et je craindrais d'offenser la modestie, si le « moi » dont je vous entretiens n'était un « moi » public, et si je n'avais cru vous devoir ces explications. Je suis un

peu agacé d'entendre dire à des personnes superficielles que je ne suis qu'un « aimable sceptique », dont on ne sait jamais quelle est la vraie pensée, et qui aime mieux « exécuter des variations » sur les nouveautés théâtrales que de les juger bonnement. Je les juge toujours, bonnement ou non. Je viens, pour ma justification, de livrer aux inattentifs la clef de mon langage de critique. Vous conviendrez qu'elle n'est pas bien compliquée. Je ne l'ai pas inventée au surplus, et vous pourrez vous en servir aussi pour lire plusieurs de mes confrères en feuilleton.

Maintenant, quand bien même le jugement des critiques dramatiques serait asservi à plus d'influences et exposé à de plus graves altérations que celles que j'ai confessées, il n'y aurait pas encore de quoi s'émouvoir ou se scandaliser.

... Sur une cinquantaine de pièces nouvelles, dont nous avons à parler chaque année, il n'y en a guère que deux ou trois qui comptent, qui méritent d'être un peu longuement étudiées et jugées. Et encore, ces deux ou trois, quelle figure feront-elles trente ans plus tard ? Et dans un siècle ? Donc, neuf fois sur dix, nous sommes dans le vrai des choses en traitant avec une indulgence détachée des divertissements éphémères.

(*Impressions de théâtre*, 7e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

II

Le Conteur et le Dramaturge

MYRRHA,

VIERGE ET MARTYRE

[La petite chrétienne Myrrha assiste à la messe, dans les catacombes. Sous le voile d'un symbole prophétique, l'officiant Timothée se répand en imprécations contre Rome et contre l'empereur Néron. Myrrha demande au vieil évêque Calliste si l'empereur est aussi méchant que l'a dit le prêtre. Pourtant, un jour, il a été bon pour son père ; et Myrrha sent en elle un peu de la pitié qui perdit Eloa. Mais l'évêque lui défend, d'un ton menaçant, de chercher à voir l'empereur.]

Myrrha avait seize ans. Fille d'une Gauloise qui était morte en la mettant au monde, et d'un esclave nommé Styrax, employé dans les cuisines de l'empereur, elle avait grandi dans le coin des jardins de César où se serraient les maisonnettes des esclaves et dans les salles souterraines du palais.

Elle était comme une fleur humble et délicate poussée sous les pieds de granit d'un colosse.

Elle n'avait jamais vu Néron. Elle ne le connaissait que par les conversations des autres esclaves. Elle entendait parler de sa puissance, de ses talents, des banquets et des fêtes qu'il donnait, jamais de ses crimes : car les murs avaient des oreilles et le

moindre mot imprudent eût été recueilli et rapporté à l'empereur. Elle se le représentait comme un être extraordinaire, unique, mystérieux, terrible et beau, qui menait là-haut, bien loin au-dessus d'elle, une vie triomphale et quasi divine. Et il y avait, dans les sentiments qu'il lui inspirait, de l'émerveillement, de l'effroi, une sorte de curiosité immobile et qui n'osait se contenter.

Un jour, un plat composé par Styrax plut tellement à l'empereur qu'il voulut savoir le nom du cuisinier, fit appeler le pauvre homme et l'affranchit tout aussitôt, à condition qu'il resterait à son service.

Ainsi, ce tout-puissant prenait la peine d'être bon! Myrrha en fut pénétrée d'une profonde et tremblante gratitude.

Mais Styrax, qui était un homme simple et droit, resta triste et comme effrayé de son aventure. C'est qu'il avait vu de près la gloire de Néron et, dans le flamboiement de la fête, l'empereur vautré demi-nu, avec un visage de fou, et autour de lui, sur les tapis et au milieu des roses effeuillées, une jonchée de corps terrassés par l'orgie... Et il avait peur de sa liberté, parce que c'était l'ivresse de Néron qui la lui avait donnée.

Peu de temps après, Styrax mourut, soit qu'il eût contracté à la chaleur de ses fourneaux quelque lente maladie qui tout à coup se déclara, soit que le chef des cuisines (ce fut le bruit qui courut) l'eût empoisonné par jalousie.

La vieille Mammæa recueillit Myrrha chez elle dans sa petite chambre de la Suburre. Elle lui apprit

à faire des broderies pour les robes des dames romaines. Et c'est de ce métier qu'elles vivaient toutes deux.

Calliste habitait la même maison. Il était âgé de plus de quatre-vingts ans. Jadis, en Palestine, il avait été préposé au péage d'un pont sur le Jourdain. Là, il avait vu plusieurs fois Jésus et ses premiers compagnons. Comme ils étaient pauvres et qu'ils lui plaisaient par leur simplicité et leur bonté, il les laissait passer pour rien. Néanmoins il n'avait osé croire d'abord à la « bonne nouvelle », et c'est seulement après le supplice de Jésus qu'il s'était donné à lui.

Venu à Rome avec l'apôtre Pierre, il l'avait aidé à y annoncer l'Évangile. Et, depuis que Pierre et Paul étaient retournés en Asie pour visiter les Églises, il avait acquis une grande autorité sur les fidèles, parce qu'il était très saint, et aussi parce qu'il était désormais le seul, parmi eux, qui eût vu le Christ.

Et, tandis que d'autres prêtres, tels que Timothée, gouvernaient un peu rudement leur troupeau et songeaient à fixer les dogmes de la religion nouvelle, afin de rendre l'Église plus forte, Calliste était indulgent aux pécheurs, pourvu qu'il n'y eût point chez eux de malice ni de dureté, et il ne prêchait guère que l'amour de Dieu et des hommes. Et, dans toutes les circonstances où il avait à se prononcer, il répétait :

— Oui, voilà ce qu'*il* eût fait, voilà ce qu'*il* eût dit. Je le sais, car je *l'*ai vu.

La première fois qu'il rencontra, dans l'escalier de la maison de Suburre, sa petite voisine Myrrha, il fut

frappé de sa grâce et de son innocence. Il lui parla et n'eut pas besoin d'en dire beaucoup : d'elle-même l'âme de Myrrha allait au Christ. Le vieillard et la jeune fille se comprirent sans peine et s'aimèrent, étant tous deux charitables et purs.

Et c'était Myrrha qui, chaque semaine, conduisait Calliste à l'assemblée des fidèles et qui le ramenait.

*
* *

Calliste et Myrrha suivaient la voie Appienne, dallée de larges blocs et bordée de tombeaux dont la blancheur éclatait çà et là parmi les chênes-verts, les ifs et les lauriers-roses. Le soir tombait et, devant eux, la ville profilait ses dômes, ses arcs et ses frontons sur le ciel violet. Et ils marchaient vers l'énorme cité, portant sous leur front, eux si humbles, la pensée nouvelle qui devait conquérir cette maîtresse du monde.

Myrrha songeait, retombée dans sa tristesse.

— Mais, dit-elle enfin, qu'a donc fait l'empereur Néron ?

— Des choses telles, Myrrha, que je n'oserais te les dire toutes et que tu ne saurais même les concevoir.

— Mais encore ?

— Je ne te parlerai pas de ses plaisirs ni des profanations affreuses et publiques auxquelles il livre son corps. Et il ne lui suffit pas d'être impur : il voudrait que tout le genre humain le fût avec lui. Sa joie est de flétrir tout ce qu'il peut atteindre. Je ne puis t'en dire davantage. Par lui, Rome entière

est devenue un cirque, une taverne, un mauvais lieu.

— Mais, dit Myrrha, si l'empereur est ainsi, n'est-ce point parce qu'il peut tout ce qu'il veut, et parce que la vérité ne lui a pas encore été annoncée ? Qui sait ? Il peut être tout ce que vous dites sans avoir le cœur tout à fait mauvais, et sans être méchant ni cruel.

— Celui-là est toujours méchant, dont l'unique pensée est d'assouvir son corps ; et ta douceur, Myrrha, te vient de ton innocence. Mais, au reste, Néron a empoisonné son frère ; il a fait mourir sa femme, qui était une princesse bonne et vertueuse. Il a tué Sénèque et Burrhus, ses anciens précepteurs. Or, c'étaient de fort honnêtes gens ; même, l'apôtre Paul faisait le plus grand cas de Sénèque : il avait eu plusieurs entretiens avec lui et espérait l'amener à la foi. Néron en a tué beaucoup d'autres, par jalousie, haine de la vertu ou cupidité. Enfin il a voulu noyer sa mère et, n'ayant pu y réussir, il l'a fait tuer par un centurion. Il n'est pas seulement le plus infâme des histrions ; il est le plus cruel des meurtriers et des bourreaux... Mais qu'as-tu, Myrrha ? et à quoi songes-tu ?

De ses yeux élargis, la jeune fille semblait regarder quelque chose d'horrible, qu'elle faisait effort pour se figurer, quoiqu'elle en eût peur... Elle murmura d'une voix lente :

— Je songe qu'aucun homme n'est plus à plaindre que l'empereur Néron.

*
* *

[Un jour, Myrrha écoute un barbier qui traduit devant elle les sentiments de la plèbe romaine à l'égard de cet empereur qui la nourrit et qui l'amuse.]

*
* *

Myrrha était de plus en plus inquiète. Certes elle ne doutait point de la parole de Calliste, et même, les propos du barbier confirmaient sur bien des points ce que lui avait dit le vieux prêtre. Quand elle essayait de se représenter dans leur réalité les crimes de Néron, elle en frissonnait d'épouvante; et elle avait grande pitié des victimes. Mais en même temps cela lui faisait presque plaisir de savoir que Néron n'était pas haï du peuple.

A force de penser à l'empereur, une envie secrète grandissait en elle. Si elle pouvait le voir ! Rien qu'une fois ! Après, elle serait plus tranquille. Non pas qu'elle oubliât sa promesse : elle était résolue à ne rien faire pour le rencontrer ; et, du reste, elle s'avouait à peine son propre désir, tant il s'y mêlait de terreur.

Elle ne croyait donc pas mal agir le matin où elle alla faire visite au vieux Ménalque, un ancien ami de son père. Ménalque était un des jardiniers de Néron. Il demeurait au coin d'une grande terrasse, dans une maisonnette cachée par des arbres, et l'on pouvait entrer chez lui sans passer par le jardin impérial. Myrrha apporta à la petite fille du bonhomme une poupée d'argile qu'elle avait habillée comme une patricienne : mais la vérité, c'est qu'elle venait pour parler de Néron.

Aussi ne tarda-t-elle pas à raconter à Ménalque tout ce que Calliste lui avait dit et elle ajouta :

— Tout cela est-il vrai ? vous devez le savoir, vous qui êtes ici depuis si longtemps et à qui les es-

claves du palais ont coutume de faire leurs confidences.

D'un geste brusque, Ménalque entraîna Myrrha au fond de la chambre, regarda tout autour de lui et, se penchant à son oreille, murmura très bas :

— Oui, tout ce qu'on a dit est vrai, et je sais des choses plus terribles encore.

Puis, sans remarquer la pâleur subite de la jeune fille :

— Je n'en parle jamais, désirant mourir en repos.

Et, détournant l'entretien :

— Mais, puisque vous voilà, vous plairait-il de vous promener un peu aux alentours ? C'est la partie du jardin la plus éloignée du palais, et l'empereur n'y vient jamais, du moins à cette heure de la journée.

— Je veux bien, dit Myrrha.

Ménalque sortit avec elle, puis la quitta pour aller à son travail.

Une vaste avenue bordée d'arbres géants se déroulait du palais jusqu'à la terrasse et se terminait par un haut portique, d'où l'on dominait toute la ville. Vers le milieu de l'avenue s'arrondissait un large bassin, où des tritons de bronze vomissaient l'eau en vibrantes fusées. De chaque côté, à des intervalles réguliers, des dieux, des déesses, des satyres et des nymphes dressaient leurs corps blancs.

Myrrha n'osait les regarder, redoutant leur immodestie, ou de peur de trouver de la beauté dans

ces représentations d'idoles. Et d'ailleurs, bien qu'elle fût seule, elle était toute timide à cause de la pompe et de la majesté du lieu.

Tout à coup elle entendit un bruit de voix et vit déboucher dans l'allée une bande de promeneurs magnifiquement vêtus.

Vite elle se jeta derrière un massif de feuillage.

Bientôt ces hommes passèrent devant elle. D'abord l'empereur, appuyé sur un bel enfant syrien ; puis, à une distance de quelques pas, ses compagnons habituels, Othon, Sénécion, Tigellin, avec des visages pâles et fins, la démarche molle et balancée.

Myrrha ne voyait que Néron. Elle le reconnut à sa ressemblance avec les effigies des monnaies, et surtout à l'air et à l'expression de son visage.

D'étroites frisures noires dentelaient son front bas. La voûte profonde des sourcils faisait une ombre à ses yeux verts, tout alanguis de rêve. La mâchoire était large, le menton saillant, la lèvre lourde. Il y avait en lui du dieu et de la bête.

Des broderies d'or brillaient doucement dans les plis de sa toge de soie blanche ; un collier de rubis faisait rouler sur sa poitrine des gouttes de sang et de feu ; et la main grasse qu'il appuyait sur l'épaule de l'enfant brun jetait des étincelles à chaque pas, tant elle était chargée de joyaux.

Myrrha, quoiqu'elle ne fût qu'une ignorante petite fille, eut l'impression que cet homme était infiniment éloigné d'elle, non seulement par sa condition terrestre, — lui maître du monde, elle si obscure

et si pauvre, — mais par le fond même de sa pensée et de son âme. En même temps elle fut frappée de l'immense tristesse de ce tout-puissant. Ce qui se passait en elle était étrange. C'était comme si elle eût eu pitié de lui, de très bas, en tremblant, et comme si sa pitié eût eu à traverser l'infini d'un monde.

Au moment où il longea le massif derrière lequel elle était blottie, Néron parlait. Il parlait pour lui seul, sans se retourner vers ses compagnons. Et voici ce que Myrrha entendit :

— ... Je m'ennuie... Ma puissance est trop limitée. Les plaisirs que je puis me procurer, j'en suis rassasié ; et ceux que je rêve sont irréalisables, même pour moi... Je suis plus riche que les anciens rois de Perse : mais, quoi que je fasse, je ne tiendrai jamais entre mes mains tous les trésors de l'univers... Il y a dans les voluptés des sens un degré suprême où j'atteins quelquefois à force d'artifice, mais où je ne puis me maintenir... J'ai fait mourir beaucoup d'hommes : mais je ne puis tuer tous mes ennemis, car je ne les connais pas tous... Je suis le plus grand des poètes : mais je suis obligé, pour composer des vers, de choisir les mots avec effort, et de compter et de mesurer les syllabes... Je suis le plus harmonieux des chanteurs : mais je suis obligé, pour conserver mon admirable voix, d'user sobrement de vin et de me priver de nourritures que j'aime... Tout cela est absurde et irritant... Je suis bien malheureux... J'insulterais les dieux, si les dieux existaient... Être le plus grand des hommes, — et n'être que cela, ô rage !... Que

ce jardin est mesquin ! et qu'il est monotone ! Je voudrais des jardins si vastes qu'on y verrait des forêts, des fleuves, des montagnes et des lacs, et que tous les plus nobles aspects que peut prendre la face de la terre s'y trouveraient réunis, d'autant plus beaux qu'ils seraient l'œuvre, non de la nature, mais de l'art, et qu'on y sentirait la puissance et la volonté d'un homme.

Il était arrivé au bout de la terrasse, sous le portique de marbre. Il se pencha sur la balustrade et regarda à ses pieds la houle immobile des toits se déroulant jusqu'à l'horizon :

— Que cette ville est laide ! dit-il.

Et il ajouta :

— Je la brûlerai.

*
* *

Le lendemain, Myrrha alla trouver Calliste dans sa pauvre chambre et, s'agenouillant, lui dit :

— Père, j'ai gravement péché.

— Oh ! dit le bon Calliste, je ne te crois pas.

— Il n'est pourtant que trop vrai. J'ai manqué à la promesse que je vous avais faite. J'ai vu Néron.

Le vieux prêtre eut un sursaut d'étonnement et d'effroi :

— Et lui, t'a-t-il vue ?

— Non ; car j'étais bien cachée,

Le visage de Calliste se rasséréna :

— Remercie Dieu, dit-il.

Il demanda à la jeune fille où et comment elle avait fait cette rencontre, et elle le lui expliqua de point en point.

— Mais, reprit-il, quand tu es allée chez le jardinier Ménalque, désirais-tu voir l'empereur ?

— Je crois que oui ; mais je désirais le rencontrer par hasard.

— Pourquoi ?

— Je ne saurais le dire.

— Et lorsque tu t'es promenée dans le jardin, savais-tu que tu le verrais ?

— Comment l'aurais-je su ?

— Mais au moins tu l'espérais ?

— Je n'en sais rien.

— Alors, pourquoi dis-tu que tu as gravement péché ?

— C'est que j'ai perdu la paix et que je suis troublée comme si j'avais commis une grande faute.

— O Myrrha, il est donc vrai que nous portons en nous des sentiments et des pensées ignorés de nous-mêmes, et que l'âme la plus limpide et la plus pure a ses ténèbres... Prions Dieu qu'il nous accorde de nous connaître tout entiers et de ne rien souffrir en nous qui lui déplaise... Mais, dis-moi, qu'as-tu éprouvé en voyant le plus grand ennemi de Dieu ?

— L'avouerai-je, ô père ? J'ai d'abord été éblouie par sa beauté et par la magnificence de ses habits. Puis il s'est mis à parler, et, bien que le sens de quelques-unes de ses paroles m'ait échappé, j'ai compris qu'il devait être réellement coupable des impuretés et des cruautés dont on l'accuse... Mais aussi j'ai compris qu'il souffrait.

— Si cela est vrai, ce n'est que justice.

— Je n'oserai donc pas vous dire une pensée qui m'est venue.

— Parle, Myrrha, je le veux.

— Eh bien ! peut-être que, s'il a commis tant de crimes, c'est parce qu'il est l'empereur et qu'il voit le monde entier au-dessous de lui. Et alors il ne serait pas plus méchant, même en commettant ces crimes, que ne le sont les autres hommes en se laissant aller à des fautes ordinaires.

— A ce compte, Myrrha, si Dieu t'avait fait naître impératrice, tu serais devenue la plus méchante des femmes ?

— Oh ! père, que dites-vous là ?

— Tu vois bien !

— Mais l'empereur, lui, ne connaît pas la bonne nouvelle. Peut-être l'écouterait-il, si elle lui était annoncée. Ne le croyez-vous pas ?

— Non, Myrrha, je ne le crois point. Il a mis dans toutes ses actions une si profonde et si noire malice, qu'il a d'avance repoussé la grâce de Dieu.

— Cependant, il a dit une chose qui ne vous aurait pas déplu. Il a dit qu'il ne croyait point aux idoles.

— Hélas ! il serait moins éloigné du vrai Dieu, s'il croyait seulement aux autres.

— Mais on dit qu'il a voulu supprimer les impôts, par pitié pour les pauvres.

— Dis par orgueil et pour être applaudi de la populace du cirque. Il feignait la pitié par une comédie sacrilège ; et, d'ailleurs, il n'aurait pu soulager les pauvres de Rome qu'en pressurant davantage ceux des provinces.

Myrrha réfléchit ; elle se souvint du mot de Néron:

« Je brûlerai Rome » ; mais elle ne le dit point à Calliste. Elle reprit :

— Je vois bien qu'il est le plus criminel des hommes, le seul peut-être dont la damnation soit assurée. Mais cela n'est-il pas effroyable à penser ? S'il est, comme vous le dites, irrémédiablement méchant, s'il l'est avec application et sans remords, quoi de plus triste que d'être ainsi ? Et puisque Dieu savait qu'il serait méchant à ce point, pourquoi donc l'a-t-il mis au monde ?

— Ceci, Myrrha, est un grand mystère. Dieu a voulu sans doute éprouver par là la vertu de ses serviteurs. Je ne sais rien de plus.

— Mais, dit la jeune fille à mi-voix et comme hésitant devant sa pensée, peut-être bien que l'empereur Néron n'a point d'âme et que, lorsqu'il sera mort, il retombera dans le néant ? Il ne serait alors qu'un fléau, comme la tempête ou les tremblements de terre. Dieu ne peut-il envoyer aux hommes l'épreuve qui les fortifie, sans que l'ouvrier de cette douleur d'un jour soit lui-même condamné à la souffrance éternelle ?

Calliste était si surpris qu'il ne trouva rien à répondre.

— Enfin, poursuivit Myrrha, ce sont des choses où je ne comprends rien. Pourtant... il y a des hommes et des femmes qui l'aiment... Il a, de lui-même, donné la liberté à mon père... Il est beau, et on dit qu'il a beaucoup d'esprit... Si l'on pouvait... Est-ce un péché de croire que tout homme, quoi qu'il ait fait, peut encore être sauvé ?

— Non, certes, dit Calliste.

— Et serait-ce un péché de prier pour l'empereur Néron et de s'imposer des pénitences dont on lui appliquerait le fruit ?

— Pas davantage ; mais ce serait, je crois, fort inutile.

— Et si quelqu'un offrait sa vie à Dieu avec l'espoir que Dieu voudra bien, en échange, accorder à l'empereur une chance de salut, ferait-il quelque chose de répréhensible ?

— Laisse ces pensées, Myrrha, je t'en conjure. Prends garde qu'il n'y entre un peu d'orgueil et beaucoup de vaine curiosité. Contente-toi d'être une enfant modeste, pieuse et attachée aux devoirs de ton état, comme tu l'as été jusqu'ici. Et promets-moi de nouveau, et plus sérieusement que la première fois, de ne plus jamais chercher à revoir l'empereur Néron. Ce n'est qu'à cette condition que je puis t'absoudre.

— Je ferai, père, ce que vous voudrez ; mais, ce n'est pas ma faute, depuis que je l'ai vu, je pense toujours à lui.

*
* *

Un jour, Myrrha était allée porter des broderies à une dame, dans une maison de campagne des environs de Rome.

Comme elle s'en revenait le soir, elle vit dans le ciel une grande lueur rouge. A mesure que Myrrha approchait de la ville, cette lueur allait s'élargissant. Bientôt elle remplit le ciel tout entier. Les arbres du chemin que suivait la jeune fille en furent

violemment éclairés, et son ombre marchait à son côté, aussi nettement découpée qu'en plein soleil.

A un détour du chemin, elle vit devant elle Rome qui brûlait.

La flamme avait jailli dans la partie du grand cirque contiguë au mont Palatin et au mont Cœlius. Elle avait dévoré ce quartier aux ruelles tortueuses dont les maisons se joignaient presque par leur faîte, s'y engouffrant et s'y allongeant comme dans les tuyaux d'une cheminée de cyclopes. Maintenant, elle enveloppait le Palatin, pareil à une île dans une mer de feu, et, tandis qu'elle en léchait les flancs, elle envahissait, tout autour, le Vélabre, le Forum et les Carines. Enfin elle escalada la colline impériale et là, d'un élan furieux, sembla jaillir jusqu'aux étoiles. Puis, en vastes coulées, elle redescendit vers la Suburre. Et Rome était comme une prodigieuse fournaise dont les charbons auraient eu la forme de dômes, de frontons, de portiques et de murailles percées de trous..

Comme elle passait sous le mur d'une haute terrasse où s'élevait une tour carrée, Myrrha entendit quelqu'un chanter au sommet de cette tour en s'accompagnant de la lyre.

C'était un chant triste et lent, dans une langue qu'elle ne connaissait pas, une élégie de Simonide sur l'incendie de Troie. La voix, harmonieuse quoique un peu voilée, se traînait et gémissait. Myrrha s'arrêta pour l'écouter. Mais elle sentit bientôt que cette douleur était feinte et que le chanteur admirait lui-même la beauté de sa voix. Et alors ce chant lui fit mal.

Lorsqu'elle arriva à la porte Capène, elle y trouva une foule désespérée de gens du peuple campés parmi les pauvres meubles et les paquets de hardes qu'ils avaient pu arracher à l'incendie.

Beaucoup pleuraient en racontant que quelqu'un des leurs, une vieille mère, une femme, un petit enfant, n'ayant pu s'échapper, avait péri dans les flammes.

Un homme disait :

— Je suis sûr qu'il en est bien resté trois cents, rien que dans le quartier des Esquilies.

— Mais, disait un autre, il faut tâcher d'éteindre le feu, ou du moins lui faire sa part en démolissant les maisons qu'il menace, afin de sauver le reste de la ville.

On lui répondit :

— Nous avons essayé. Mais il y a des hommes qui empêchent d'approcher ceux qui voudraient porter secours. Ils disent qu'ils ont des ordres.

Et Myrrha se rappelait la parole de l'empereur. Il avait donc fait ainsi qu'il avait dit ! Assurément ce crime dépassait tous les autres. Et ce crime, elle le voyait, elle le touchait ; il s'étalait, là, sous ses yeux.

Alors, le cœur serré de compassion pour les victimes, elle songea :

— N'est-ce pas, Seigneur, que vous ouvrirez à tous ces malheureux votre saint paradis, et que leur souffrance aura passé comme un mauvais rêve ?... Mais lui ! lui ! S'il en est temps encore, je vous offre ma vie pour qu'il vous plaise de lui envoyer un rayon de votre grâce.

*
* *

Elle regagna la Suburre par un long détour, très en peine de Calliste et de Mammæa. Ils étaient tous deux sains et saufs, mais la maison qu'ils habitaient avait été brûlée. Un grand nombre d'autres chrétiens étaient sur le pavé. Calliste les consolait et les encourageait.

— Bénissons Dieu, disait-il, de nous avoir enlevé le peu que nous avions de ces biens terrestres auxquels on tient toujours trop. Puis la détresse commune nous est une occasion de nous aider les uns les autres et de montrer que nous nous aimons.

L'empereur permit aux incendiés de s'installer dans les temples qui étaient encore debout et dans les marchés. Il leur ouvrit aussi une partie de ses jardins. Il fit construire pour eux des baraques en bois sur le Forum et leur fit distribuer des vivres.

Mais cela n'empêchait point le peuple de dire que c'était Néron qui avait mis le feu à la ville, et que même il avait chanté en regardant l'incendie du haut d'une tour.

Ces propos rappelèrent à Myrrha le chant d'histrion qu'elle avait entendu sur son chemin. Mais, à ceux qui accusaient l'empereur, elle répondait, essayant de se tromper elle-même :

— S'il avait allumé l'incendie, mettrait-il tant de zèle à secourir les victimes ?

Et elle ne s'apercevait pas de la faiblesse de ce raisonnement.

*
* *

Les chrétiens, ne voulant point se retirer dans les

temples des faux dieux ni s'abriter sous les baraques, en haine des mains impies qui leur offraient ce secours, se réfugièrent dans leurs tombeaux.

Myrrha et Mammæa continuèrent à faire des broderies pour les dames romaines, ce qui leur permit de vivre et même de soulager leurs frères indigents.

Or, malgré leur grande misère, beaucoup de chrétiens se réjouissaient de l'incendie, tant ils détestaient Rome, la ville impure.

Surtout le prêtre Timothée exultait d'une joie sombre. Il dit un jour aux frères assemblés :

— La main qui a allumé ce feu peut être abominable. Mais elle n'a rien fait que par la volonté de Dieu. Car, voyez : les plus anciens temples des idoles, ceux que la malice ou l'ignorance des infidèles vénérait le plus, ont été détruits de fond en comble. Brûlé, le temple de la Lune, bâti par Servius Tullius ! Brûlé, le temple consacré à Hercule par le roi Évandre ! Brûlé, le temple de Jupiter Stator, élevé par Romulus ! Brûlés, le palais de Numa Pompilius et le temple de Vesta ! Ceci, plus clairement que tout le reste, nous annonce la fin du monde, laquelle doit arriver par le feu. Et cette fin sera le commencement de notre victoire et de notre joie.

— Mon frère, dit Calliste, vous avez peut-être raison. Mais comment se réjouir d'un événement qui a apporté tant de souffrance aux humbles, à ceux que Jésus aimait ?

A ce moment, des soldats, conduits par un centurion, envahirent le lieu de l'assemblée.

— Nous vous arrêtons par ordre de l'empereur, dit le centurion.

— Pourquoi ? demanda Calliste.

— Parce que c'est vous, les chrétiens, qui avez mis le feu à la ville.

Et, désignant Timothée :

— Les discours de ce misérable ne le prouvent-ils pas ?

Myrrha avait cru que le dernier crime de Néron était le plus grand qu'on pût concevoir. Or, il venait de faire quelque chose de plus effroyable encore en accusant de ce crime des innocents. Et c'est pourquoi elle dit à Dieu :

— Pour lui, pour son salut, non seulement ma vie, Seigneur, mais toutes les tortures qu'il vous plaira !

***

Les soldats emmenèrent donc les chrétiens et les jetèrent pêle-même dans les souterrains de la prison Mamertine.

Et Myrrha éprouvait un obscur plaisir à songer qu'elle était prisonnière par le commandement de Néron : car c'était la première fois que la volonté du tout-puissant César agissait directement sur son humble destinée. Toujours elle revoyait, plus belle dans son souvenir, la tête terrible et triste de l'empereur, et elle espérait comparaître devant lui, pour être interrogée.

Souvent, dans la prison, le prêtre Timothée, entre deux prières, s'emportait en imprécations contre Néron et repassait ses crimes ; et jamais il ne l'appelait autrement que « la Bête ».

Et, bien qu'elle sût que Timothée avait raison, Myrrha souffrait cruellement.

Mais, une fois, un des prisonniers émit cet avis que c'était l'impératrice Poppée qui avait persuadé à Néron d'accuser les chrétiens, parce que, ayant été initiée à la religion juive, elle haïssait les disciples de Jésus. Il raconta que l'empereur aimait éperdument Poppée, que pour elle il avait tué sa première femme, qu'il ne lui refusait jamais rien, et que récemment il lui avait donné trois cents ânesses pour prendre des bains de lait.

Et, bien que l'intervention de Poppée diminuât un peu le crime de Néron, Myrrha, ce jour-là, souffrit encore davantage.

— Oh ! cette juive ! dit-elle.

***

Les prisonniers comparurent devant un proconsul, ce qui fut une grande déception pour Myrrha. Il se contenta de leur demander s'ils étaient chrétiens et les condamna à être exposés aux lions dans le grand cirque.

— L'empereur y sera-t-il ? demanda Myrrha à l'un des geôliers.

— L'empereur ne manque pas une de ces fêtes, répondit l'homme.

Une grande joie illumina le visage de la jeune fille, ce pâle et diaphane visage où il n'y avait plus de place que pour les grands yeux ardents aux paupières violettes et pour la petite bouche toujours entr'ouverte par le léger halètement d'un angélique désir... Elle ne voyait plus clair dans ses pensées. Il lui était doux de mourir pour un si grand coupable et d'accomplir ainsi son vœu. Mais mourir par

lui, n'était-ce pas horrible ? Non, car sans doute son supplice était aggravé par là, mais il serait ainsi plus méritoire et plus efficace et, à cause de cela, il ne serait donc plus douloureux... Enfin, elle ne savait plus... Parfois, elle était prise d'épouvante : elle ne comprenait pas que Néron ne lui fît pas horreur. Elle n'entendait, ne voyait plus rien, vivait dans une fièvre et dans un rêve.

Le vieux Calliste la considérait avec inquiétude. Depuis longtemps elle ne lui avait point reparlé de l'empereur Néron. Mais il sentait bien qu'elle n'avait pas d'autre pensée. Il se demandait s'il ne fallait voir dans cette étrange préoccupation qu'un miracle de la charité. Et il n'osait l'interroger, craignant d'être inhabile à scruter cette âme et de la troubler rien qu'en y touchant.

La veille du supplice, après la prière du soir, que les condamnés faisaient en commun, Myrrha dit à haute voix :

— Prions pour l'empereur Néron.

Les chrétiens hésitèrent un instant. Mais le prêtre Calliste songea en lui-même :

— J'avais tort d'être inquiet : Myrrha est plus sainte que nous tous.

Et il commença la prière pour l'empereur, et les autres chrétiens la récitèrent avec lui.

Or, en entendant cela, un geôlier qui se tenait près de la porte (c'était un Gaulois, très grand et très blond) se mit à pleurer et pria Myrrha de lui expliquer la religion du Christ.

*
* *

Le lendemain, on conduisit les chrétiens dans une prison basse, située sous l'amphithéâtre du grand cirque.

A travers les barreaux, Myrrha voyait l'arène éclatante de lumière et, sur les gradins qui s'élargissaient en cercles, tout un peuple assis, sénateurs, chevaliers, soldats, plébéiens, vestales et courtisanes, en capuchon de laine, en tuniques fauves, en manipules de soie ; une foule grouillante et bourdonnante que des voiles, tendus dans l'air et soutenus par des cordages, baignaient de mobiles reflets rouges.

Elle aperçut, en face, le bas des lourds tapis retombant de l'estrade impériale et, un peu sur le côté, derrière d'autres barreaux, dans les demi-ténèbres, des lions qui passaient et repassaient.

Les autres condamnés priaient, prosternés par groupes, ou s'embrassaient avant de mourir. Et, dans ce voisinage de la mort, bien que leur volonté demeurât ferme, plusieurs pleuraient, sanglotaient, étaient secoués de grands frissons. Timothée et Calliste les exhortaient. Timothée leur disait :

— C'est une joie de signer sa foi de son sang, en bravant la colère impuissante de l'impie. Ce sang criera contre lui. Encore une fois, les temps sont proches... Et qu'est-ce qu'un moment de souffrance pour une vie éternellement bienheureuse ? Imbécile et lâche qui refuserait le marché !

Et Calliste :

— O mes frères, Dieu vous ménage. La mort

qui vous attend, qu'est-ce, après tout, que la mort d'un chasseur surpris dans un bois ? Nous marcherons tous ensemble, si fortement unis dans une même pensée d'amour que nous ne sentirons point la griffe ni la dent des bêtes. Et Dieu, avec votre sang, fera de si grandes choses ! Vous fonderez, en mourant, le bonheur et la paix de l'humanité future.

Mais Myrrha restait à l'écart, debout près de la grille, étrangère à ce qui se passait autour d'elle.

Des belluaires ouvrirent, en même temps, la porte de la prison et celle de la cage aux lions ; et, toup à coup, il se fit un grand silence.

Myrrha, la première, entra dans l'arène. Elle vit l'empereur sur l'estrade ; et, tout droit, d'un pas égal et léger, elle marcha vers lui. Elle pensait :

— Il faudra bien qu'il me voie, et ce sera près de lui que mon âme s'exhalera pour sauver la sienne.

Calliste la suivait, aussi vite que le lui permettait la faiblesse de son âge.

Les lions étaient sortis de la cage : et, d'abord aveuglés par la lumière subite, les uns s'étaient arrêtés, les autres tournaient au hasard, le mufle bas.

Myrrha marchait toujours, les yeux attachés sur Néron. L'empereur, à demi penché vers l'un de ses compagnons, sentit ce regard et se retourna. Il crut que la jeune fille venait lui demander grâce et eut un méchant sourire.

Mais elle arriva, sans dire un mot ni relever ses mains unies, jusqu'au pied de l'estrade ; et là, immobile, elle continuait à le regarder.

Ses cheveux dénoués pendaient sur son dos, et une déchirure de sa robe découvrait son épaule délicate.

L'empereur avança un peu sa tête de dieu bestial. Une courte flamme s'alluma sous ses paupières lourdes. Il se leva et, appelant par son nom le chef des belluaires, fit un geste de grâce...

Un des lions, ayant aperçu Myrrha, s'approchait à grands pas obliques...

Alors le vieux Calliste, qui avait compris le geste de l'empereur, saisit Myrrha dans ses bras maigres et, de toutes ses forces, il la poussa vers le lion.

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

RÉVEIL D'OMBRES

Par delà l'Océan, dans l'île des Cimmériens, éternellement enveloppée de brume. Des eaux mortes, des prairies d'asphodèles, des collines pâles. Là demeurent « les têtes sans force », les âmes, les ombres, les formes des morts. Les morts vivent là, vaguement, faiblement, dolemment. (Car ni l'on ne peut concevoir la vie sans le corps, ni l'on ne veut que tout finisse au bûcher et à la tombe.) « Les nerfs ne soutiennent plus les chairs ni les os... La flamme du bûcher ayant dompté nerfs, chairs et os, l'âme, qui s'en est échappée et qui regarde la forme du corps, voltige comme un songe. » Les morts, « images de ceux qui ne sont plus », continuent

de faire par habitude ce qu'ils faisaient auparavant. Achille continue de brandir ses armes, Agamemnon de porter le sceptre, Minos de rendre des sentences, Phèdre ou Léda d'appeler l'amour, la foule de servir. Mais ce ne sont presque plus que des gestes, accompagnés seulement du souvenir endormi et peu à peu défaillant des sensations et des pensées de jadis.

*
* *

Lorsque Ulysse vint dans l'île des Cimmériens consulter l'ombre du devin Tirésias, et qu'ayant creusé une fosse il y eut versé le sang d'une génisse, les âmes des morts, bruissantes comme les feuilles mortes balayées par le vent d'automne, se pressèrent autour de la fosse pour boire du sang et retrouver par là un peu de vie et de force. Mais le héros les écarta de son épée, et ne laissa boire que les ombres avec qui il lui plaisait de s'entretenir : sa mère Antyclée, Achille, Agamemnon, Phèdre, Ariane, Léda et le bel Antiloque.

Or, après le départ du prudent Ulysse, les morts qui avaient bu le sang noir conservèrent pendant quelques jours, dans leur forme moins transparente et soutenue par un semblant de nefs, de chair et d'os, le pouvoir de sentir, d'être émus, de désirer et de faire entendre des paroles. C'était comme une demi-vie, fragile et lentement décroissante, qui leur était rendue.

D'abord, ils se souvinrent avec plus de précision de ce qu'ils avaient fait et souffert quand ils étaient vivants. Au milieu des autres âmes demeurées

muettes, ils goûtèrent le plaisir oublié de la conversation. Et, malgré eux, quoique leur mémoire leur rappelât plus de douleurs que de plaisirs, ils regrettèrent amèrement la vie et souhaitèrent de la recommencer. Et tous approuvèrent ce qu'avait dit Achille à Ulysse : « Ne me parle pas de la mort. J'aimerais mieux être le mercenaire d'un pauvre homme que le roi de ceux qui ne sont plus. »

Ils se remirent donc à vivre, chacun suivant son caractère, autant que le leur permettait l'énergie précaire puisée dans la fosse rouge.

***

Dans la première joie d'un peu de vie retrouvée, ils s'étaient sentis pleins de bienveillance les uns pour les autres : « Pourquoi se jalouser, se haïr, se faire du mal ? Si les biens que nous connûmes avant la mort ne valaient pas qu'on se donnât pour eux tant de peine, plus vains encore sont les biens de la cité des ombres, et plus grande la folie de se les disputer. »

Et pourtant, dès le deuxième jour, l'ombre d'Achille et l'ombre d'Agamemnon cessèrent d'être amies. Chacun d'eux prétendait régner sur le blême troupeau des formes vides : l'un, sous prétexte qu'il fut le plus vaillant des Grecs ; l'autre, parce qu'il avait été jadis le « roi des rois ».

Les ombres des guerriers qui n'avaient pas bu le sang assistaient à cette querelle. De légers murmures, pareils à ceux de l'herbe froissée par un souffle, marquaient tour à tour leur faveur ou leur hostilité. Mues par d'obscurs ressouvenirs, les unes

se rangèrent autour d'Agamemnon, et les autres autour d'Achille, selon que, dans leur vie antérieure, elles avaient aimé l'Atride ou le fils de Thétis. Et Agamemnon, suivi de ses diaphanes soldats, prit position derrière un étang sans couleur, et Achille établit son camp de fantômes sur une colline couleur de cendre.

Cependant Phèdre, en qui le sang de la fosse avait fait revivre son fatal amour, cherchait, parmi les ombres, celle du farouche Hippolyte. Elle le trouva fort occupé à lancer des flèches qui se perdaient dans le brouillard. Elle l'assaillit de paroles brûlantes ; et, comme il ne pouvait parler et qu'il ne faisait que des gestes hésitants, elle crut l'avoir persuadé, se jeta sur lui et voulut l'étreindre. Mais ses bras se refermèrent sur son sein, n'ayant enveloppé qu'une image. Elle s'y reprit avec plus de précaution et de manière que cette image restât du moins enclose dans le cercle de ses bras. Mais cela ne lui faisait aucun plaisir ; et, aussitôt qu'elle resserrait un peu son étreinte, l'image se dérobait. Et Phèdre recommençait encore, en poussant de petites plaintes.

De son côté Léda, encline jadis aux amours excentriques, profitait des forces retrouvées pour s'éprendre du géant Orion. L'ombre énorme du chasseur arpentait interminablement les champs d'asphodèle, à la poursuite de fauves imaginaires. Léda le guettait au coin des halliers, et, lorsqu'il passait à grandes enjambées, elle s'efforçait d'attirer son attention par des soupirs et des mots caressants. Mais Orion ne l'entendait pas.

Pareillement, la douce Ariane avait senti renaître en elle ses dispositions affectueuses. Moins chimérique que Phèdre et que Léda, elle tourna ses vues sur Antiloque qui, ayant humé comme elle la liqueur rouge, offrait de nouveau quelque consistance.

La sombre Procris avait, elle aussi, remarqué le beau guerrier. Mais Antiloque lui préféra la sensible Ariane ; et tous deux, Ariane et Antiloque, s'en furent le long du pâle Achéron vers un bois d'oliviers dont les feuilles semblaient d'argent terni...

*
* *

Le troisième jour (si l'on peut employer ce mot pour mesurer le temps dans le pays qui n'a point de soleil), les armées d'Achille et d'Agamemnon en vinrent aux mains. A vrai dire, les ombres des guerriers ne risquaient pas grand'chose à s'entr'égorger. Bientôt elles formèrent une mêlée confuse de spectres qui passaient les uns au travers des autres : en sorte que les deux armées eurent bientôt changé leurs positions sans aucun résultat. Alors, d'un grand courage, elles s'apprêtèrent à se retraverser mutuellement.

Mais, entre les deux camps, Achille et Agamemnon luttaient de façon un peu plus réelle, à ce qu'il semblait. Car, Agamemnon ayant atteint Achille à la cuisse, des gouttes roses sortirent de la blessure. Mais, un moment après, Achille ayant enfoncé la pointe de son glaive dans la poitrine du roi des rois, la plaie ne laissa couler que quelques gouttes, non plus roses déjà, mais incolores. Puis, les cris des deux chefs s'éteignirent dans leur gorge ; et les coups

d'épée ne tiraient même plus un peu d'eau de leurs corps évanescents. Leurs formes se transperçaient réciproquement et entraient l'une dans l'autre sans rencontrer aucune résistance : et ce n'étaient plus que deux ombres qui luttaient au milieu des ombres.

A la même heure, Phèdre, attachée à l'ombre d'Hippolyte, n'était plus qu'une ombre qui embrassait une ombre.

Et Léda, s'étant mise à courir après le géant Orion, avait épuisé dans cet effort sa mince provision de sang ; et elle ne s'apercevait pas qu'elle n'était plus qu'une ombre qui poursuivait l'ombre d'un chasseur d'ombres...

Et, sous les oliviers d'argent terni, au moment où Ariane et Antiloque tentaient, de leurs lèvres déjà molles et blêmes, un baiser décevant, la jalouse Procris, qui s'était glissée derrière eux, leva son poignard sur sa rivale. Antiloque se jeta au-devant de son amie, et ce fut lui qui reçut le coup. Et Procris allait s'écrier : « Ah ! grands dieux ! c'est lui que j'ai tué ! » Mais le cri mourut dans sa bouche. Elle vit que les deux amants n'étaient déjà plus que deux images vides et pensa : « Puisqu'il en est ainsi, lui ou elle, cela est fort indifférent. » Mais l'ayant pensé, elle ne pensa plus ; et elle ne fut qu'une ombre qui a voulu poignarder une ombre dans les bras d'une ombre...

*
* *

Or, tandis que se passaient ces choses vaines, Antyclée, la vénérable mère d'Ulysse, était demeurée assise, la tête dans ses mains. Elle repassait les paroles de son fils et s'appliquait intérieurement à

retenir et à préciser les visions qu'il avait ranimées dans son esprit : la maison d'Ithaque, le grand verger, les collines pierreuses, le port et la mer bleue, l'allure et les vêtements de son vieux mari Laërte, le départ d'Ulysse pour Troie, et le noble visage de son cher enfant. Mais, à mesure que le sang, par cet effort même, s'usait dans ses veines fragiles, tous ces souvenirs, qu'elle voulait fixer, lui échappaient. Et la vénérable Antyclée ne fut plus qu'une ombre qui, vaguement, rêve à des ombres...

Tout était rentré dans l'ordre.

(*En Marge des vieux livres*, 1re série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

ANNA SOROR

Quand elle eut jeté à son amant fugitif sa dernière imprécation, Didon se frappa au sein d'un coup de poignard et tomba à la renverse sur son bûcher fleuri.

Ses suivantes, surprises, poussèrent des plaintes aiguës. Sa sœur Anna accourut au bruit :

— « Ah ! s'écria-t-elle, tu m'as donc trompée ! Tu m'avais dit que tu voulais brûler le portrait et les autres souvenirs du Troyen, et tu as profité de mon absence pour monter seule sur ce lit de mort... Hélas ! du coup dont tu te frappais, tu m'as tuée moi-même, et ton peuple, et ton Sénat, et ta ville... Mais donnez-moi de l'eau, que je lave sa blessure, et, si

un dernier soupir erre encore sur ses lèvres, que ma bouche le recueille... » (*Enéide*, IV.)

A ces mots, Anna gravit les marches du bûcher, serra sa sœur dans ses bras : et, de son voile, elle étanchait le sang qui sifflait dans la plaie.

Didon respirait encore. Anna la fit transporter dans sa chambre. Une vieille Egyptienne, qui connaissait les vertus des plantes et des baumes, pansa la malheureuse reine. Et, dans toute la ville, on offrit des sacrifices aux dieux pour sa guérison.

***

Après quinze jours d'extrême langueur et de vie hésitante et comme suspendue, Didon, un matin, ouvrit les yeux, regarda autour d'elle et dit :

— Où suis-je ?

— Tu es chez toi, dans ton palais de Carthage, lui répondit sa sœur. Tu es belle, tu es encore jeune, tu es reine, et tu vis. Tout cela n'est pas peu de chose.

Didon demeura quelque temps les yeux vagues. Tout à coup, elle se souvint et fondit en larmes :

— Ah ! dit-elle, pourquoi ne m'as-tu pas laissée mourir ?

Anna lui répondit :

— Parce que la vie est un grand bien, et la condition de tous les autres.

Là-dessus, elle fit apporter quelques mets légers.

— A quoi bon ? dit la malade.

Toutefois elle consentit à manger, et ne le fit pas sans quelque plaisir. Puis, on l'installa sur une terrasse exposée au midi, et d'où l'on voyait la ville et le port. Elle parut jouir du soleil et de l'aspect

joyeux de sa jeune capitale. Elle en nommait tout haut les temples et les autres édifices. On lui donna des fleurs. Elle les examina avec attention et les caressa de ses doigts pâles. Elle regarda voler les oiseaux et fuir les voiles sur la mer. Elle refaisait la découverte enfantine de la vie.

*
* *

Quelques jours plus tard, les forces lui étant revenues, elle parcourut en litière, avec sa sœur, les rues de Carthage. Elle prit intérêt aux constructions nouvelles Les acclamations de la foule la touchèrent.

— Tout de même, dit-elle, j'ai des devoirs envers mon peuple.

— Voilà la vérité, répondit Anna. En t'appliquant à ta fonction de reine, tu auras vite oublié ton aventure. Elle n'eut rien, au fond, que d'ordinaire ; et il n'y avait pas là de quoi vouloir mourir.

— Tu en parles à ton aise, ma sœur ; et l'on voit bien que tu n'as jamais aimé.

— Tu te trompes, dit Anna. Tu étais trop absorbée pour y prendre garde ; mais je ne fus pas insensible aux soins d'Achate, le confident du chef troyen... Au fond de la vallée déserte où l'orage nous surprit et dispersa les chasseurs, il y avait deux grottes. Vous entrâtes dans l'une ; mais je me réfugiai dans l'autre avec le fidèle Achate... Il était aimable ; et pourtant, tu vois, je me suis consolée... Prends exemple sur moi, ma sœur.

— Mais ton Achate était un homme sans prestige.

J'ai peine à me rappeler ses traits. Il ne paraissait pas vivre d'une vie très distincte.

— Hé ! répartit Anna, Enée était-il donc si irrésistible ? Il avait toujours les dieux à la bouche et ne parlait que de ses malheurs... Il avait l'air d'un prêtre plus que d'un roi.

— Tu n'y entends rien, répondit la reine. Ces hommes pieux et mélancoliques ont parfois d'étranges séductions.

— Quand on est si sérieux, dit Anna, on est d'autant plus coupable de manquer à sa foi et de se conduire avec les femmes comme le commun des mortels.

— Tu as raison là-dessus ; sa conduite fut inqualifiable.

— Heureusement, il ne t'a pas fait tout le mal qu'il aurait pu. Suppose que tu l'aies épousé : c'était la guerre avec Iarbas...

La reine semble rêver un moment, et dit :

— Iarbas ? Que devient-il ?

— Je ne sais... Mais c'est un galant homme... Tu l'as repoussé, jadis, quand il demandait ta main...

— J'avais juré de rester fidèle à Sichée, mon premier mari.

— Et tu n'as pas tenu parole, car les humains sont les malheureux jouets de la fatalité... Iarbas pouvait se venger. Il pouvait profiter de ta maladie pour envahir tes États. Il ne l'a pas fait... Je crois que, malgré tout, il ne te hait pas... Veux-tu que j'aille m'en informer ?

Didon repoussa cette idée avec indignation :

— Ne me parle jamais d'Iarbas ! s'écria-

t-elle. C'est assez d'un crime dans ma triste vie !

— Voilà, dit Anna, des propos bien exagérés.

*
* *

Cependant Didon reprenait goût à l'existence. Elle s'occupait de sa parure et du gouvernement de son peuple. Elle visitait les bâtisses commencées et encourageait les ouvriers. Elle passait souvent en revue ses petites troupes. Elle assemblait continuellement son Sénat et lui soumettait d'innombrables projets de loi. Elle était contente d'être reine.

Un jour, elle dit à sa sœur :

— Et Iarbas ?

— Tu m'as défendu de te parler de lui, dit Anna. Mais je pense que, si tu veux affermir ton règne et assurer à tes États la tranquillité et la durée, tu n'en as pas de meilleur moyen qu'une loyale alliance avec le roi de Numidie. Je doute seulement qu'il conçoive cette alliance sous une autre forme que celle du mariage.

— Il s'abuse étrangement s'il compte m'y réduire. répondit la reine. Néanmoins, il y a quelque vérité dans tes observations. Il serait bon, en tout cas, que je fusse instruite des secrètes dispositions du roi des Numides. Chère Anna, tu fus jadis, auprès de l'autre, mon infatigable messagère. Ne voudrais-tu pas aller trouver Iarbas et lui demander...

— Je l'ai déjà vu, dit simplement Anna.

— Ah ! fit Didon, à peine surprise.

— Iarbas t'aime toujours, et non pas froidement, comme l'autre, mais d'un amour vraiment africain. Il est tout prêt à t'épouser. Mais, si tu refuses encore,

il jure qu'il brûlera ta ville et en massacrera les habitants. Et il est capable de le faire comme il le dit.

— C'est un homme ! répondit la reine. Ce qu'il propose mérite réflexion... Ce n'est pas que je l'aime, au moins.

— Cela n'est pas nécessaire... Iarbas m'offre, à moi, la main de son capitaine des gardes, qui est son meilleur ami.

— Un autre Achate ? dit la reine en souriant.

— Si tu veux... Oh ! il ne m'inspire que des sentiments fort calmes... C'est que vois-tu, ma sœur, notre beau temps est passé... Nous savons aujourd'hui que l'amour apporte plus de douleurs que de joies. S'il est convenable d'en courir l'aventure, c'est quand on est dans le plein de sa force, et qu'on a plus de jours à vivre que de jours vécus... Tu touches à la quarantaine, et je ne suis ta cadette que d'une année. Nous venons de jeter notre dernier feu (le tien fut plus éclatant, mais j'eus aussi le mien). Il nous sied maintenant d'être raisonnables et, par là, d'être heureuses sans excès, mais avec moins de risques...

***

— Mais... ma légende ? objecta Didon.

— Quoi, ta légende ?

— J'entends l'opinion que les hommes auront de moi et les récits qu'ils feront de mon aventure. Les femmes obtiennent la gloire, non par des sentiments modérés, tels que les tiens, mais par les mouvements désordonnés de leur cœur et par des actes déraisonnables. Si l'on sait que j'ai survécu à la

fuite de mon amant et que j'en ai pris mon parti, me voilà déshonorée aux yeux des siècles.

— Ne t'inquiète point, répondit Anna. Ta légende est faite. Les Troyens croient à ton suicide, qui les flatte. Leurs poètes le raconteront. L'avenir ne retiendra de toi que tes cris brûlants, ton bras tendu vers la mer, la plaie de ton sein, tes yeux chavirés et tes lèvres violettes... Et il ignorera que tu as doucement passé la seconde moitié de ta vie sous ce beau soleil, dont la vue est la plus grande des joies, et que les morts ne reverront pas...

*
* *

Le mariage de Didon avec Iarbas et celui d'Anna avec le capitaine des gardes furent célébrés le même jour.

Didon fut heureuse. Son bonheur paisible la rendit indulgente à Enée. Puis, la pratique de la royauté lui faisait mieux comprendre la « raison d'Etat » et, par suite, la vertueuse trahison du fils d'Anchise.

— Je ne lui en veux plus, disait-elle. Il avait ses dieux, son devoir et sa destinée, comme j'ai les miens... D'ailleurs, je puis bien l'avouer, ma rencontre avec lui, nos amours et sa fuite m'apparaissent comme des événements très lointains et où je suis à peine intéressée. C'est que mon corps n'est plus le même ; c'est que mon sang, lentement renouvelé après ma maladie, n'est plus le sang qui s'était échauffé pour le Troyen, et que j'avais répandu sur le bûcher funèbre.

*
* *

Un jour, un marchand phénicien, venant de la côte italique, où il avait fait quelque commerce, aborda à Carthage.

Didon le fit appeler, l'interrogea et apprit de lui que le roi des Troyens guerroyait, là-bas, contre les peuples du Latium, et que ses affaires allaient assez mal.

— Le pauvre homme ! dit-elle. Quand vous le reverrez, mon ami, dites-lui que Didon n'est pas morte, qu'elle a épousé le roi des Numides et qu'elle se porte à merveille. Dites-le-lui bien. Je tiens à ce qu'il le sache. Cela est essentiel.

— Mais ta légende ? dit Anna.

— Quoi, ma légende ?... J'aime mieux l'histoire, dit la reine en se tournant vers le robuste Iarbas.

(*En Marge des vieux livres*, 1re série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

L'ÉCOLE DES ROIS

Lorsque les bergers se furent retirés, les trois rois restèrent seuls avec l'Enfant, Marie et Joseph.

C'était Gaspard, dont le royaume était en Afrique ; Melchior, dont le royaume était en Europe, et Balthazar, dont le royaume était on ne sait dans quel pays.

Marie leur dit :

— Vous devez avoir faim, voulez-vous manger avec nous ?

Les rois acceptèrent l'invitation. Marie leur servit du pain, un fromage et des figues ; Balthazar fut chercher du vin qu'il avait dans ses bagages ; et tous mangèrent avec appétit.

Vers la fin du repas, le charpentier Joseph, un peu échauffé par quelques gouttes de vin, dit aux trois rois :

— Ce qui se passe ici n'est-il pas admirable ? Ce petit enfant est le messie annoncé par les prophètes ; il est donc plus puissant que tous les rois ; et pourtant, vous le voyez, il est né dans une étable, et il repose dans une mangeoire, sur de la paille. Vous êtes rois tous les trois ; et cependant, vous venez de manger, à la même table que nous, le laitage, le pain et les fruits que nous ont apportés les bergers ; et ce sont des pauvres qui vous ont nourris.

Les rois s'attendrissaient ; ils se sentaient un bon cœur. L'Enfant, ayant tété, dormait. Le bœuf ruminait ; l'âne venait prendre des bouchées de pain dans la main du roi Melchior. Marie souriait. Il faisait bon et chaud dans l'étable.

Le charpentier reprit, les pommettes rouges et les yeux brillants :

— Tous les hommes sont frères ; tous les hommes sont égaux, étant tous fils de Dieu, riches ou pauvres, rois ou artisans. Voilà ce que l'Enfant est venu révéler. Et bientôt il n'y aura plus de pauvres ni de riches, d'esclaves ni de tyrans. Jésus établira le royaume de la justice, la cité où nous serons tous heureux puisque nous nous aimerons tous.

Marie interrompit timidement :

— Cela est très beau et nous y devons travailler. Mais le verrons-nous jamais ? Je crois bien, mon ami, que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde.

Mais, sans l'entendre, le charpentier continua de prophétiser l'avènement de la fraternité et de l'amour.

Le roi Balthazar l'écoutait curieusement ; le roi Melchior laissa échapper quelques larmes, et Gaspard, le roi nègre, éclata en sanglots...

***

Quand le roi nègre fut rentré dans son royaume, il assembla son peuple devant sa case et dit en pleurant :

— Je vous apporte une grande nouvelle. Nous sommes tous frères ; nous sommes tous égaux ; je ne suis plus roi ; vous êtes libres. Mes frères, aimons-nous !

Les nègres furent quelque temps sans pouvoir comprendre. Mais, quand ils crurent avoir compris, ils saccagèrent la case du roi et celles des principaux chefs, burent toute leur provision de liqueurs fortes et s'emparèrent de leurs femmes.

Et le roi Gaspard disait, toujours pleurant de tendresse :

— Soyez heureux, pauvres enfants !

Mais il y eut des rixes sanglantes entre les pillards ; puis, comme personne ne cultivait plus les champs, ce fut bientôt la famine.

Alors un nègre énergique, du nom de Gléglé,

groupa autour de lui les nègres les plus vigoureux, qui le nommèrent leur roi.

Gléglé fit couper les têtes des anciens chefs, jeta Gaspard dans un cul de basse-fosse, se ravitailla par quelques expéditions heureuses contre les tribus voisines et rétablit l'ordre dans le royaume noir.

Mais il se forma un parti de mécontents qui délivrèrent Gaspard et le prièrent de les commander.

Le bon roi avait réfléchi dans son cachot. Il marcha contre Gléglé, le battit, le fit décapiter, le mangea, massacra tous ses partisans jusqu'au dernier, et, à son tour, rétablit l'ordre, pour quelques années cette fois.

Et il garda un mauvais souvenir de son voyage à Bethléem.

*
* *

En retournant dans ses Etats, le roi Melchior se dit :

— Si tous les hommes sont égaux, de quel droit suis-je souverain ? Au moins ne saurais-je l'être que par le consentement de tous mes sujets. Ou plutôt, ils ne peuvent être gouvernés que par eux-mêmes, ou par des représentants qu'ils auront élus.

Il pria donc ses sujets d'élire une Assemblée.

La plupart d'entre eux n'y avaient jamais songé. Ils ne se souciaient que de manger à leur faim et de payer le moins possible d'impôts. Ce ne fut donc qu'une petite partie du peuple qui nomma ses représentants ; et elle choisit ceux qui mentaient le mieux

et lui faisaient les plus belles promesses ; si bien que l'Assemblée se trouva composée d'hommes turbulents, chimériques et avides.

Ces hommes se mirent à parler infatigablement de liberté, d'égalité, de fraternité, de justice, d'humanité, de progrès, de civilisation. Et ils entreprirent le bonheur du peuple.

Ils supprimèrent toutes les anciennes associations, civiles ou religieuses, où les gens trouvaient un abri et une défense. Ils condamnèrent à la prison, à l'exil ou à la mort tous ceux qui leur paraissaient suspects d'attachement à l'ordre ancien. Et tout le pays fut en proie aux représentants des pires et à leur clientèle ; et les injustices particulières furent plus nombreuses, la souffrance plus grande, la tyrannie plus forte qu'auparavant.

Et, comme le candide Melchior commençait à exprimer des doutes sur la bonté de leur œuvre, ils le déclarèrent déchu et lui firent trancher la tête.

*
* *

En chevauchant vers sa capitale, le roi Balthazar songeait :

« Qu'un Dieu soit venu souffrir et mourir pour les hommes, cela prouve évidemment leur méchanceté, que je connaissais déjà. Ils ne s'aiment guère entre eux ; ils sont fort inégaux par la force et par l'intelligence ; beaucoup sont ignorants et stupides. Je maintiendrai donc mon autorité, non seulement parce qu'elle m'est agréable, mais dans l'intérêt même de mes sujets. Et je travaillerai à faire la patrie puissante, pour qu'ils en profitent et s'en glorifient.

Si l'ordre public et la prospérité de la patrie ne préviennent pas toutes les injustices et toutes les souffrances, ils en diminuent certainement le nombre.

« Mais, d'autre part, je rapporte de mon voyage un sentiment nouveau, un cœur plus compatissant. Cette idée, que nous sommes tous rachetés par le même Dieu et que par là nous sommes égaux en quelque manière, rabattra mon orgueil et m'engagera à gouverner avec douceur, autant que les intérêts de tous le permettront. Et je répandrai parmi mes sujets cette autre idée que la justice parfaite doit régner dans une autre vie et que c'est là qu'ils doivent l'attendre. Je leur ferai enseigner cette doctrine, non certes pour les tromper et pour me dispenser de leur faire du bien, mais pour les aider à supporter les maux inévitables. »

Donc, Balthazar fut un despote appliqué, consciencieux, cordial et fin. Il accorda à ses sujets non la liberté, qui n'est qu'un mot, mais des libertés innombrables...

*
* *

Un jour (c'était trente-cinq ans environ après son voyage de Bethléem), son préfet de police lui vint dire que des vagabonds étrangers ameutaient le peuple dans les carrefours en lui promettant pour demain le royaume de Dieu.

Il reconnut en eux les disciples de Jésus, — et il les fit d'abord arrêter pour se donner le temps de réfléchir.

Au reste, il les traita avec honneur. Il eut avec eux

quelques entretiens. Il les força de convenir tout au moins qu'il ne fallait pas compter sur le royaume de Dieu avant un millier d'années ; il leur donna de sages conseils sur l'organisation de la religion nouvelle, et les engagea à corriger prudemment l'Evangile par l'Eglise.

Et il se convertit lui-même à la foi du Christ, quand il se fut assuré que les prêtres de l'ancienne religion du royaume suivraient sans difficulté son exemple.

*
* *

... Il mourut très vieux. Son testament contenait cette clause : « Le jour où il sera dûment constaté que tous les hommes sont bons et qu'ils sont égaux en vertus et en lumières, je prie celui de mes successeurs qui régnera à cette époque d'abdiquer le pouvoir et d'établir dans ce pays le suffrage universel et la République parlementaire. »

(*En Marge des vieux livres*, 1re série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

LES IDÉES DE LIETTE

Ma filleule Liette a dix ans. C'est une petite fille très raisonneuse. Je lui avait donné, pour sa fête, un bel exemplaire des *Contes de Perrault*. Quand je la revis, je lui demandai :

« As-tu lu mon livre ?

— Oui, parrain.

— Et l'as-tu trouvé amusant ?

— Sans doute, fit Liette avec une moue. Mais il y a bien du choix.

— Qu'entends-tu par là, Liette ?

— Eh bien ! il y a certainement quelques histoires très jolies, des histoires qui finissent bien...

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire des histoires où ceux qui ont été méchants sont punis, et où ceux qui ont été sages sont récompensés. Par exemple : la *Belle au bois dormant*, *Cendrillon*, *Riquet à la houppe*, finissent très bien. Mais les autres...

— Explique-toi, Liette.

— Voyons, parrain ; est-ce que tu admets la fin du *Petit Chaperon rouge* ? Voilà une petite fille qui est mangée par le loup ; pourquoi ? parce qu'elle a été polie avec lui et parce qu'ensuite elle s'est amusée à cueillir des noisettes ! Et la mère-grand, qui est aussi mangée par le loup, qu'est-ce qu'elle a fait de mal, elle, la mère-grand ?

« C'est comme la femme de l'Ogre, dans le *Petit Poucet*. Elle est très bonne, la femme de l'Ogre. Quand elle voit le Petit-Poucet et ses frères, elle se met à pleurer et elle leur dit : « Hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ? » Elle les mène se chauffer auprès d'un bon feu, et, lorsque son mari rentre, elle les fait cacher sous le lit. Elle décide l'Ogre à ne les tuer que le lendemain, et elle leur porte à souper. Et comment est-elle récompensée de son bon cœur ? Le lendemain matin, elle trouve ses sept filles égorgées et « nageant dans leur sang ».

Est-ce que cela est juste ? Je sais bien que les petites ogresses n'étaient pas jolies et qu'elles promettaient d'être très méchantes. Mais enfin, elle les aimait comme cela, puisqu'elle était leur mère. »

Liette dit ces derniers mots avec beaucoup d'expression, — comme au théâtre.

« Est-ce tout, Liette ?

— Oh ! dit-elle en hochant la tête et en secouant ses boucles, je n'en finirais pas si je disais tout.

— Nous avons le temps, Liette.

— Eh bien ! fit-elle après un moment de réflexion, il y en a, comme je te l'ai expliqué, qui sont punis et qui n'ont absolument rien fait ; mais il y en a aussi qui sont punis, non pas injustement, si tu veux, mais beaucoup plus qu'ils ne l'ont mérité.

— Que veux-tu ? c'est la vie.

— Tu dis ?

— Rien. Continue.

— Par exemple, qu'est-ce qu'elle a fait, la femme de Barbe-Bleue ? Elle a été curieuse, désobéissante... Et encore elle avait bien le droit d'aller voir partout, puisqu'elle était la maîtresse de la maison... Mais est-ce qu'elle n'est pas assez punie par la frayeur qu'elle a eue dans le cabinet de l'appartement bas, et en voyant ensuite que la petite clef est tachée de sang et que le sang ne veut pas partir ?...

« Non, il paraît que ce n'est pas assez, reprit Liette d'un ton sarcastique. Il faut encore que son mari la prenne d'une main par les cheveux pendant que, de l'autre, il lève son coutelas en l'air pour lui couper la tête... Heureusement que ses deux frères finissent par arriver... Mais ce qu'elle a dû souffrir, la pauvre

femme ! Tout ça, pour une petite désobéissance de rien du tout !

« Et dans les *Fées*, donc ! Bien sûr que Fanchon est sotte et orgueilleuse ; mais est-ce que ce n'est pas une assez grande punition pour elle de voir sa cadette jeter à chaque parole des perles et des diamants et épouser le fils du roi ?... Je te le répète, je n'aime pas Fanchon... Mais aller mourir au coin d'un bois et ne pouvoir même pas se plaindre sans vomir des crapauds et des serpents, cela est vraiment trop dur.

— Mais au moins, Liette, tu applaudis à la réussite du marquis de Carabas et de son fidèle Chat-Botté ?

— Oh ! là encore, il y aurait bien à dire... On défend aux enfants de mentir, on les fouette quand ils ont menti, et ton fameux Chat-Botté ne fait que mentir du matin au soir... Et puis, pourquoi manger l'Ogre qui l'a reçu civilement dans son château ? L'Ogre est bête de se changer en souris par vanité ; mais ce n'est pas une raison... Et ce grand benêt de marquis de Carabas, qui devient si riche sans avoir fait œuvre de ses dix doigts, est-ce que c'est juste ?

« Vois-tu, parrain, c'est très joli, tes *Contes de Perrault* ; mais ça donne aux enfants des idées fausses... »

*
* *

Quelques jours après cet entretien — le jour même de Noël — Liette, ayant rassemblé ses petites amies, Zette, Toche, Dine, Pote, Niquette et Yoyo, leur « racontait des histoires », — ce qui est un de ses grands plaisirs.

Six paires d'yeux limpides étaient fixés sur Liette, et six bouches roses buvaient ses paroles.

Liette disait :

« En ce temps-là, Jésus naquit dans une étable, entre le bœuf et l'âne, Marie et Joseph étaient auprès de lui, et les bergers et les rois Mages vinrent l'adorer.

« Vers la même heure, le Petit Chaperon rouge, qui ne se souvenait seulement plus d'avoir rencontré le loup, s'amusait à cueillir des noisettes, à courir les papillons et à faire des bouquets de fleurs.

— Des fleurs à Noël ? » dit Zette.

Liette méprisa l'objection et continua :

« Elle ne s'était pas aperçue que la nuit venait. Le bois était noir. Le panier qu'elle portait à son bras, et où il y avait une galette et un petit pot de beurre, lui semblait bien lourd. Elle ne connaissait plus son chemin et se mit à pleurer. Mais elle aperçut très loin une petite lumière. Elle marcha de ce côté... et arriva à l'étable où Jésus était couché dans la crèche.

« Elle fut d'abord surprise ; mais, comme l'enfant Jésus lui souriait, elle l'embrassa et elle offrit à la Vierge sa galette, son petit pot de beurre et ses bouquets. La Vierge la remercia et lui dit : « Tu as bien fait de venir ici, petite : sans cela, tu aurais été mangée par le loup. Mais le loup n'a même pas pu manger ta mère-grand, car un homme l'a vu au moment où il essayait d'entrer chez elle et l'a chassé à coups de pierre. »

« Alors la Vierge commanda à l'un des bergers de reconduire la petite fille chez ses parents qui

devaient être en peine. Et l'un des rois Mages trouva le Petit Chaperon si gentil qu'il voulut l'adopter. « Allez demander à mes parents », dit le Petit Chaperon. Et le roi Mage y alla ; il adopta le Petit Chaperon rouge et il l'emmena dans sa cour avec son père, sa mère et sa mère-grand. »

*
* *

« Ce n'est pas tout, poursuivit Liette. Quand le Petit Chaperon rouge fut sorti de l'étable, la femme de l'Ogre arriva tout en pleurs.

« Elle dit son malheur à la Vierge, et qu'elle venait de trouver ses sept filles égorgées. La Vierge lui répondit, après avoir parlé tout bas à l'enfant Jésus : « Rentrez dans votre maison, pauvre femme ; vous y trouverez vos sept filles vivantes dans leur lit ; elles seront même plus jolies qu'auparavant et, au lieu de leurs longues dents et de leurs nez crochus, elles auront de petites dents et des nez retroussés. Mais recommandez bien à votre mari de ne plus tuer les petits enfants.

— Je n'y manquerai pas, Madame, dit la femme de l'Ogre. Au reste, mon mari est très fâché d'avoir tué ses filles par mégarde, et je crois que son chagrin l'a rendu meilleur. — S'il en est ainsi, dit l'un des rois Mages, je le prendrai à mon service, et il sera un des Suisses qui gardent mon palais. »

« La femme de l'Ogre fit de grands remerciements et s'en alla bien contente.

« Alors, Mme Barbe-Bleue entra dans l'étable, les cheveux épars, une petite clef à la main. Elle dit son aventure à la Vierge, et combien elle craignait

le retour de son mari. La Vierge prit la petite clef tachée de sang et la fit toucher à l'enfant Jésus ; et le sang disparut aussitôt.

« Et la Vierge rendit la clef à Mme Barbe-Bleue, qui la remercia beaucoup. Mme Barbe-Bleue rentra chez elle, et son mari ne sut jamais qu'elle lui avait désobéi. Il fut donc très gentil pour elle : mais, parce qu'il avait été très méchant en tuant ses premières femmes, il mourut quelques jours après d'un accident de chasse.

« Et Fanchon, la fille orgueilleuse qui avait été condamnée à vomir des crapauds et des serpents à chaque parole, vint à son tour dans l'étable de Bethléem. Elle alla vers Jésus ; elle s'agenouilla, et, toute tremblante de ce qui allait sans doute arriver, elle dit : « Jésus, ayez pitié de moi. » Mais, au lieu de vipères et de crapauds, ce furent des roses de Noël qui lui tombèrent de la bouche...

« Aussitôt que Fanchon, pleurant de reconnaissance, se fut retirée, un gentilhomme se présenta, richement vêtu et coiffé d'un chapeau à grandes plumes. Il criait aux bergers : « Place, manants, place au marquis de Carabas ! » Et, s'approchant de la crèche, il ôta enfin son chapeau et dit à l'enfant Jésus : « Mon cousin, je vous présente mes devoirs.

« — Monsieur le marquis, lui dit la Vierge, retournez chez vous, s'il vous plaît. D'abord, vous n'êtes pas marquis, puisque vous êtes le fils d'un meunier. Vous n'êtes point des amis de mon fils, car vous n'êtes pas humble de cœur, et vous n'avez d'ailleurs acquis votre grande fortune que par les ruses et les mensonges de votr chat. N'avez-vous

UNIVERSITAS O. M. L.

pas honte de lui devoir tout ce que vous êtes ? Retournez chez vous ,mon garçon. Pendant que vous veniez ici, votre beau château s'est évaporé ; et vous n'en trouverez plus que l'emplacement. Mais, si vous vous mettez au travail et si vous avez bonne volonté, je vous promets, au nom de mon fils, que vous gagnerez très bien votre vie et que vous ne serez point malheureux.

« Et le marquis s'en alla au milieu des rires des bergers et des mages.

« C'est tout. »

Zette, Toche, Dine, Pote, Niquette et Yoyo parurent enchantées de ces récits.

***

J'avais écouté dans mon coin, en faisant semblant de lire mon journal. Quand Liette eut fini :

« Tu as bien parlé, lui dis-je. Tu viens de montrer dans tes inventions puériles, avec la douceur et la grâce d'une femme de France, la délicatesse d'une conscience lentement épurée par les générations d'excellents Aryens dont tu es la petite héritière...

— Je ne comprends pas ce que tu dis là, parrain.

— Cela ne fait rien, Liette. Mais tu n'as pas parlé des fées qui sont dans les *Contes de Perrault*. Elles aussi vinrent adorer l'enfant Jésus dans l'étable. Et, comme elles étaient très belles et magnifiquement habillées, l'une d'or, l'autre d'argent, la troisième de soie cramoisie, la quatrième de velours bleu-de-roi, et ainsi de suite, et qu'elles étincelaient de mille pierreries, ce fut un très beau spectacle et que tu

auras moins de peine à te figurer que j'en aurais à le décrire... L'enfant Jésus reçut leur hommage ; puis il changea les fées en saintes, et il les répandit dans la campagne et dans les bois. Là, elles ont soin des herbes et des fleurs avec lesquelles on fait les remèdes, et des fontaines qui guérissent les maladies ; elles protègent les voyageurs ; elles détournent les troupeaux des mauvaises plantes ; elles apprennent à chanter aux oiseaux...

« Et ce fut une d'elles qui, la première, parla à ta grande amie Jeanne d'Arc, sous l'arbre des fées... »

(*En Marge des vieux livres*, 1re série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

L'AINÉE

Monsieur Franck Pétermann, ministre de la religion réformée à Lausanne, était un homme austère à qui le ciel avait accordé neuf filles.

Au moment où commence cette simple et mélancolique histoire, l'aînée avait dix-neuf ans et la plus jeune en avait dix. Toutes étaient grasses, rondes et bien en chair.

Elle a de ces ironies, la bonne Nature. Avez-vous remarqué que souvent les successeurs les plus graves, les plus rigides et les plus haut sur cravate de ce désagréable Calvin ont les filles les plus friandes et les plus abondantes en charmes ? Ces

hommes hostiles à la chair en ont tout un étalage dans leur maison. Ces ennemis du péché ont des filles qui sont des occasions de péché. On s'étonne que ceci ait engendré cela. Et c'est sans doute une de ces revanches de la Matière contre l'Esprit, qui font que le monde subsiste et va son train.

Les trois premières filles de M. Pétermann portaient des noms bibliques : Lia, Noémi et Josabeth ; les trois suivantes, des noms anglais : Kate, Betsy et Norah ; les trois dernières, des noms romantiques : Lénore, Desdémone et Dorothée.

Toutes, comme j'ai dit, étaient jolies ou piquantes, ou pour le moins gentilles. Mais l'aînée, Lia, était belle, trop belle. C'était une admirable blonde, tranquille, sereine et bonne et qui, ayant été un peu la mère de ses huit petites sœurs, en avait gardé un air de sérieux et de douceur patiente, quelque chose qui appelait la confiance et le respect. Elle n'était nullement coquette, et je ne saurais en dire autant des autres petites Pétermann.

Les neuf filles du pasteur avaient fait, ou faisaient, ou se disposaient à faire d'excellentes études. Les plus âgées étaient diplômées autant que des filles le peuvent être et les autres suivaient d'innombrables cours, où toujours elles avaient les premières places. Je n'ai pas besoin d'ajouter que toutes parlaient l'anglais et l'allemand, et que pourtant la cuisine, le ménage et la couture n'avaient point de secrets pour elles.

De plus M. Pétermann, en père prévoyant, avait de bonne heure pourvu ses filles de divers talents

d'agrément. Noémi jouait du piano, Josabeth du violon, Kate de la flûte. Betsy avait une jolie voix et chantait déjà avec autant d'art que d'aplomb. Norah triomphait dans l'aquarelle. Lénore déclamait à merveille ; et M. Legouvé, le seul homme de notre temps qui sache lire, eût approuvé sa diction. Les deux dernières n'avaient pas encore de spécialité, mais elles en auraient : on pouvait s'en reposer sur M. Pétermann. Quant à Lia, elle réunissait tous les dons que se partageaient ses sœurs. Elle savait tout, cette Lia, sans en avoir l'air. Et en outre elle jouait du violoncelle, modestement et divinement. M. Pétermann, songeant à l'avenir, dirigeait tous ces jeunes esprits en glorifiant le Seigneur.

Ainsi chacun, dans cette famille exemplaire, avait son talent particulier et son emploi, comme dans ces cirques ambulants où le père et les enfants forment toute la troupe. Et au fait la famille Pétermann aurait pu toute seule fonder un cirque, car toutes ces demoiselles faisaient de la gymnastique et excellaient au crocket et au lawn-tennis. La famille Pétermann aurait pu toute seule monter un hôtel et un atelier de couture. La famille Pétermann aurait pu toute seule donner des concerts. La famille Pétermann aurait pu toute seule fonder une Université.

*
* *

Je ne vous ai pas encore parlé de Mme Pétermann, tant cette petite femme maigre, chétive, effacée, faisait peu de bruit et tenait peu de place. C'était pour-

tant bien elle qui avait mis au monde cette brillante nichée de cailles froufrouteuses. Mais quand elle menait ses neuf filles au cours et qu'elle trottinait, noire et ratatinée, derrière ces dix-huit nattes sautillantes, jamais on n'aurait eu la pensée d'attribuer une pareille lignée d'amours à cette figure pâlote de vieille petite institutrice qui a eu des malheurs.

Pourtant cette personne insignifiante et féconde jouissait d'une grande considération dans la société protestante. C'est qu'elle était la propre sœur du pasteur Agrippa Curchod, une des gloires de l'église réformée, qui avait laissé, avec le souvenir d'un grand libéral-orthodoxe et d'un saint authentique, une histoire du protestantisme en dix-huit volumes, un recueil de sermons et une centaine de brochures antipapistes sur l'alliance de la raison et de la foi, de la Révolution et de l'Église, du christianisme et de la libre pensée, de Venise et du Grand-Turc.

Mme Pétermann parlait à chaque instant de son illustre frère et ne l'appelait jamais que « notre bon Agrippa ».

M. Pétermann, moins familier, l'appelait « notre saint ».

*
* *

Rien n'était gai comme la maison Pétermann. Ces fillettes avaient beau savoir toutes les langues et la physique et les mathématiques et croire fermement que le Suisse Toppfer est un des écrivains les plus spirituels de ce siècle, — elles étaient charmantes.

Une fois par semaine les Pétermann offraient le thé à leurs amis. On faisait de la musique, on lisait des vers et de la prose, on jouait aux jeux innocents.

Des jeunes gens venaient à ces réunions, entre autres le docteur Otto Rosenzweig, un joli homme, savant comme on l'est là-bas, mais fin et d'une gaîté douce, avec une petite ombre de rêverie. Il était le bras droit de Lia, et dans les jeux où l'on se partageait en deux camps, si Lia commandait l'un, c'était lui qui gouvernait l'autre. Il s'occupait de Lia, causait de toutes choses avec elle, l'avait baptisée « mademoiselle Raison », et affectait au contraire de traiter ses sœurs comme des enfants, y compris Noémi la cadette, une étourdie qui, le prenant au mot, s'appliquait encore à faire avec lui la petite fille et l'enfant gâtée.

La belle Lia se mit à aimer Otto de tout son cœur. Dans les sonates où elle faisait sa partie, c'était pour lui qu'elle jouait, et elle lui disait avec la voix profonde de son violoncelle ce qu'elle n'eût osé lui exprimer par des mots.

Le jour où le père d'Otto, en habit et en cravate blanche, vint « solliciter de M. et de Mme Pétermann l'honneur d'un entretien particulier », Lia eut un grand tressaillement de joie, et elle attendit avec confiance la fin de la visite.

— Eh bien ! mon cher papa, cria-t-elle dès que le père d'Otto fut dans la rue, consentez-vous ?

— Tu savais donc ? répondit M. Pétermann. Nous nous figurions, ta mère et moi, que c'était pour toi qu'il venait.

— Et voilà qu'il nous demande la main de Noémi

pour Otto, continua Mme Pétermann. Je n'y comprends rien. Avais-tu remarqué quelque chose, Lia ?

— Enfin nous réfléchirons, nous prierons le Seigneur de nous éclairer, fit le pasteur en fermant les yeux.

— Mon ami, reprit sa femme, je ne me pose, comme toujours, qu'une question : qu'eût dit, qu'eût fait, dans une circonstance pareille, notre bon Agrippa ?

*
* *

La pauvre Lia fut pendant un mois languissante et malade. Dès qu'elle alla mieux, Otto épousa joyeusement Noémi et l'emmena à Berne, où il venait d'être nommé professeur.

Les thés des Pétermann reprirent de plus belle. Lia continua de présider aux jeunes innocents et de faire gémir son violoncelle dans les concertos. Mais le violoncelle chantait si tristement que c'était pitié.

Un jour, un ami des Pétermann leur présenta un jeune peintre français, un brave et beau garçon, jovial, bruyant, exubérant et qui, s'appelant Pierre Charbonneau, signait ses plats d'épinards : Pétrus Carbonnel.

Pétrus fut bientôt un des familiers de la maison. Mais il ne s'occupait que des petites sœurs, parlait à peine à Lia et ne la regardait qu'à la dérobée.

— Avez-vous peur de moi, monsieur Pétrus ? lui dit-elle un jour en riant.

— Oui, Mademoiselle, répondit simplement Pétrus : vous êtes si belle !

Lia se mit à rêver là-dessus. Pétrus l'aimait, rien de plus sûr, puisque sa conduite était juste le contraire de celle d'Otto. Et elle ? aimait-elle Pétrus ? Elle s'y sentait du moins toute disposée.

Mais le lendemain Josabeth la prit à part et lui dit d'un air de mystère :

— J'ai un grand secret à te confier. M. Pétrus m'a dit qu'il serait heureux si je voulais être sa femme. Toi qui es sage, conseille-moi. Que faut-il faire ?

Lia pâlit un peu :

— Et toi, ma petite Josabeth, aimes-tu M. Pétrus ?

— Mais je crois que oui.

Cette fois, Lia ne fut pas malade, mais elle avait les yeux bien rouges le jour du mariage de Josabeth.

*
* *

Peu de temps après débarqua chez les Pétermann un jeune pasteur, M. Ary Mikils, fils d'un de leurs amis et frais émoulu de la Faculté de Théologie. Il était doux et grave et il avait de beaux favoris. Il plut à Lia par sa maturité précoce et le bel équilibre de sa raison. Mais Lia se tenait sur ses gardes : elle s'était promis de ne plus aimer.

M. Mikils possédait l'art d'approprier exactement ses discours et ses façons à l'âge, au sexe et à la condition des personnes qu'il entretenait.

Il était paternel et enjoué avec Lénore, Desdémone et Dorothée ; enjoué et respectueux avec Norah, Kate et Betsy ; respectueux et galant avec Lia. Et Lia commençait à songer : — Il est très bien, tout à fait bien ; et puis il n'a avec moi ni les manières

d'Otto qui était trop à son aise, ni celles de Pétrus qui était réservé à l'excès : peut-être n'aura-t-il pas leur cruelle indifférence.

M. Mikils fit, dans l'église évangélique, un sermon sur le libéralisme de Jésus-Christ, qu'il appelait tour à tour « Christ » et « Jésusse ». Il fut éloquent comme une belle pluie d'octobre.

Lia l'ayant complimenté :

— Oh ! fit-il, rien ne pouvait plus me réjouir que l'approbation d'une âme sainte comme la vôtre. Et d'ailleurs, le dirai-je ? c'est pour vous seule que j'ai parlé.

Lia fut charmée. Mais le jour même elle surprit, au tournant d'un couloir, M. Mikils baisant les mains de Kate, qui se défendait mollement.

Lia, cette fois, ne pâlit même plus. Le lendemain elle gronda Kate bien fort, tout en l'embrassant, et lui remontra l'énormité de sa conduite. Sur le conseil de sa grande sœur, Kate, abîmée de contrition, alla se jeter aux pieds de M. Pétermann, et lui confessa son crime et son amour. Et trois semaines après elle était l'heureuse épouse du pasteur Mikils.

*
* *

Une année entière se passa sans qu'aucun prétendant sérieux se présentât chez M. Pétermann. Il lui restait cinq filles à marier (il ne comptait plus Lia). Certes elles étaient jolies et bien élevées : mais il ne pouvait donner à chacune que vingt mille francs de dot, et ce n'est guère par le temps qui court.

Alors Mme Pétermann se demanda : « Qu'eût fait

notre bon Agrippa ? » Et sans doute une voix intérieure lui répondit, car un beau matin la tribu fit ses malles et partit pour un grand voyage d'exploration. M. Pétermann promena sa troupe dans toutes les villes où il avait, parmi ses coreligionnaires, des parents ou des amis. Cette tournée réussit à merveille : Betsy conquit un avocat de Montauban ; Norah enleva un négociant du Havre ; Lénore emporta d'assaut un médecin de Strasbourg, et Desdémone un professeur de l'École des Hautes-Études. Et le père Pétermann bénissait le Seigneur et souriait largement au-dessus de sa belle barbe de bouc.

Hélas ! Lia avait beau être raisonnable, chaque fois qu'un nouveau candidat s'était présenté, elle avait cru que c'était pour elle, et chaque fois elle avait reçu un coup douloureux en plein cœur. Elle était d'autant plus malheureuse que tout le monde, dans ces aventures, la prenait pour confidente et pour conseillère, la regardant comme une personne d'une extraordinaire sagesse et supérieure aux passions humaines. Mais elle se taisait, et seul, dans les soirés musicales où l'on produisait ses sœurs, son violoncelle avait dit sa souffrance intime et fière.

Et pourquoi ne l'épousait-on pas enfin ? Qui sait ? tout simplement parce que le premier prétendant avait choisi la cadette. Les autres avaient pris à la suite, dans la rangée des petites Pétermann. Lia, c'était la sœur aînée, l'ange gardien de la maison, la seconde mère, la tante. Et puis elle était trop belle vraiment, et trop parfaite, trop bonne, trop simple, trop exempte de pré-

tention et de coquetterie. Elle inspirait tant d'admiration et d'estime qu'on oubliait de l'aimer comme une femme.

*
* *

Lia revint donc à Lausanne, seule avec Dorothée. Elle cousait des layettes pour ses neveux et ses nièces, qui déjà pullulaient. Comme elle était très bonne chrétienne et qu'elle lisait assidûment les livres saints, elle eut l'idée de composer un cahier de trois cent soixante-cinq pages et d'écrire en tête de chaque page blanche, pour tous les jours de l'année, un verset tiré des Écritures. Ce cahier était destiné aux enfants de ses sœurs quand ils auraient l'âge de raison : ils devraient alors écrire, sous le texte biblique, les réflexions pieuses que ce texte leur aurait suggérées. Elle recopia vingt ou trente fois cette espèce de carnet à méditations, et cela l'aida à vivre pendant un mois.

Puis elle s'ennuya de nouveau ; ses neveux et nièces lui faisaient mal à voir, quoiqu'elle les aimât bien et passât ses journées à travailler pour eux. Au reste, personne autour d'elle ne devinait sa peine secrète : mais son violoncelle avait des plaintes de plus en plus déchirantes.

*
* *

C'est alors que M. Müller, homme mûr, sérieux. posé, membre du conseil fédéral et célibataire, se mit à fréquenter régulièrement la maison Pétermann. Il était empressé auprès de Lia, l'entourait

d'attentions et l'accablait de compliments. Il lui parlait souvent des inconvénients et des tristesses de la vie de garçon ; et elle comprit, à certains sous-entendus de sa conversation, à ses soupirs, que volontiers il la prendrait pour femme.

Sans doute il ne lui inspirait pas une passion bien vive et il était un peu âgé pour elle (il avait quarante-cinq ans et elle vingt-six) : mais elle l'estimait fort, et, — pensant qu'elle ne serait point malheureuse avec cet honnête homme et que peut-être elle serait mère, elle aussi, — elle souhaitait qu'il déclarât ses sentiments.

Cela ne tarda point. Un jour qu'ils se trouvaient seuls au jardin, M. Müller prit son courage à deux mains :

— Mademoiselle, j'ai à vous adresser une demande des plus délicates et j'ai besoin de toute votre indulgence. Je ne suis plus jeune, mais je suis solide encore. Je jouis de quelque considération parmi mes concitoyens et j'ajoute, pour mémoire, que j'ai quelque fortune. Je me sens capable d'une affection tendre et fidèle et d'un dévouement absolu. Pensez-vous qu'une femme pourrait être heureuse avec moi ?

— Certes je le pense ! répondit Lia en baissant les yeux.

— Mais voilà ! continua M. Müller avec un embarras croissant, Mlle Dorothée est un peu jeune... Croyez-vous qu'elle consentirait à m'accepter pour mari ?...

*
* *

Lia transmit à Dorothée la proposition de

M. Müller. La petite sotte, qui avait seize ans, fut ravie d'avoir été distinguée par un homme aussi considérable, membre du conseil fédéral.

— Réfléchis bien, lui dit Lia. M. Müller a quarante-cinq ans.

— Oh ! toi, fit la petite, tu es enragée ! Tu voudrais nous prendre tous nos maris !

Lia était invitée au bal, ce soir-là, chez un riche brasseur de Lausanne. Elle y alla, horriblement pâle dans sa robe rose. Elle valsa plusieurs fois, sans presque s'en apercevoir, avec un joli hussard bleu, un hussard français ; et, comme elle était à demi morte, elle s'abandonnait entre les bras de son danseur et ne sentait point qu'il la serrait un peu fort.

Le hussard s'y méprit et, durant le dernier tour de valse, il lui murmura à l'oreille :

— Mademoiselle, vous êtes plus belle que je ne puis dire et je vous aime éperdument. J'habite un petit chalet rue du Lac, n° 6. Je vous attendrai demain toute la journée.

Les yeux de Lia brillèrent, tout son visage s'illumina, et cependant elle tremblait comme une feuille. Mais ce ne fut qu'un instant : brusquement, et sans rien trouver à lui répondre, elle s'arracha des bras du bel officier bleu.

*
* *

Rentrée dans sa chambre, elle ouvrit sa fenêtre et s'y accouda quoiqu'elle fût toute en sueur. Un désespoir immense l'envahit. Elle songea à mourir ;

puis elle se rappela la déclaration du hussard, et cette fille si sage se dit : « Peut-être !... »

Et pour la première fois une ironie lui vint aux lèvres :

— Que ferait à ma place notre bon Agrippa ?

Mais tout à coup elle sentit le froid de la nuit s'abattre sur ses épaules nues. Elle se coucha avec la fièvre.

Une pleurésie l'emporta en trois jours. Elle mourut sans dire un mot.

*
* *

— Mon saint ami, dit le pasteur Winkelmann au pasteur Pétermann en revenant du cimetière, vous avez une consolation dans votre malheur. Votre chère fille est véritablement morte en chrétienne, avec une admirable résignation.

(*Serenus.*)

Alph. Lemerre, édit.

LE PARDON

[*Le Pardon*, qui comprend trois actes, n'a que trois personnages. Georges a découvert que Suzanne, sa femme, a un amant. Il la quitte et se réfugie en province, chez un ami dont la femme, Thérèse, est l'amie de Suzanne. Mais Suzanne n'a pas cessé d'aimer celui qu'elle trompait, ni Georges de chérir celle qu'il fuyait. Thérèse entreprend de les réunir, et Georges pardonne.

Ou du moins il essaye ; mais l'oubli est plus difficile que le pardon, car c'est notre âme affinée par l'usure des siècles, notre âme d'aujourd'hui ou, tout au plus, d'hier, qui nous incline à

prononcer les paroles de miséricorde, tandis que c'est notre chair qui se souvient. Georges, tout en jugeant sa lâcheté, ne peut se retenir de torturer l'infidèle. Puis, telle est l'infirmité de nos élans les plus généreux, il ne parvient à chasser le souvenir de la faute de Suzanne qu'en en commettant une à son tour. Non par vice ; c'est de bonne foi qu'il nomme amour pour celle qui l'écoute tendrement la pitié qu'il prend de lui-même pendant qu'il confie à Thérèse sa détresse. Et Thérèse devient la maîtresse de Georges. Et voilà une malheureuse de plus, car Georges pense toujours à Suzanne, avec cette différence, maintenant, que l'odieux de sa faute à elle s'efface un peu sous le remords de sa faute à lui. Et Thérèse s'en aperçoit.

Les scènes qui suivent forment la fin du troisième acte.]

THÉRÈSE, seule.

Alors, c'est ça ?... au bout de huit jours !... Ah ! misérable que je suis, et stupide de n'avoir pas vu que ce qu'il aimait en moi, c'était lui, c'était la douceur de se confesser et peut-être un plaisir obscur de revanche !... Alors pourquoi ne pas m'en aller, moi ? Pourquoi le forcer encore à mentir, le pauvre homme ! — Si j'avais le courage !... — Cette dernière semaine de ma vie, où il me semble vraiment que j'ai été une autre que moi, oh ! l'effacer ! l'oublier ! redevenir la femme que j'étais !... Et surtout, oh ! surtout ne pas faire souffrir les innocents !...

THÉRÈSE, SUZANNE.

THÉRÈSE.

Bonjour, Suzanne. Tu es surprise de me voir ?

SUZANNE.

Un peu.

THÉRÈSE.

Tu es venue chez moi plusieurs fois sans me trouver... C'est que j'ai été très prise dans ces derniers temps... Tu m'en veux ?

Elle va pour embrasser Suzanne.

SUZANNE, se détournant.

Ah ! non, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE.

Pourquoi ?

SUZANNE.

Tu oses le demander ?... Ce n'est pas moi que tu venais voir, j'imagine. Et quant à mon mari, tu le vois assez ailleurs. Alors, que fais-tu ici ?

THÉRÈSE.

Que veux-tu me dire ?

SUZANNE.

Que je te hais, car tu es la maîtresse de mon mari.

THÉRÈSE.

Moi ?

SUZANNE.

Ne te donne pas la peine de mentir. Je suis sûre. J'ai fait ce qu'on fait pour savoir ces choses-là. J'ai espionné, j'ai surpris des lettres... Ce n'était pas difficile : vous vous êtes si peu défiés ! Dis, te rappelles-tu, de quel air d'étonnement vertueux tu me questionnais il y a deux mois ?... Eh bien, tu sais maintenant !... Tu sais aussi bien que moi... Ah ! ah ! ah !

c'est drôle, hein ! Non, mais fais-moi donc encore de la morale !

THÉRÈSE

Et que comptes-tu faire ?

SUZANNE

Partir, ce soir même. J'ai fait en secret, ces jours-ci, mes préparatifs de départ. Réjouissez-vous, vous aurez le champ libre dans une heure. C'est pour ça, comprends-tu, que je ne te mets pas à la porte... — Ah ! les honnêtes gens, qui mêliez tant de mépris à la compassion que vous aviez pour moi ! Vous allez bien quand vous vous y mettez, vous autres !... Moi, du moins, je ne m'étais pas fait une spécialité de la vertu, et ma faute ne se compliquait point de fourberie. Mais toi, non seulement tu as trompé ton mari, — comme moi, — mais tu m'as trahie, moi, de la façon la plus odieuse, et avec d'atroces raffinements dans le mensonge. Au moment même où, avec des airs de miséricorde, ta vertu s'inclinait sur mon indignité, tu faisais cent fois pire que moi ! Tu ne m'as réconciliée avec mon mari que pour me le voler plus sûrement... Ah ! oui, garde-le ! ne te gêne pas... Après tout, je te dois de connaître un sentiment que, dans ma simplicité, je me croyais désormais interdit : le dégoût, si tu veux le savoir !

THÉRÈSE doucement.

As-tu tout dit ?

SUZANNE.

Je revenais si tremblante, — sotte que j'étais ! — si repentante, si convaincue que j'étais une grande

coupable !... Ce qui est plus infâme que tout, vois-tu, c'est d'avoir exploité mon repentir. Vous étiez si sûrs que je vous laisserais tranquilles !... Oh ! tout voir, ou tout deviner, et n'avoir même pas le droit de me plaindre tout haut ! J'ai eu cette audace une fois, une seule fois. Comme il m'a reçue, et comme il m'a rappelée à l'humilité d'attitude qui me convenait ! Ah ! je l'ai payé cher, mon péché !...

THÉRÈSE.

Suzanne !

SUZANNE.

Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi m'as-tu ramenée ici, si c'était pour me torturer ? Ah ! menteuse ! menteuse et hypocrite !

THÉRÈSE.

Oh ! non pas hypocrite, je te le jure, tout ce que tu voudras, mais pas cela. Te dire comment c'est arrivé... est-ce que je sais ? Chez lui, ç'a été désespoir, impossibilité de retrouver la paix... peut-être, au fond, je ne sais quelle vanité d'homme qui, trompé, a voulu tromper à son tour.

SUZANNE.

Je ne te parle pas de lui. Je ne veux pas l'accuser. Il m'a rendu ce que je lui avais fait. Je m'en vais, c'est bien... Mais toi !... S'il a été si méchant avec moi, c'est peut-être qu'il m'aimait encore... Pourquoi me l'as-tu pris ?

THÉRÈSE.

Je ne l'ai pas pris ; c'est moi qui me suis laissé prendre à cette douleur, à cet amour meurtri. Nous

avons trop pleuré ensemble, trop parlé de toi, — oui, de toi ! — trop parlé amour, passion, jalousie... Tout cela brûle... Nous avons vécu trop près l'un de l'autre. Notre intimité, peu à peu devenue trop tendre à notre insu, ne nous a laissé voir nos vrais sentiments qu'après nous avoir trop amollis, trop désarmés, pour que nous pussions combattre... Enfin... le mot est bête... mais il y a des fatalités, tu le sais bien.

SUZANNE.

Moi qui avais tant de confiance en toi ! Tu étais pour moi plus qu'une amie, plus qu'une sœur... Quand j'ai été en détresse, je n'ai pas même réfléchi, c'est à toi tout de suite que j'ai eu recours, c'est dans toi que je me suis réfugiée... Et c'est toi !... Ah ! Thérèse ! Thérèse ! que tu m'as fait de mal !

THÉRÈSE, s'agenouillant.

Tu as raison de m'accabler, Suzette... Va, tout ce que tu viens de me dire, je me le suis dit, et je suis prête à en entendre davantage encore, si cela peut te soulager... Et, tiens, de t'entendre et de te voir pleurer, cela me donne du courage contre moi-même. Profites-en ! car peut-être que je redeviendrai faible demain, quand je ne t'aurai plus là, sous mes yeux... Que veux-tu que je fasse ? Je t'obéirai... Je vais te dire où nous en sommes. Je l'aime encore, moi. (Mouvement de Suzanne.) Ah ! ce n'est pas ma faute ; tu l'as bien aimé, toi !... Mais, lui, il ne m'aime plus et peut-être ne m'a-t-il jamais aimée... Tu dois me croire, car on ne fait pas volontiers ces aveux-là... Veux-tu voir sa dernière lettre ? Je puis te la montrer : elle n'est pas tendre et ne le compromet guère.

La voici. Il m'écrivait qu'il ne viendrait pas. Il m'écrivait ça pour la troisième fois. C'est pour cela que je suis venue ici ; je voulais lui parler. Dieu ! les tristes, les lamentables choses que nous nous sommes dites tout à l'heure !... Tu ne me crois pas ? C'est vrai, pourtant. Tu en croiras mes actes. C'est moi qui vais partir... demain, ce soir si je peux. J'inventerai une histoire... un voyage pour ma santé... n'importe quoi... Jacques est habitué à mes fantaisies et il fait ce que je veux, le brave garçon ! Et, quand je serai partie, tu sauras bien, toi, reprendre ton mari.

SUZANNE.

Eh ! qu'est-ce que cela fait que tu t'en ailles ? Tu ne peux pas me le rendre, mon mari, car tu l'as changé en un autre homme, et tu m'as ôté la foi que j'avais en lui. Il recommencera... et il me sera encore interdit de me plaindre. Ne lui ai-je pas donné droit à une série de trahisons et de représailles ? Quelle serait notre vie maintenant ? Non, je préfère m'en aller, et je m'en vais.

THÉRÈSE.

Soit. Un mot seulement. L'aimes-tu encore ?

SUZANNE.

Qui ?

THÉRÈSE.

Ton mari.

SUZANNE.

Je le hais.

THÉRÈSE.

L'aimes-tu? Réponds... S'il t'aimait encore, l'aimerais-tu?

SUZANNE.

Eh! il ne m'aime pas.

THÉRÈSE.

Tu as répondu... Nous saurons bientôt s'il ne t'aime pas. Va-t'en, tu as raison. S'il te laisse partir... ou s'il ne te rappelle pas . . la question est tranchée. S'il te retient... Adieu, Suzanne ; je suis bien sûre à présent que tu me pardonneras.

SUZANNE, seule.

(Elle écrit.)

SUZANNE, GEORGES.

GEORGES.

A qui écris-tu?

SUZANNE, après un moment d'hésitation.

A toi. Tu peux lire.

GEORGES, après avoir lu.

Tu veux partir?

SUZANNE,

Oui.

GEORGES.

Tu es bien décidée?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES.

Dis tes raisons.

SUZANNE.

A quoi bon ? Qu'est-ce que cela changera aux choses ?

GEORGES.

Dis toujours.

SUZANNE.

C'est bien simple. Je croyais en toi ; je n'y crois plus. Tout me manque, et ma vie est finie. Je deviendrai ce que je pourrai ; mais chaque heure passée avec toi ne me serait plus désormais qu'une torture.

GEORGES.

Oui... j'ai connu cela.

SUZANNE.

Je ne puis exprimer ce que tu étais pour moi... Quand je suis revenue, je débordais de reconnaissance et d'amour... et j'espérais ; je te croyais si bon, et si grand ! J'ai remis entre tes mains mon cœur renouvelé. Tu ne l'as pris que pour le briser. Et je me suis vue dédaignée et méconnue au moment même où je valais peut-être le mieux.

GEORGES.

Oui... comme moi.

SUZANNE.

J'ai senti l'amertume d'être trahie par ce que j'ai-

mais et estimais le plus au monde... Et c'était si imprévu, et cela m'a paru si abominable... Enfin, tu vois bien qu'il faut que je m'en aille.

GEORGES.

Non. Ce que tu viens de dire, je l'ai souffert. Et pourtant j'ai eu pitié ; j'ai essayé du moins de n'être pas implacable. Ici même, il y a deux mois, — je te vois encore, — tu t'approchais de moi, tremblante et suppliante ; tu me disais : « Laisse-moi vivre à tes côtés, ne me regarde pas, mais supporte-moi. » Et je ne t'ai pas repoussée, Suzanne...

SUZANNE.

Toi, tu pouvais... justement parce que tu m'étais supérieur. Je devais t'inspirer autant de compassion que de colère... Mais toi ! me trahir, — et avec qui ! — après m'avoir pardonnée, c'était me trahir deux fois. Vous avez été plus méchants que moi, de toute l'admiration et de toute la reconnaissance que j'avais pour vous deux... Non, non, ce n'est pas la même chose... Je t'ai fait souffrir, mais toi, tu m'as broyée, et il me semble qu'il ne reste plus rien de moi après tout cela... J'ai la tête vide, et je ne sens plus mon cœur... Adieu, Georges.

GEORGES.

Non, tu resteras... Il faut que tu restes ; je le veux. Quoi que tu dises, le pardon t'est moins difficile qu'il n'a été pour moi. Car moi, — c'est absurde, mais les hommes sont ainsi, — j'avais à craindre d'être ridicule en te pardonnant. Et tu n'imagines pas ce que cette terreur peut sur un homme... Oui,

tu me pardonneras, parce que je t'adore et que je n'ai jamais aimé que toi... Tiens, en ce moment même, quelqu'un m'attend, — quelqu'un qu'il faut plaindre aussi et que ni moi, ni toi peut-être, n'avons le droit de mépriser... Eh bien, l'heure est passée... et, tu vois, je suis toujours à tes pieds. Crois-tu encore que tu aies le droit de m'abandonner ?

SUZANNE.

Mais demain ?

GEORGES.

Demain, nous recommencerons à être heureux.

SUZANNE.

Dès le lendemain de mon retour, tu t'es souvenu de ce que tu avais juré d'oublier, et tu m'as mise à la torture. Nous serons deux maintenant à nous souvenir et à épier la pensée de l'autre ; et ainsi chacun de nous sera supplicié de deux façons à la fois. Est-ce cela que tu veux ?

GEORGES.

Ah ! Suzanne, pauvre chérie qui ne vois pas que c'est maintenant, au contraire, que l'oubli est devenu possible !... Ce n'est pas joli, va, le cœur d'un homme. Je ne crois pas, non, malgré tout, je ne crois pas être plus vil que beaucoup d'autres : mais, veux-tu savoir le fond des choses ? Si j'ai saigné dans mon amour et dans ma chair, j'ai plus saigné encore dans ma vanité. Je le vois clairement aujourd'hui. Ce qui faisait que l'horrible image était toujours là présente, c'est qu'elle m'était un affront autant qu'une douleur. Mais c'est précisément pour cela que, après

ma mauvaise action, toute ma colère contre toi est tombée, comme après une vengeance accomplie... Oh ! non, tout cela n'est pas beau !... Et puis, le mal est contagieux : celui que tu avais fait m'a comme fasciné et corrompu moi-même... Mais aussi, je n'ai plus le droit, à présent, d'être orgueilleux et dur avec toi. Nous sommes quittes : cela est triste et honteux à dire, surtout pour moi, et cependant je le dis avec une sorte de soulagement... C'est encore un lien, vois-tu, d'avoir souffert l'un par l'autre, d'avoir été pareils dans la faute et dans la douleur... Ou plutôt, tandis que j'en parle, il me semble que c'est déjà loin, très loin. Il ne nous en restera qu'un peu de mélancolie, avec une tendresse plus sérieuse et plus indulgente... Enfin je t'aime, Suzette... Reconnais mes bras : ce sont ceux d'autrefois, d'avant ce mauvais rêve... Veux-tu que nous recommencions à vivre? Le veux-tu, ma chérie ?

SUZANNE, lui jetant ses bras autour du cou.

Ah ! Georges, que Dieu ait pitié de nous !

(*Théâtre*, tome II.)

Calmann-Lévy, édit

III

Le Critique et le Moraliste

LA CRITIQUE IMPRESSIONNISTE

Est-il possible que j'aie failli reprocher à M. Weiss d'être un critique ondoyant et capricieux et de n'avoir pas dans sa poche un mètre invariable pour mesurer les œuvres de l'esprit ? Une des pensées favorites de Montaigne, c'est que nous ne saurions avoir de connaissance certaine, puisque rien n'est immuable, ni les choses ni les intelligences, et que l'esprit et son objet sont emportés l'un et l'autre d'un branle perpétuel. Changeants, nous contemplons un monde qui change. Et même quand l'objet observé est pour toujours arrêté dans ses formes, il suffit que l'esprit où il se reflète soit muable et divers pour qu'il nous soit impossible de répondre d'autre chose que de notre impression du moment.

Comment donc la critique littéraire pourrait-elle se constituer en doctrine? Les œuvres défilent devant le miroir de notre esprit ; mais, comme le défilé est long, le miroir se modifie dans l'intervalle, et, quand par hasard la même œuvre revient, elle n'y projette plus la même image.

Chacun en peut faire l'expérience sur soi. J'ai adoré Corneille et j'ai, peu s'en faut, méprisé Racine : j'adore Racine à l'heure qu'il est et Corneille m'est à peu près indifférent. Les transports où me jetaient

les vers de Musset, voilà que je ne les retrouve plus. J'ai vécu les oreilles et les yeux pleins de la sonnerie et de la féerie de Victor Hugo, et je sens aujourd'hui l'âme de Victor Hugo presque étrangère à la mienne. Les livres qui me ravissaient et me faisaient pleurer à quinze ans, je n'ose pas les relire. Quand je cherche à être sincère, à n'exprimer que ce que j'ai éprouvé réellement, je suis épouvanté de voir combien mes impressions s'accordent peu, sur de très grands écrivains, avec les jugements traditionnels, et j'hésite à dire toute ma pensée.

C'est qu'en effet cette tradition est presque toute convenue, artificielle. On se souvient de ce qu'on a senti peut-être, ou plutôt de ce que des maîtres vénérables ont dit qu'il fallait sentir. Ce n'est d'ailleurs que par cette docilité et cette entente qu'un corps de jugements littéraires peut se former et subsister. Certains esprits ont assez de force et d'assurance pour établir ces longues suites de jugements, pour les appuyer sur des principes immuables. Ces esprits-là sont, par volonté ou par nature, des miroirs moins changeants que les autres et, si l'on veut, moins inventifs, où les mêmes œuvres se reflètent toujours à peu près de la même façon. Mais on voit aisément que leurs doctrines n'ont pas en elles de quoi s'imposer à toutes les intelligences et qu'elles ne sont jamais, au fond, que des préférences personnelles immobilisées.

On juge bon ce qu'on aime, voilà tout (je ne parle pas ici de ceux qui croient aimer ce qu'on leur a dit être bon); seulement les uns aiment toujours les mêmes choses et les estiment aimables pour tous les hommes;

les autres, plus faibles, ont des affections plus changeantes et en prennent leur parti. Mais, dogmatique ou non, la critique, quelles que soient ses prétentions, ne va jamais qu'à définir l'impression que fait sur nous, à un moment donné, telle œuvre d'art où l'écrivain a lui-même noté l'impression qu'il recevait du monde à une certaine heure.

Puisqu'il en est ainsi et puisque, au surplus, tout est vanité, aimons les livres qui nous plaisent sans nous soucier des classifications et des doctrines et en convenant avec nous-mêmes que notre impression d'aujourd'hui n'engagera point celle de demain. Si tel chef-d'œuvre reconnu me choque, me blesse ou, ce qui est pis, ne me dit rien ; si, au contraire, tel livre d'aujourd'hui ou d'hier, qui n'est peut-être pas immortel, me remue jusqu'aux entrailles, me donne cette impression qu'il m'exprime tout entier et me révèle à moi-même plus intelligent que je ne pensais, irai-je me croire en faute et en prendre de l'inquiétude ?

(*Les Contemporains*, 2e série.)

***

Je trouve assurément que Bossuet est un très grand écrivain ; même je ne vois pas qu'il soit aussi vide d'idées personnelles, aussi dénué d'originalité de pensée que l'ont voulu Rémusat et Paul Albert. Mais je ne saurais m'élever jusqu'à l'excès d'admiration, de vénération, d'enthousiasme, où monte M. Brunetière, qui fait de Bossuet « le plus grand nom de son temps » et, par suite, de toute la littérature française. Sincèrement, j'ai beau faire, j'ai toujours besoin d'un effort

pour lire Bossuet. Il est vrai que, dès que j'en ai lu quelques pages, je sens bien qu'après tout il est, comme on dit aujourd'hui, « très fort » ; mais il ne me fait presque pas plaisir, tandis que souvent, ouvrant au hasard un livre d'aujourd'hui ou d'hier (je ne dis pas n'importe lequel, ni le livre d'un grimaud ou d'un sous-disciple), il m'arrive de frémir d'aise, d'être pénétré de plaisir jusqu'aux moelles, — tant j'aime cette littérature de la seconde moitié du XIXe siècle, si intelligente, si inquiète, si folle, si morose, si détraquée, si subtile — tant je l'aime jusque dans ses affectations, ses ridicules, ses outrances, dont je sens le germe en moi et que je fais miens tour à tour ! Et, pour parler à peu près sérieusement, faisons les comptes. Si peut-être Corneille, Racine, Bossuet n'ont point aujourd'hui d'équivalents, le grand siècle avait-il l'équivalent de Lamartine, de Victor Hugo, de Musset, de Michelet, de George Sand, de Sainte-Beuve, de Flaubert, de M. Renan ? Et est-ce ma faute, à moi, si j'aime mieux relire un chapitre de M. Renan qu'un sermon de Bossuet, le *Nabab* que la *Princesse de Clèves* et telle comédie de Meilhac et Halévy qu'une comédie même de Molière ? Rien ne prévaut contre ces impressions plus fortes que tout qui tiennent à la nature même de l'esprit et au tempérament. Et c'est pourquoi je ne trouve point à redire à celles de M. Brunetière. Seulement qu'il soit établi, encore une fois, que ses « principes » ne sont aussi que des préférences personnelles.

(*Les Contemporains*, 1re série.)

Tous ceux qui, dans quelque endroit de leur œuvre, nous donnent quelque impression esthétique un peu forte et un peu prolongée, on a le droit de les critiquer à coup sûr, mais non de les traiter durement, et il faut, avant tout, leur savoir gré du plaisir qu'ils nous ont fait. Car le beau, où qu'il se trouve et si mal accompagné qu'il soit, est toujours le beau, et on peut dire qu'il est partout égal à lui-même ou que, s'il a des degrés, ces degrés sont essentiellement variables selon les tempéraments, les caractères, les dispositions d'esprit, et selon le jour, l'heure et le moment. *Germinie Lacerteux*, que M. Brunetière traite avec tant de mépris, est certainement un livre moins parfait et moins solide que *Madame Bovary* ; mais les meilleures pages de *Germinie* ont pu me plaire et me remuer autant, quoique d'autre façon, que l'histoire même d'Emma. A qui m'a donné une fois ce grand plaisir, je suis prêt à beaucoup pardonner. C'est sans doute une sottise de dire à un critique qui vous semble inclément pour un livre qu'on aime : « Faites-en donc autant, pour voir ! » Mais je voudrais qu'il se le dît à lui-même. Je sais bien que les auteurs ont parfois, de leur côté, des dédains peu intelligents à l'endroit des critiques. J'ai entendu un jeune romancier soutenir avec moins d'esprit que d'assurance que le dernier des romanciers et des dramaturges est encore supérieur au premier des critiques et des historiens, et que, par exemple, tel fournisseur du *Petit Journal* l'emporte sur M. Taine, lequel n'invente pas d'histoires. Ce jeune homme ne savait même pas qu'il y a plusieurs espèces d'invention.

Je ne lui en veux point, il entre dans la définition d'un bon critique de comprendre plus de choses qu'un jeune romancier et d'être plus indulgent.

Ainsi, c'est dans un esprit de sympathie et d'amour qu'il convient d'aborder ceux de nos contemporains qui ne sont pas au-dessous de la critique. On devra d'abord analyser l'impression qu'on reçoit du livre ; puis on essayera de définir l'auteur, on décrira sa « forme », on dira quel est son tempérament, ce que lui est le monde et ce qu'il y cherche de préférence, quel est son sentiment sur la vie, quelle est l'espèce et quel est le degré de sa sensibilité, enfin comment il a le cerveau fait. Bref, on tâchera de déterminer, après l'impression qu'on a reçue de lui, l'impression que lui-même reçoit des choses. On arrive alors à s'identifier si complètement avec l'écrivain qu'on aime que, lorsqu'il commet de trop grosses fautes, cela fait de la peine, une peine réelle ; mais en même temps on voit si bien comment il s'y est laissé aller, comment ses défauts font partie de lui-même, qu'ils paraissent d'abord inévitables et comme nécessaires et bientôt, mieux qu'excusables, amusants. Et c'est pourquoi, encore qu'il y ait beaucoup à dire sur *Bouvard et Pécuchet* et que ce soit un livre franchement mauvais à le juger d'après les principes de M. Brunetière, je l'ouvre volontiers, je le lis toujours avec plaisir, çà et là avec délices. C'est que j'y retrouve Flaubert dans le plein épanouissement ou plutôt, car il n'y a là rien d'épanoui, dans l'extrême rétrécissement de ses manies et de ses partis pris d'artiste ; mais enfin je l'y retrouve, avec des traits plus précis, plus

sèchement et durement définis que partout ailleurs. Et cela même me plaît. Car ce qu'il y a d'intéressant, en dernière analyse, dans une œuvre d'art, c'est la transformation et même la déformation du réel par un esprit ; c'est cet esprit même, pourvu qu'il soit hors de pair.

(*Les Contemporains*, 1re série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

VIRGILE

C'est assurément, parmi les grands poètes, un de ceux qui ont eu le plus de chance.

Il y a de lui trois paroles fameuses, d'un très beau sens, et qui, continuellement citées, entretiennent sa mémoire dans un éternel renouveau.

D'abord le vers sibyllin :

Magnus ab integro seclorum nascitur ordo.

« Une ère nouvelle commence. » (Généralement on ne manque pas d'estropier le texte et l'on dit : « *Novus rerum nascitur ordo.*) Virgile ayant, par hasard, écrit ce vers et les suivants vers le temps de la naissance du Christ, le moyen âge le déclara chrétien, prophète et magicien. Des moines lettrés prièrent pour son âme. Dante le choisit pour guide dans l'autre monde, et jusqu'au seuil du paradis. Et Victor Hugo écrivit :

Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.

C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait...
Dieu voulait qu'avant tout, rayon du Fils de l'homme,
L'aube de Bethléem blanchît le front de Rome.

C'est ensuite l'inévitable : *Sunt lacrymæ rerum.* Depuis les romantiques, on traduit bravement : « Les choses elles-mêmes ont des larmes. » Ou bien en style de Hugo : « Les larmes des choses, cela existe. » Et l'on rapproche cet hémistiche du vers de Lamartine :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?...

et l'on affirme, avec une apparence de raison, que toute la poésie du dix-neuvième siècle est en germe dans ces trois mots du pieux Enée.

Enfin, Virgile a dit : « On se lasse de tout, excepté de comprendre. » Parole admirable, digne de Sainte-Beuve ou de Renan, et qui semble la propre devise du dilettantisme, ou même de la philosophie. Virgile n'ignorait d'ailleurs aucune des grandes théories de son temps, qui sont encore sensiblement celles du nôtre. Le vieil Anchise parle en bon panthéiste au sixième livre de l'*Enéide*, et Silène, dans la sixième églogue, paraît pénétré de la doctrine de l'évolution.

Ainsi, le christianisme, et toute la poésie, et toute la sagesse, tiennent dans quelques mots virgiliens, comme un champ de roses dans un flacon, le bruit de l'océan daus un coquillage, ou le ciel dans une goutte d'eau.

Or, le *magnus seclorum nascitur ordo* n'est qu'un des traits gentiment hyperboliques d'une pièce de

circonstance, d'un « compliment » de bienvenue au nouveau-né d'un riche protecteur, Asinius Pollio. Les « larmes des choses », faut-il le rappeler? sont un contresens radical. Lorsque Enée, voyant à Carthage, dans le temple de Junon, des peintures qui représentent le siège de Troie, fait cette remarque : *Sunt lacrymæ rerum...*, cela signifie simplement, comme vous savez : « Notre triste renommée est donc parvenue jusqu'en ce pays ! *Nos malheurs y obtiennent des larmes*, et l'on y plaint la destinée humaine. » Et, enfin le mot profond : « On se lasse de tout, sauf de comprendre », n'est point dans l'œuvre même de Virgile, mais lui est seulement attribué par le commentateur Servius.

D'où il suit que la part la plus vivante de sa gloire est fondée sur un faux-sens, sur un contresens et sur une tradition incertaine.

Je me hâte d'ajouter que Virgile mérite cette étrange fortune, et que jamais erreur ne fut plus intelligente que celle dont bénéficie un tel poète. Car toute son œuvre donne, au plus haut point, l'idée d'un grand esprit et, à la fois, d'une âme mélancolique et tendre.

Des images gracieuses, fortes ou tragiques, se lèvent de ses poèmes et restent dans nos mémoires longtemps après que nous ne le lisons plus. C'est, dans les *Eglogues*, le doux exilé Mélibée et, quoique j'en aie dit, le radieux berceau de l'enfant rédempteur, et la terre agitée d'une divine espérance. C'est, dans les *Géorgiques*, l'hymen de Jupiter et de Cybèle, l'ivresse sacrée du printemps, la fraternité des plantes, des animaux et des hommes, la sérénité et la

bienfaisance de la vie rustique, — et le désespoir de l'Orphée symbolique, de l'éternel Orphée pleurant l'éternelle Euridyce. C'est, dans l'*Enéide*, l'amour de la Tyrienne Didon, la plus ardente et la plus torturée des femmes de trente ans ; la rouge lueur de son bûcher sur la mer, et la fuite muette de son fantôme dans les pâles myrtes élyséens. C'est l'Andromaque d'Hector agenouillée sur une tombe vide, gardant un amour unique et la fidélité du cœur dans l'involontaire infidélité d'un corps d'esclave ; l'amoureuse amitié de Nisus et d'Euryale ; Pallas, ou la grâce de la jeunesse fauchée ; la blonde amazone Camille, la jeune aïeule des « travestis » héroïques, de Clorinde à Jeanne d'Arc... Et c'est, partout, l'ombre de la grande Louve, la majesté du peuple romain, régulateur et pacificateur du monde, le sentiment de sa mission, de sa « vocation » terrestre, crue et révérée comme un dogme religieux : *Excudent alii...*

Tout cela ramassé, condensé en expressions choisies, d'une brièveté profondément significative, et qui se prolongent et qui retentissent dans le cœur et dans l'imagination. Nul n'a écrit des vers plus chargés d'âme. Et il est vrai que tout cela ne forme que quelques centaines de vers.

Le reste... Oh ! le reste est le comble de l'art, et même de l'artifice. Rien de moins spontané. Virgile est le premier des poètes de cabinet. Il détourne et combine Homère, Hésiode, les tragiques grecs, Apollonius, Théocrite et Lucrèce dans ce qu'on appelait autrefois d'industrieux larcins. Il fut un poète officiel, un poète lauréat, un Tennyson.

L'*Enéide* est un miracle d'ingéniosité, un extraordinaire tour de force. C'est un poème national, fait avec foi, mais sur commande. Le programme était dur. Il fallait insérer dans le récit épique Rome entière, l'histoire de Rome depuis les origines jusqu'à la bataille d'Actium, la légende des vieilles races qui avaient peuplé d'abord le sol italien, une sorte de livre d'or de la noblesse, qui se disait sortie des compagnons d'Enée ; toute la religion romaine, les dieux indigènes, les dieux helléniques latinisés, les vieilles divinités locales, les mœurs et usages publics et privés du peuple romain, etc... Virgile y a réussi. L'*Enéide* est un chef-d'œuvre de mosaïque, exécuté par le plus patient des poètes alexandrins.

Virgile mit trente ans à composer les douze mille vers qu'il nous a laissés. Dans les parties de son œuvre qu'on lit le moins, sa poésie est merveilleusement pittoresque et plastique. Celle de M. Leconte de Lisle et de M. de Heredia y ressemble beaucoup.

Ce qui est tendre paraît plus tendre, ce qui est émouvant plus émouvant, ce qui est humain plus humain, ce qui est simple plus simple, dans une poésie à ce point docte et composite. Quelquefois, dans les contes, les larmes se changent en pierres précieuses. Nous sommes plus touchés quand, parmi ces dures et précises pierreries virgiliennes, un joyau bouge, tremble, vit, est une larme, et nous fait ressouvenir que ce poète officiel, ce poète-lauréat et ce roi des parnassiens mérita par sa douceur d'être appelé « la jeune fille ».

(*Les Contemporains*, 6e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

L'AUTEUR DE L'IMITATION

Il est à la mode. Le citer est élégant. Est-ce que réellement nous l'aimons ? Et pourquoi l'aimons-nous ? Son idéal, qui se compose de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, est-il donc le nôtre ? Entre cet ascète du quatorzième siècle et nous, qu'y a-t-il de commun ?... Cherchons.

Il nous plaît d'abord par l'image parfaite qu'il nous suggère, à nous les agités, d'une vie recluse et silencieuse, de la vie dont nous rêvons quelquefois, d'une pure et blanche retraite au milieu de l'enfer terrestre, plus douce à concevoir en plein siècle des Jacqueries et de la guerre de Cent ans.

Puis cela nous amuse de découvrir çà et là, dans son livre anonyme, un peu de sa vie et de sa personne. Même je préfère ne le connaître que par son livre. Il était d'un temps où les hommes d'Eglise faisaient brûler les hérétiques et les sorciers pour la gloire de Dieu : j'aurais peur d'apprendre sur son compte des choses qui me chagrineraient.

Il ne faisait pas partie d'un ordre rigoureusement cloîtré. « C'est une chose louable pour un religieux, dit-il, de sortir rarement. » Donc il pouvait sortir. « N'ayez de familiarité avec aucune femme, mais recommandez à Dieu, en général, toutes les femmes de vertu. » Donc il connaissait des femmes. Il ne fut point abbé ni prieur, il ne remplit point de grande charge ecclésiastique. « Mon fils, lui dit Jésus-Christ, ne vous affligez point si vous voyez

qu'on honore et qu'on élève les autres, pendant qu'on vous méprise et qu'on vous abaisse... On confiera aux autres différents emplois et l'on ne vous jugera capable de rien. La nature s'en attristera quelquefois, et ce sera beaucoup si vous le supportez en silence. »

Il avait fait de la métaphysique, et il en était revenu : « Qu'avons-nous à faire de ces disputes de l'école sur le genre et l'espèce ? » Il était versé dans les lettres profanes, et de cela il n'est jamais revenu tout à fait. Je veux croire qu'il priait pour l'âme de Virgile. Lui, le saint, il cite Sénèque le philosophe ; il cite Ovide, lui, le mortifié. Il est vrai qu'il ne les nomme pas, par une pieuse pudeur.

Quoi qu'il fasse, il reste pris de la beauté, même humaine. Il écrit très bien, avec élégance, souvent avec plus d'élégance qu'il ne faut, c'est-à-dire avec recherche. Puisse Dieu lui avoir fait grâce, mais il a beaucoup plus de rhétorique que le Christ sur la montagne. Il aime l'antithèse, le parallélisme dans les constructions, l'assonance, l'allitération. Sa prose, toute pleine de symétries, est rythmée presque toujours, souvent rimée : *Amor modum sæpe nescit, sed super omnem modum fervescit... Amor vigilat, et dormiens non dormitat. Fatigatus non lassatur, arctatus non coarctatur, territus non conturbatur...*

Il était sensible aux beaux paysages, curieux des formes charmantes ou magnifiques de la terre, et il se le reprochait : « Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes ? Vous avez devant vos yeux le ciel, la terre et tous les éléments. Toutes les choses du monde n'en sont-elles pas compo-

sées ?... » C'est sans doute par un coucher de soleil l'été, à l'heure où, pour parler comme Hugo,

Une immense bonté tombe du firmament

que, pris d'attendrissement, il écrivait : « Il n'y a point de créature, si petite et si vile qu'elle soit, qui ne représente la bonté de Dieu. » Et peut-être, rassuré par cette pensée, il se permettait pour une fois d'admirer sans scrupule cette nature intempérante, immortifiée, païenne, qui n'est pas cloîtrée, qui n'est pas chaste, qui aime la vie, et qui ne prie pas, sinon dans les vers des poètes.

Il nous plaît aussi par le contraste que fait sa profonde douceur avec l'austérité impitoyable de sa doctrine, et par le biais dont il accommode à un idéal inhumain son âme très humaine. Ce moine lointain, dont la *parole* est dure et la *voix* tendre, fait songer à ces maigres figures des vitraux gothiques, dont les lignes sont sèches et la couleur suave, et qui baignent leurs contours rigides dans une belle lumière mystérieuse.

Sa doctrine, c'est le renoncement complet à tout sentiment naturel, même à ceux qui passent pour nobles et généreux, aux affections terrestres, à la science, aux ambitions intellectuelles, bref, à tout ce qui ne sert pas au « salut ». Il a, et en quantité, des maximes horribles, par exemple : « Ne désirez pas faire l'occupation du cœur d'un autre et vous-même ne vous occupez pas de l'amour que vous avez pour lui. » Rien de plus âpre que ses conseils de détachement, mais rien de plus amoureux que ses entretiens avec Jésus.

Or celui qui aime ainsi Dieu aime les hommes. Qu'importe que cet amour ne s'arrête pas à nous, et que ce soit de Dieu qu'il redescende ensuite sur nous ? Platon avait déjà dit, comme l'auteur de l'*Imitation*, ou à peu près, que « l'amour tend toujours en haut, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut trouver le repos qu'en Dieu ». Relisez dans le *Banquet* l'histoire de cette perpétuelle et nécessaire ascension de l'amour, qui toujours dépasse les êtres finis pour monter plus haut, soit à un Dieu personnel, soit à ce qu'on a appelé, faute d'autres mots, la « catégorie de l'Idéal ». Nous aimons toujours, en quelque sorte, au delà de ceux que nous aimons. Il avait bien un cœur d'homme, un doux et tendre cœur, ce moine qui écrivait : « C'est faire beaucoup que d'aimer beaucoup. C'est faire beaucoup que de bien faire ce qu'on fait. C'est bien faire ce qu'on fait quand on songe plus à procurer le bien commun qu'à satisfaire sa volonté. Chacun a ses défauts et sa charge, personne ne se suffit à soi-même et n'est assez sage pour soi ; mais il nous faut supporter les uns les autres, nous consoler, nous aider et nous avertir mutuellement. »

Et puis il y a, malgré tout, même dans les maximes extrêmes du détachement ascétique, un point par où elles restent humaines. Parmi les choses qu'elles éprouvent, il en est quelques-unes dont nous aimons qu'on se détache et dont il nous plaît de paraître détachés. L'ascétisme, en même temps qu'il heurte plusieurs de nos sentiments naturels, flatte nos instincts de justice et nos révoltes contre le monde tel qu'il est. L'ascète est moins mal venu

à mettre sous ses pieds nos affections et nos plaisirs, quand nous le voyons traiter de la même manière les causes de nos souffrances. Nous avons un faible pour les saints plébéiens qui maltraitent les riches, les puissants, les heureux de la terre. Et les saints eux-mêmes ne sont pas fâchés sans doute de pouvoir mépriser en sûreté de conscience, par une pensée religieuse, ce que le vulgaire déteste par un mouvement naturel. Ici, du moins, la nature et la grâce sont d'accord.

Il est sûr enfin que, si ce détachement nous arrache à nos plaisirs, il nous affranchit de nos servitudes. Il satisfait en nous ce désir de liberté, d'indépendance à l'égard des choses, de suprématie sur ce qui est soumis aux lois du hasard et de la force brutale. L'ascète tressaille de joie de ne plus se sentir lié aux choses, aux hommes, aux événements, de ne rien voir que d'en haut ; et le fond humain revit dans cet orgueil épuré. « Celui qui ne désire point de plaire aux hommes et qui ne craint point de leur déplaire jouira d'une grande paix. Quoi de plus libre que celui qui ne désire rien sur la terre ? »

Je me demandais ce qu'il y a de commun entre ce saint et nous. Il y a ses négations, il y a sa mélancolie. Le pessimisme est la moitié de la sainteté : c'est, dans l'*Imitation*, cette moitié-là qui nous rend indulgents à l'autre. Nous y cherchons les moyens, non de nous sanctifier, mais de nous pacifier ; non un cordial, mais un calmant, un *népenthès ;* non la rose rouge de l'amour divin, mais la fleur pâle du lotus, qui est la fleur d'oubli. J'ai toujours eu envie de mettre pour épigraphe symbolique à ce petit livre

la phrase de Quincey : « O juste, subtil et puissant opium, tu possèdes les clefs du paradis. » Nous prenons pour point d'arrivée ce qui est pour le pieux solitaire le point de départ. Nous apprenons de lui, aujourd'hui encore, non pas à vivre en Dieu, mais à vivre en nous, et de façon à ne point souffrir des hommes.

(*Les Contemporains*, 6e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

LE MOYEN AGE

... C'est le passé qui nous a faits : malheur à qui ne s'y intéresse point et honte à qui le méprise ! Rien ne me touche plus que de savoir ce qu'ont été mes pères lointains, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont pensé, ce qu'ils ont souffert, comment ils ont songé le songe de la vie — et de retrouver leur âme en moi. C'est le passé qui fait le prix du présent et qui donne au présent sa forme. C'est dans le passé qu'il faut vivre, fût-ce pour en avoir pitié : en nous attendrissant sur nos ancêtres, c'est sur nous-mêmes que nous nous attendrissons. Je jouis de sentir à tout mon être des racines si profondes dans les temps écoulés et d'avoir tant vécu déjà avant de voir la lumière. L'avenir n'est que ténèbres et épouvante : toutes les fois que j'essaye de me figurer ce que sera le monde dans cent ans, dans mille ans, je sors de ce rêve avec un malaise horrible, une rage de ne pas savoir, un désespoir d'être né si tôt, une terreur

devant l'inconnu. Au contraire, le rêve du passé est plein de charmes secrets : il prolonge ma vie par delà le berceau, il éveille en moi l'imagination pittoresque et il me fait éprouver que j'ai un bon cœur. Joignez que l'étude du passé est souvent une excellente leçon de sagesse et qu'elle nous enseigne doucement la vanité des choses tout en nous intéressant à cette vanité même.

... Je serais charmé de m'appeler Montmorency : ce serait une joie pour moi d'avoir été déjà glorieux bien loin dans le passé ; mais, si nous ne sommes pas de haute lignée par le sang et le nom, nous sommes du moins, nous les lettrés, d'une grande et vieille race intellectuelle : nous remontons à Téroulde et par delà, plus haut que les Montmorency ; et cela nous console amplement, et nous remercions M. Gaston Paris de s'être fait le généalogiste de nos intelligences.

Il nous fait d'autant plus aimer la littérature du moyen âge qu'il en parle avec modestie. Il n'a point les ardeurs naïves, les admirations intolérantes de tel romanisant qui, parce qu'il a consacré sa vie à cette littérature, ne voit rien au monde de plus beau et, pour peu qu'on le pousse, vous met la *Chanson de Roland* au-dessus de l'*Iliade* et le *Mystère de la Passion* au-dessus des tragédies de Racine. M. Paris est un érudit si peu emporté qu'il se refuse à trancher la question qu'on se pose toujours dès qu'on a pris quelque intérêt à ces études : — Sans la Renaissance, provoquée par la connaissance et l'imitation des lettres antiques, notre littérature nationale fût-elle par venue d'elle-même au degré de perfection où

sont montées la grecque et la latine ? Autrement dit, la Renaissance a-t-elle été un bien ou un mal ? — Grosse question, attirante comme toutes les questions insolubles, et frivole peut-être sous un air de sérieux. Il est certain que l'âme du moyen âge avait en elle des trésors de sentiment, d'imagination et de passion tels que l'âme antique semblerait presque indigente auprès. Il est sûr, d'autre part, que le moyen âge n'a jamais su exprimer complètement, dans des ouvrages parfaits, cette poésie qui était en lui. Il n'a pas su trouver une forme égale à ses rêves et à ses aspirations. Il n'a guère connu la beauté plastique. Pourquoi ? Est-ce parce que le sentiment chrétien, dont le moyen âge était pénétré, répugne au fond à la beauté proprement artistique et littéraire, comme à quelque chose qui tient trop à la matière et à la chair et dont la séduction a je ne sais quoi de païen et de diabolique ? Ou bien le peuple tout jeune et tout neuf sorti de la fusion des Celtes, des Latins et des Francs, se trouvait-il incapable, par quelque faiblesse de complexion, d'atteindre jamais de lui-même à la perfection de l'art ? Ou bien enfin est-ce qu'il n'a pas eu le temps d'y atteindre en cinq cents ans ? Il ne faut pas oublier que ces cinq siècles ont été fort troublés, que la guerre de Cent ans a été une terrible interruption dans le progrès intellectuel de notre race ; et, malgré cela, nous étions déjà en bon chemin quand la beauté antique nous a été révélée. Je ne sache pas qu'il y ait dans notre XVIe siècle rien de comparable en poésie, même pour la beauté de la forme, à telle ballade de Rutebeuf, de Charles d'Orléans et de Villon. Il s'en faut de peu que telle page de Commynes n'é-

gale les plus belles de Montaigne et de Rabelais. Qui sait où nous serions parvenus, laissés à notre propre mouvement ? Et d'ailleurs, si l'antiquité grecque et latine, aussitôt dévoilée, nous a séduits et subjugués, c'est sans doute que nous avions en nous l'instinct et le sentiment de cette forme accomplie et que nous y aspirions confusément. On pourrait donc dire que nous avons reconnu cette beauté plutôt que nous ne l'avons découverte, et que l'imitation de l'antiquité n'a pas été pour nous une « Renaissance », mais un achèvement. Et l'on se demanderait alors si l'antiquité ne nous a pas fait payer un peu cher le service qu'elle nous rendait. Elle a sans doute hâté notre croissance, mais aussi peut-être l'a-t-elle fait dévier pendant un siècle et plus. Car, avec ses formes, elle nous a imposé ses idées et ses sentiments, et, en les mêlant aux nôtres en trop grande abondance, elle a bien pu altérer pour un temps (dans quelle proportion ? on ne le saura jamais) notre développement original. Il est vrai que, après tout, cette infusion nous a enrichis, que, tout ayant fini par se fondre, tout est bien, et que nous n'avons donc pas à nous plaindre.

Mais, de ce que cette irruption de l'antiquité a été, voilà trois siècles et demi, soudaine (autant que peuvent l'être ces choses), irrésistible et telle qu'elle a fait perdre à nos aïeux l'amour et presque le souvenir de leur passé, il s'ensuit qu'aujourd'hui, bien que plus éloignés de la foi religieuse du moyen âge que les hommes d'il y a trois cents ans, nous sommes cependant beaucoup plus capables de goûter et de comprendre son art et sa littérature et nous nous en

sentons même beaucoup plus près. Ces cathédrales gothiques qui semblaient barbares aux lettrés du XVIIe siècle et qui, pour Fénelon, manquaient de mesure et de noblesse, elles nous éblouissent, elles nous charment, elles nous touchent. Les raides et expressives statues des bons imagiers, les broderies végétales et les infinies ornementations qu'ils ciselaient patiemment dans la pierre nous intéressent pour le moins autant et nous paraissent peut-être aussi belles, quoique d'une autre façon, que les figures des Panathénées ou les acanthes des colonnes corinthiennes. Les chansons, les fabliaux, les farces, les mystères, dont l'excellent et sec Boileau méprisait la grossièreté et que d'ailleurs il ne lisait pas, nous les lisons, un peu vite parfois et en dissimulant quelque ennui ; mais aussi nous y découvrons souvent, dans une phrase, dans un vers (et tout le reste en bénéficie), des merveilles de grâce, de finesse, d'émotion, de poésie, une malice exquise, ou bien une tendresse, une piété qui nous vont à l'âme. Nous avons des attendrissements demi-involontaires, demi-prémédités, sur la littérature de nos lointains aïeux. Ce qui échappait complètement à Ronsard, à Racine, à Fénelon, à Voltaire, nous avons la joie et l'orgueil de le voir et de le sentir. Nous sommes plus proches, par le cœur et l'esprit, de Villon, de Joinville, de Villehardouin, de Téroulde, que ne l'ont été, du premier jusqu'au dernier, nos écrivains classiques, et nous renouons par-dessus leur tête la tradition nationale.

On dira : — Ce n'est là qu'un effort de l'esprit critique, une sympathie artificielle et acquise. Nous

connaissons plus de choses que les hommes des trois derniers siècles ; nous savons mieux qu'eux nous représenter des états d'esprit et de conscience différents du nôtre ; l'étude de l'histoire, la multiplicité des expériences faites avant nous, le cours du temps, même la vieillesse de la race, un certain affaiblissement des caractères et de la faculté de croire et d'agir, tout cela a développé chez nous la curiosité et l'imagination sympathique. Il n'y a rien de plus. Nous concevons peut-être mieux l'âme du moyen âge, mais nous en sommes encore plus loin que les écrivains des siècles classiques.

En êtes-vous sûrs ? Pour comprendre et pour aimer certains sentiments, il faut du moins en porter les germes en soi, il faut être capable de les ressusciter, fût-ce par jeu, de les éprouver, fût-ce un moment et en sachant bien que c'est une comédie intérieure qu'on se donne et dont on reste détaché. Toujours est-il qu'une âme antérieure à la nôtre dort en nous et qu'il n'est pas impossible de la réveiller et de jouir de ces réveils avec une demi-sincérité. Nous sommes devenus habiles dans ces exercices, nous nous y plaisons, et à cause de cela notre littérature diffère peut-être moins profondément de celle du moyen âge que la littérature du XVIIe et du XVIIIe siècle. Ou plutôt c'est comme si, sous le flot envahisseur des lettres antiques, un courant secret, une Aréthuse avait persisté, qui, longtemps refoulée et opprimée, a percé peu à peu les couches d'eau supérieures et s'y est mêlée....

Remarquez, je vous prie, que jamais depuis le moyen âge la littérature n'a été aussi dégagée qu'au-

jourd'hui de toute règle ni dans un plus superbe état d'anarchie. Nous sommes revenus à l'absolue liberté, comme avant la Renaissance. — Le réalisme, si en faveur à présent, est chose du moyen âge. — Le roman est aujourd'hui une bonne moitié de la littérature, comme au moyen âge. — Les épopées du moyen âge défrayent notre poésie et notre musique. — La poésie personnelle et lyrique, ressuscitée de nos jours, est chose du moyen âge plus que de la Renaissance et a été presque inconnue des deux derniers siècles ; Musset est plus proche de Villon que Boileau. — Le mysticisme, la préoccupation du surnaturel, l'espèce de sensualité triste dont sont pénétrés si curieusement, en plein âge scientifique, les livres de beaucoup de jeunes gens, ce sont encore choses du moyen âge ; Baudelaire est moins loin que Boileau de l'auteur du *Mystère de Théophile*. — Les hommes de la première moitié de ce siècle croyaient à une mission providentielle de la France dans le monde, comme les hommes du temps des croisades.

Or rien de tout cela, ou presque rien, entre la prise de Constantinople et la Révolution française...

Mais ces réflexions sont d'une généralité tellement démesurée qu'elles s'évanouissent à mesure que je les exprime. L'auteur de la *Poésie au moyen âge* les désavouerait certainement, car ce n'est ni de l'érudition, ni de l'histoire, ni même de la critique. Tout au plus est-ce de la critique impressionniste. Cela prouve, du moins, qu'il y a non seulement de quoi s'instruire, mais de quoi songer dans

le livre de M. Gaston Paris. J'y ai même trouvé de quoi divaguer agréablement — j'entends agréablement pour moi.

(*Les Contemporains*, 3e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

RACINE, POÈTE DE L'AMOUR

Racine, chrétien soumis, est un peintre et un psychologue sans peur. Et c'est fort heureux. Je l'aime mieux ainsi qu'esprit fort et peintre timide (comme Voltaire, si vous voulez). Sa conception du péché ne l'empêche pas de nous montrer des pécheresses, — sans d'ailleurs les qualifier. Sa foi ne l'empêche pas de nous montrer un révolté comme Oreste ou un sceptique comme Acomat et, semble-t-il, de s'y complaire. Les sentiments défendus ou même les hardiesses de pensée, il les exprime aussi librement que s'il n'était pas chrétien, et d'autant plus librement qu'il ne les prend pas à son compte. Et qui sait s'il ne jouit pas secrètement de pouvoir, sans se compromettre, traduire les âmes criminelles ou les intelligences perverses ?

Le théâtre du plus chrétien des siècles, et surtout le théâtre de Racine, n'est chrétien que fort indirectement, et de la façon que j'ai déjà indiquée. Et je ne doute plus — comme j'ai eu tort de le faire jadis — du bienfait de la Renaissance, qui, en paganisant le drame dans sa forme sans toutefois le déchristia-

niser dans son fonds intime, l'a, en somme, humanisé et élargi.

Ce que Racine, ainsi libéré par l'imitation même de l'antiquité classique, se trouve avoir peint avec la vérité la plus complète, et j'ai dit pourquoi, — c'est l'amour. Mais, heureusement pour ceux qui devaient venir après lui, ce qu'il a peint de l'amour, — même de l'amour-maladie, — c'est sa faculté d'illusion, son aveuglement, sa cruauté, ses souffrances, ses fureurs, enfin son mécanisme psychologique, mais non pas, du moins directement, sa sensualité. Et c'est là-dessus au contraire, c'est sur les troubles des sens qu'ont le plus insisté les comédies amoureuses du XIXe siècle. Elles se sont rejetées sur les femmes pendant la faute ou après la faute, ou sur les femmes subissant leur passé sensuel, ou sur les dames aux camélias de tout rang, ou sur le bagne du « collage », — et aussi sur des thèses juridiques ou sociales touchant l'amour, le mariage, l'adultère, le divorce, etc... Mais les variétés essentielles de l'amour, depuis le plus pur et le plus sain jusqu'au plus criminel et au plus morbide, sont dans les tragédies de Racine, peintes, on peut le croire, une fois pour toutes.

... Racine est bien le poète de l'amour. En mettant sur la scène l'amour-passion, il commence une littérature. Nous sommes loin de l'amour galant, de l'amour chevaleresque et platonique. Même l'amour de Chimène, même l'amour de Pauline, ce n'était pas cela encore : il avait des allures trop héroïques et viriles, ou il cédait trop vite au devoir. Sauf chez Camille (qui d'ailleurs est tout d'une pièce, n'est point

assez femme), nulle part avant Racine nous ne voyons l'amour-fureur, l'amour-passion, l'amour-maladie, qui pousse fatalement ses victimes au meurtre et au suicide, et cela au travers d'un flux et d'un reflux de pensées contraires, par des alternatives d'espoir, de crainte, de colère, et des raffinements douloureux de sensibilité, des ironies, des clairvoyances soudaines, puis des abandons furieux à la passion fatale, un art merveilleux à se faire souffrir, des sentiments de la dernière violence s'exprimant dans un langage d'une simplicité et d'une harmonie exquises — au point qu'on ne sait si l'on a peur de ces femmes ou si on les adore, et qu'on voudrait mourir avec elles et pour elles.

(*Jean Racine. — Les Contemporains*, 2e série)

Calmann-Lévy. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.

ORESTE, HÉROS ROMANTIQUE

Oreste est encore autre chose qu'un possédé de l'amour, qui aime comme l'on hait. Autre chose aussi que l'amant ténébreux et mélancolique que l'on rencontre quelquefois dans les romans du XVIIe siècle. Il me paraît le premier des héros romantiques. C'est déjà l'homme fatal, qui se croit victime de la société et du sort, marqué pour un malheur spécial, et qui s'enorgueillit de cette prédestination et qui, en même temps, s'en autorise pour se mettre au-dessus des lois. C'est déjà le réfractaire, le révolté aux déclamations frénétiques. Notez que Racine a pris Oreste

avant le temps où il venge sur sa mère le meurtre de son père. Ce n'est pas encore l'homme poursuivi par les Furies. Ses Furies ne sont qu'en lui-même : c'est sa passion, son orgueil, les sombres plaisirs du désespoir, le goût de la mort...

J'ai mendié la mort chez des peuples cruels
Qui n'apaisaient leurs dieux que du sang des mortels.
Ils m'ont fermé leur temple ; et ces peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avares.

Pylade lui dit, comme un ami de Werther dirait au héros de Gœthe :

Surtout je redoutais cette mélancolie
Où j'ai vu si longtemps votre âme ensevelie.

Oreste dit, comme pourrait dire René :

Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne ;

et, comme pourrait dire Antony :

Mon innocence enfin commence à me peser.
Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.
De quelque part sur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux

(La seule différence, c'est qu'Antony dirait : « qui condamnent la société ».)

Jusque dans la splendide déclamation par où commence l'accès de folie d'Oreste, jusque dans ces vers enragés, il y a à la fois une absurdité et une satisfaction de soi où les héros romantiques se reconnaîtraient. Une absurdité, ai-je dit : car ce malheur

insigne, unique, pour lequel Oreste maudit solennellement tous les dieux, c'est la vulgaire aventure d'avoir aimé sans être aimé ; et quant au crime d'avoir, par jalousie, laissé assassiner son rival (car le faible garçon n'a pas eu le courage de frapper lui-même), en quoi rend-il Oreste si intéressant ? Mais on sent qu'Antony et Didier parleraient comme lui, et s'enorgueilliraient de leur lâcheté comme d'une infortune sublime.

Oui, Oreste déjà porte en lui une tristesse soigneusement cultivée, une désespérance littéraire, une révolte vaniteuse, qui, cent cinquante ans après lui, éclateront dans la littérature romantique. Seulement, tandis que les romantiques crédules exalteront, sous le nom d'Antony ou de Trenmor, ce type de fou et de dégénéré et le prendront pour un héros supérieur à l'humanité, Racine, quelque faiblesse secrète qu'il ait peut être pour lui, ne le considère que comme un malade et ne nous le donne en effet que pour un malheureux voué à la folie et qu'on emporte sur une civière après son accès :

> Sauvons-le : nos efforts deviendraient impuissants
> S'il reprenait ici sa rage avec ses sens.

Bref, le romantisme intégral est quelquefois chez Racine : mais il y est donné pour ce qu'il est : pour un cas morbide.

(*Jean Racine.*)

RACINE, EXPRESSION DU CLASSICISME

De tous les grands écrivains profanes du XVIIe siècle, Racine est celui qui a reçu la plus forte éducation chrétienne.

Et de tous les grands écrivains de son temps sans exception, Racine est celui qui a reçu et s'est donné la plus forte culture grecque.

Et la merveille, c'est la façon dont se sont conciliées ou plutôt fondues dans son œuvre ces deux éducations, ces deux traditions, ces deux cultures.

Elles supposent deux conceptions de la vie si indifférentes en elles-mêmes, et si diverses dans leurs conséquences ! Ici, la foi dans l'homme, la vie terrestre se suffisant à elle-même. Là, le dogme de la chute, la vie terrestre n'ayant de sens que par rapport à l'autre vie, la peur et le mépris de la chair. Or, la pensée de l'autre vie a changé l'aspect de celle-ci, a provoqué des sacrifices, des résignations, des songes, des espérances et des désespoirs inconnus auparavant. La femme, devenue la grande tentatrice, le piège du diable, a inspiré des désirs et des adorations d'autant plus ardents, et a tenu une bien autre place dans le monde. La malédiction jetée à la chair a dramatisé l'amour. Il y a eu des passions nouvelles : l'amour de Dieu considéré à la fois comme un idéal et comme une personne, la haine paradoxale de la nature, la foi, la contrition. Il y a eu des conflits nouveaux de passions et de croyances, une complication de la conscience morale, un approfondissement

de la tristesse, un enrichissement de la sensibilité.

La tradition grecque donnera à Racine la mesure, l'harmonie, la beauté. Elle lui offrira des peintures de passions fortes et intactes. Elle lui fournira quelques-uns de ses sujets et quelques-unes de ses héroïnes. Et Racine, souvent, leur prêtera une sensibilité morale venue du christianisme. Il fera des tragédies qui secrètement embrassent et contiennent vingt-cinq siècles de culture et de sentiment.

Chose bien remarquable, Racine avait eu, dès son séjour à Port-Royal, ce souci de concilier deux traditions qui lui étaient presque également chères. A seize ans, à dix-sept ans, en lisant Plutarque, — toutes les *Vies des hommes illustres*, et toutes les *Œuvres morales*, — il se demandait : « Ne pourrais-je donc adorer ces Grecs, ne pourrais-je même faire des tragédies comme eux sans être pour cela un mauvais chrétien ? » Et non seulement il extrayait de Plutarque, en abondance, des lieux communs, des préceptes et des maximes, toute une morale admirable, et — quoique purement humaine et non appuyée sur un dogme — assez rapprochée par endroits de la morale du christianisme ; mais encore, avec une singulière subtilité, il notait dans Plutarque toutes les phrases qui paraissaient se rencontrer (en les sollicitant un peu) avec le dogme chrétien, et particulièrement avec cette doctrine de la grâce dont ses bons maîtres étaient obsédés. Et, dans les marges des livres, en regard de ces précieuses phrases païennes, il écrivait : « Grâce... Libre arbitre... Cela est semi-pélagien... Providence... Humilité... Honorer tous les saints... Crainte de Dieu... Amour

de Dieu... Attrition... Confession... Pour les catéchismes... Dieu auteur des belles actions... Pénitence continuelle... Ingrat envers Dieu... Péché originel... Martyre... etc. »

... Notez, quoi que j'aie pu dire tout à l'heure des différences essentielles de la conception chrétienne et de la païenne, que ces rapprochements ne paraissent point si forcés, tant le dogme chrétien correspond à des états ou besoins permanents de l'âme humaine ! Mais quelle lumière cela jette sur le futur théâtre de Racine !

En somme, ne pouvant paganiser le christianisme, il christianise le paganisme. Car il les aimait tous les deux. La Bruyère dit fort bien : « Oserais-je dire que le cœur seul concilie les choses extrêmes et admet les incompatibles ? » C'est une remarque dont nous pourrons souvent constater la vérité soit dans la vie, soit dans l'œuvre de Racine. A l'opposé des romantiques, Racine est un merveilleux conciliateur de traditions, et cela, mieux peut-être que tout le reste, témoigne de l'étendue de sa sensibilité, de sa puissance d'aimer, de la richesse de son âme.

(*Jean Racine.*)

Calmann-Lévy, édit.

Et c'est par tout cela que ses tragédies nous font tant de plaisir. Elles prêtent indéfiniment au souvenir et au rêve. — Il est fort difficile de relire une pièce d'intrigue, une fois qu'on la connaît. Quant aux comédies ou drames d'amour, quelques-uns de ceux du XIXe siècle peuvent, un moment, nous mordre ou nous secouer plus fort, parce que nous y voyons des

êtres voisins de nous, et aussi par la vertu des détails familiers et actuels. En revanche, nous aurons peut-être quelque peine à les relire, justement à cause de ces détails éphémères, et qui vieillissent vite, ou encore à cause du trop d'esprit qu'on y a mis... Mais la tragédie de Racine, si proche à la fois et si lointaine, ne nous lasse plus. Rien d'inutile ; point de bavardage ; le fond de l'âme des personnages, ce qu'ils ne sauraient vraisemblablement confier à un autre, s'exprime par des monologues substantiels. On ne s'arrête point aux minuties. Les entrées et les sorties sont très brièvement justifiées, et seulement quand il le faut. Je ne sais pas si l'on pleure à voir jouer la pièce ou à la lire. Mais l'esprit s'y occupe et s'y délecte de diverses manières. Vous transposez la fable, si vous le voulez ; vous la modernisez, vous l'imaginez se déroulant chez nous. Ou bien, par un amusement inverse, vous remontez jusqu'à ses origines, vous cherchez à reconnaître dans le drame les apports des civilisations successives, et vous avez la joie de planer sur les âges, à la façon d'un dieu.

(*Impressions de Théâtre*, 1re série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

... L'œuvre si compliquée de Racine offre une autre contradiction apparente. « Nous avons sous les yeux, dit M. Deschanel, une Hermione bouleversée par toutes les tempêtes de l'amour, et cependant il semble qu'il y ait en elle un La Rochefoucauld pénétrant qui observe ces agitations et qui les démêle en les exprimant, pareil à cet artiste qui, dit-on, afin d'étudier la tempête sans être emporté par elle, se fit attacher

au mât du vaisseau. » Ce que M. Deschanel dit là d'Hermione peut s'appliquer à bien d'autres. Or, n'y a-t-il pas là une convention trop forte ? Le sang-froid, la netteté de vue qu'implique une pareille connaissance des secrets de son âme n'est-elle pas incompatible avec l'emportement aveugle de la passion ? et s'analyse-t-on si bien au moment où l'on perd la tête ?

Si c'est une convention, reconnaissons d'abord qu'elle vaut largement ce qu'elle coûte. Les personnages sont ainsi d'une clarté qui ne laisse rien à désirer ; aucun de leurs mobiles ne nous échappe ; aucun anneau ne se dérobe dans la chaîne serrée de leurs sentiments et de leurs états de conscience. Je sais qu'on se passe aujourd'hui volontiers de cette clarté suprême. On respecte mieux la part d'inconscient et d'inexpliqué qui est dans l'homme. La névrose et ses mystères ont parfois dispensé nos contemporains de présenter le développement suivi d'un caractère ou d'une passion. Il est possible que ces solutions de continuité et ces *trous* bien ménagés, donnent plus exactement l'impression de la réalité énigmatique ; mais on peut croire que ce n'est point un art inférieur que celui qui cherche à rendre la réalité plus claire et plus logique.

... Le goût ! la perfection ! la clarté suprême, la subordination de la sensibilité au jugement ; ce qui fait que l'on comprend toujours, qu'on ne se demande point (comme pour *Hamlet* par exemple) ni si tel personnage est fou, ni dans quel moment il l'est, ni ce qu'il a voulu dire, ni « pourquoi ces choses et non pas d'autres » ; ce don si français, ce don que les autres peuples n'ont évidemment pas reçu au

même degré, ce qu'on a appelé « le goût de l'intelligible » ; cette faculté de réduire autant que possible dans la peinture des caractères, des passions, la part de l'inexpliqué et le trop commode « je ne sais quoi »... ah ! qu'il fait bon les retrouver ici !

(*Les Contemporains*, 2e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

Je suis tenté de croire qu'il y a une partie de Racine à jamais inaccessible aux étrangers et qui sait ? peut-être à tous ceux qui sont trop du Midi comme à ceux qui sont trop du Nord. C'est un mystère. C'est ce par quoi Racine exprime ce que nous appellerons le génie de notre race : ordre, raison, sentiment mesuré et force sous la grâce. Les tragédies de Racine supposent une très vieille patrie. Dans cette poésie, à la fois si ordonnée et si émouvante, c'est nous-mêmes que nous aimons ; c'est — comme chez La Fontaine et Molière, mais dans un exemplaire plus noble — notre sensibilité et notre esprit à leur moment le plus heureux.

... Un des bas-reliefs du monument tumultueux et déchiqueté que la troisième République a élevé à Victor Hugo, le représente reçu par les autres poètes dans les Champs Elysées. On y a mis Homère, Shakespeare, Dante. On y a mis Corneille, malgré *Polyeucte*, Molière, Rabelais, Voltaire, je ne sais qui encore.

Et c'est très bien.

On n'y a pas mis Racine.

C'est très bien aussi ; car il est à part.

(*Jean Racine.*)

Calmann-Lévy, édit.

LE QUIÉTISME

Si les dernières opérations du quiétisme sont pour nous difficiles à concevoir, ses commencements, la manière dont il éclôt dans une âme me paraît assez claire. Cela se voit déjà dans la vieille page (1) que je vous rapportais tout à l'heure, et qui fut écrite dans un moment où je ne songeais certes pas à Mme Guyon. « Tout ce que Dieu fait est bon parce que nous le voulons ainsi... Toute souffrance est bénie, non comme équitable, mais comme venant de lui... Tout est bien, non parce qu'il est juste et bon, mais parce que nous l'aimons... » Evidemment j'étais sans le savoir sur le chemin du quiétisme.

Au fond de cette attirante hérésie il y a, — plus ou moins connu et accepté de l'âme qui s'y attache, — 1° un plaisir de générosité et d'orgueil, 2° un plaisir d'abandon, de langueur, de paresse.

Le plus grand amour est l'amour le plus désintéressé. Il est donc naturel que, parvenu à un certain degré de dévotion, on commence à vouloir aimer Dieu sans intérêt. Mais aimer Dieu sans intérêt, c'est l'aimer sans espoir de récompense ni crainte de châtiment. C'est donc l'aimer sans se plus soucier du paradis et de l'enfer. On dit à Dieu : « Je vous aime tant, que cela m'est égal d'être damné. » On a le plaisir d'être extrêmement généreux avec Dieu. On

(1) Cf. *Les Contemporains*, 4e série. Société française d'Imprimerie et de Librairie.

l'aime d'une manière qui aurait pu le dispenser de prendre la peine de vous racheter.

Le premier effet du quiétisme, c'est donc l'indifférence au salut.

Dans cet état, on se garderait bien, par délicatesse, de demander à Dieu quoi que ce soit.

Le second effet du quiétisme, c'est donc la suppression de la prière (j'entends de la bonne grosse prière, au sens habituel du mot).

D'un autre côté, le souhait naturel d'un grand amour, c'est de se confondre avec l'objet aimé. Mais pour se fondre en Dieu, il faut d'abord s'anéantir ; il faut renoncer à son activité propre, ôter de soi tout désir de « propriété », tout attachement à soi-même. Par suite, ne pas trop s'acharner contre ses défauts et ses vices : il y aurait à cela de la vanité encore. Pareillement, la foi explicite aux attributs des personnes divines et aux mystères de Jésus-Christ devient superflue. Il faut s'enfoncer en Dieu sans épiloguer sur lui ; ne plus bouger, le laisser faire ; être en Dieu sans penser à Dieu. Au reste, quand on a déclaré une fois qu'on s'abandonnait à lui, cela vaut pour toute la vie, et il est inutile de renouveler cette déclaration, ce qui nous dérangerait, nous ferait reculer dans la vie interieure. Il faut abdiquer totalement notre personne et ne plus faire attention à nos actes, puisqu'ils ne nous appartiennent plus.

... Cette idée [l'indifférence au salut], certes, ils [les mystiques] ont dû la repousser. Car il est clair, même pour nous qui ne sommes pas théologiens, que le chrétien ne peut pas se désintéresser de son salut,

puisque Dieu même veut que nous soyons sauvés et nous l'a signifié abondamment. Et, en outre, comment et par quel biais les chrétiens distingués qui se piquent d'aimer Dieu mieux que les autres chrétiens, pourraient-ils se soustraire à l'obligation de désirer le paradis, puisque le paradis, c'est essentiellement la possession de ce Dieu qu'ils prétendent tellement aimer ?

... Et c'est ce jeu illusoire de s'anéantir ou de croire qu'on s'anéantit ; c'est ce jeu généreux et subtil, ce jeu sublime et charmant que Fénelon enseigne à quelques âmes dans ses *Lettres spirituelles*.

Deux opérations : se détruire, s'abandonner.

La première opération, se renoncer, se détruire, s'anéantir, paraît rude. Mais elle peut être pleine de délices si on la pratique comme un « sport » spirituel, où l'on se dédouble forcément ; où le « moi » détruit peut souffrir ; mais où le « moi » destructeur de soi-même peut s'exalter dans sa besogne paradoxale et en jouir. — On est d'ailleurs aidé par un sentiment que connaissent ceux qui ont l'habitude de s'examiner et de se surveiller eux-mêmes, par un sentiment plus lent à venir, mais aussi naturel que l'amour de soi, et qui est le dégoût de soi. A force de distinguer, au fond de tous ses actes, la même recherche âpre et vile et désespérément monotone de son intérêt propre et les déguisements misérables dont elle se recouvre, et la stupidité de cette gloutonnerie et de cette ruse ; à force de voir toujours en soi-même

Le spectacle ennuyeux de l'éternel péché.

on finit par avoir autant d'agacement de son propre égoïsme que de celui des autres... Ce sentiment peut être sincère et, cultivé, devenir très profond.— Et dès lors on conçoit comme possible et presque comme facile la première opération : la destruction de soi.

... Lorsque, par la destruction du « moi », nous avons fait le vide en nous et que Dieu remplit ce vide, il ne reste plus qu'à s'abandonner à lui ; et c'est la seconde opération, pleine de douceur, celle-là...

... Cet abandon, sans nous dispenser de combattre nos défauts, nous détourne de nous congestionner sur eux, et, pour ainsi dire, de les surfaire par orgueil, ou, par orgueil encore, de croire que nous les vaincrons, partant, il nous sauve de l'orgueil de la vertu.

(*Fénelon.*)

Arth. Fayard, édit.

LA FOLIE DE J.-J. ROUSSEAU

... Nous ne pouvons plus bien concevoir l'effet que produisit la *Julie*. Comparez-la seulement aux *Égarements du cœur et de l'esprit*, ou même à *Marianne*. La littérature du temps était, avouons-le, un peu desséchée. Le vagabond, le rêveur, le solitaire Rousseau y rouvrit de larges sources neuves.

De la *Julie* se répandirent dans toute la société d'alors le goût de la nature, de la vie campagnarde

(ce qui est fort bien), le culte de la sensibilité (ce qui ne serait pas mal), mais de la sensibilité se croyant une vertu (ce qui est dangereux). On fut plus touché, j'en ai peur, des sophismes du premier volume et des paradoxes psychologiques du troisième que de la morale excellente et traditionnelle qui se rencontrait dans le tome du milieu. Et il arriva bientôt que les formes du roman auparavant en faveur, le roman naïvement romanesque et le roman franchement libertin (qui du moins étaient faciles à distinguer) cédèrent le pas au roman à la fois sérieux et menteur. Et ainsi, au cours des âges suivants, tous les romans où sont affirmés la fatalité et le droit de la passion, tous les romans de mésalliances sociales ou morales, tous ceux où l'amour triomphe, souvent contre la raison, des préjugés ou des convenances de classes, et ceux où le vice parle le langage de la vertu, et ceux où abondent les courtisanes touchantes, et ceux où les personnages se font une morale particulière, supérieure à la morale commune, prennent le sentiment pour la conscience et commettent des actions douteuses avec des discours et des gestes avantageux, tous ces romans où règne ce que j'appellerai « l'illusion sur la moralité des actes », les *Indiana*, les *Lélia*, les *Jacques* et leurs innombrables petits... on peut dire que, directement ou non, — et sans que peut-être ce soit « la faute à Rousseau », — ils découlent de la *Nouvelle Héloïse*, mère gigogne des sophismes romantiques et des rêves orgueilleux.

... En quoi consiste la folie avérée de ses années déclinantes ? — Il est sensible, tendre, crédule. Il

se jette à la tête d'un homme à qui il prête toutes les vertus et dont il croit être adoré. Puis il s'aperçoit que son nouvel ami est inférieur à l'image qu'il s'en formait, et aussi que cet ami aime moins qu'il n'est aimé. Douloureusement déçu, il se croit trahi ; et de cette prétendue trahison de quelques personnes, il conclut à une trahison universelle, à un vaste complot organisé contre lui. Déformation des choses par la sensibilité et généralisation hâtive, tel est le cas de Rousseau, flagrant surtout dans ses *Dialogues*.

Mais ne déforme-t-il pas la réalité de la même manière dans ses autres écrits ?

Croire la nature bonne parce qu'il se sent bon en suivant la nature, c'est-à-dire en faisant tout ce qui lui plaît ; croire la société mauvaise parce qu'il a souffert de la société, et conclure de tout cela que c'est la société qui a corrompu la nature ; — ou bien, parce qu'il aime la vertu surtout dans ses gestes exceptionnels, et parce qu'il n'a pas les sens jaloux, et qu'il n'a guère connu, de la passion, qu'une certaine langueur à la fois brûlante et inactive, croire qu'un mari, une femme, son ancien amant et une tendre amie de cet amant pourront vivre tranquillement ensemble sans avoir entre eux rien de caché, trois de ces personnages n'ayant d'ailleurs d'autre occupation que d'adorer, ménager et soigner l'amant, qui est Rousseau lui-même sous le nom de Saint-Preux ; — ou bien, parce qu'il se ressouvient vivement de la cordialité de quelque fête municipale dans sa petite république, et parce qu'un jour il a pleuré de tendresse de se sentir en communion civique avec ses chers Genevois

retrouvés, croire que c'est assurer le bonheur et la liberté de l'homme que de le livrer tout entier à l'État ; — ou bien, dans sa vie même, parce qu'il aime la vertu, se croire vertueux, et, parce qu'il est sensible, se croire le meilleur des hommes, et le croire au point où il le croit ; — ou bien enfin, comme dans les *Dialogues*, croire que l'univers le persécute parce qu'il a rencontré quelques amis infidèles : tout cela, n'est-ce pas, en somme, la même opération de l'esprit, le même triomphe exorbitant de l'imagination et de la sensibilité sur la raison ? Et, si Rousseau peut être qualifié de dément dans le dernier des cas que j'ai énumérés, qui osera dire que, sauf le degré, il ne l'était pas aussi dans les autres ? Il l'était... oh ! mon Dieu, comme le seraient beaucoup d'hommes à nos yeux, si nous les connaissions, s'ils écrivaient des livres et si, parmi leur déraison, ils avaient quelque génie.

Joignez à cela les maladies de Rousseau, dont je ne veux pas refaire la lamentable liste. Ses maladies ne lui ont point donné sa sensibilité : mais elles l'ont faite plus aiguë et plus dominante en lui fournissant plus d'occasions de s'exercer. Elles l'ont souvent condamné à la solitude. Elles l'ont forcé de vivre replié sur soi. Jamais écrivain n'est moins sorti de lui-même, n'a plus constamment rapporté tout à lui, — et n'a cru, du reste, à la perversité de plus d'individus que cet ami de l'humanité et cet homme si persuadé de la bonté naturelle de l'homme.

Cette déraison, cette subordination totale du jugement à la sensibilité, lui fait une place unique dans notre littérature. Comparez-le, je ne dis pas aux

grands écrivains du XVIIe siècle, mais à Voltaire, à Montesquieu, à Buffon, même à l'aventureux Diderot. Oh ! qu'ils vous paraîtront sensés ! Pourquoi ne pas le dire ? D'innombrables pages de Rousseau éclatent d'une absurdité ingénument insolente. Je vous ai fait remarquer que ses plus déterminés partisans sont souvent obligés eux-mêmes de l'interpréter et d'avouer qu'ils l'interprètent : il ne faut pas, assurent-ils, considérer ce qu'il a dit, mais ce qu'il a voulu signifier, et qui est profond ou qui est sublime. Or Rousseau est le seul de nos classiques (si toutefois on lui peut encore donner ce nom) qui ait besoin d'une interprétation aussi complaisante et aussi radicalement transformatrice du texte. Les autres peuvent se tromper : ils disent bien ce qu'ils disent, et non autre chose. Parmi leurs audaces ou leurs caprices, leur raison demeure. Ils restent dans la tradition française. Rousseau, cet interrupteur de traditions, Rousseau, cet étranger, insère dans notre histoire littéraire un phénomène, un « monstre » (qui aura pour lignée tous les déséquilibrés, grands ou petits, du XIXe siècle).

De là, peut-être, son attrait. Outre qu'il avait du génie et, au plus haut point, le don de l'expression, l'humanité est telle que c'est peut-être la part d'absurdité qui est dans son œuvre, qui a permis à Rousseau d'exercer une si prodigieuse influence. On allait vers lui à cause de sa déraison brillante et émue de poète-dialecticien, à cause des singularités et des contradictions même de sa personne et de sa vie, à cause de la vibration délirante que son âme malade communiquait à ses livres. Oui, l'attrait de Rousseau

c'est souvent le mystérieux « attrait de l'absurde ». Car l'absurde a son attrait, en tant qu'il offre à la sensibilité l'image subite et grossière d'une facile revanche contre ce qu'il y a de pénible dans la réalité.

... On dit qu'il a été un grand réformateur des mœurs ; qu'il a restauré la morale individuelle en la faisant reposer sur la conscience (« Conscience... instinct divin... guide assuré... ») et la morale domestique par la réprobation de l'adultère et en prêchant le respect du mariage et du devoir paternel et maternel.

Il y a du vrai, oui : mais, tout de même, on exagère un peu. On dirait vraiment que la morale avait cessé d'exister en France, qu'il n'y avait plus d'enseignement religieux, que la plupart des bourgeoises de Paris et des provinces étaient des épouses dévergondées et de mauvaises mères... En réalité Rousseau (et cela après Marivaux, Destouches, La Chaussée, qui sont des écrivains très amis de la morale) n'a agi, un peu, que sur un petit monde très corrompu, mais très restreint. Parce que Rousseau a déterminé quelques jeunes femmes du monde à allaiter leurs enfants et à passer un peu plus de temps à la campagne, il ne faut pas croire qu'il ait transformé et régénéré la société française. La licence des mœurs dans les classes riches a continué, si je ne me trompe, jusqu'à la Révolution ; et aussi la littérature libertine. Seulement on s'attendrit plus aisément et on fait plus de phrases sur la vertu. Ce que Rousseau a surtout développé chez ses contemporains, c'est une affreuse sensiblerie, extraordinairement différente de

la bonté. Il me semble excessif d'affirmer, comme on l'a fait, qu'il a « changé l'atmosphère morale de la France ».

On a dit qu'il avait réappris aux femmes la « passion », la grande, la vraie, tout à fait oubliée, à ce qu'on assure. Oh ! qu'il me semble bien que les Lespinasse et les Aïssé, — et d'autres sans doute qui ne nous ont pas fait de confidences — n'eurent pas besoin de ses leçons !

[Sa grande originalité c'est son déisme fervent, c'est le sentiment qu'il a de la nature.]

... J'ai dit ses nouveautés heureuses. Je n'ai plus qu'à indiquer son influence posthume.

Dans la politique d'abord. Ce n'est ni Voltaire ni Montesquieu et ses disciples qui ont donné sa forme à la Révolution, c'est Rousseau. La théorie de la démocratie absolue et du droit divin du nombre date de lui. La Terreur, c'est (je vous l'ai fait voir) l'application à un grand et vieux royaume d'une théorie de gouvernement rêvée par un sophiste pour une bourgade... Et le bréviaire du jacobinisme, c'est toujours le *Contrat social*.

... En littérature, ce que Rousseau a légué aux générations qui l'ont suivi, c'est le romantisme, c'est à-dire (au fond et en somme, et quoique bien des poèmes ou livres de romantiques semblent échapper à cette définition) l'individualisme encore, l'individualisme littéraire, l'étalage du « moi », — et la rêverie inutile et solitaire, et le désir, et l'orgueil, et l'esprit de révolte : tout cela exprimé, soit de façon directe, soit par des masques transparents auxquels le poète prête son âme. (Mais, au reste, je ne sau-

rais mieux faire que de vous renvoyer au beau livre de M. Pierre Lasserre : le *Romantisme français.*)

Au point où Rousseau l'a porté (surtout dans les *Confessions* et les *Rêveries*), cet individualisme littéraire était chose insolite, non connue auparavant, et où l'on pouvait voir un emploi indécent et anormal de la littérature. Car évidemment elle n'a pas été faite pour ça. — A l'origine, le poète chante ou récite aux hommes assemblés des histoires, ou des chansons ou des éloges de héros ou des préceptes de morale. Il est clair qu'on ne lui demande pas de confidences intimes. Telle est la littérature primitive et « naturelle », la seule qu'aurait dû admettre Jean-Jacques, prêtre de la nature. — Plus tard, après l'invention de l'écriture, après l'imprimerie, on a instinctivement senti qu'il ne convenait d'exposer au public, — multipliés par la copie ou par la lettre imprimée, — que des pensées, des récits, des images propres à intéresser tout le monde ; qu'il était peu probable que la personne intime et secrète de l'écrivain importât aux autres hommes, et qu'il y aurait, du reste, impudeur à l'exprimer publiquement. — L'individualisme en littérature, l'antiquité l'a ignoré (sauf dans quelques strophes ou distiques d'élégiaques). Le moyen âge, le XVIe siècle, le XVIIe et le XVIIIe, jusqu'à Rousseau, ne l'ont presque pas connu. Montaigne lui-même n'est indiscret qu'à la façon d'Horace, par exemple. Il ne se confesse pas tout entier, ni toujours (il s'en faut de beaucoup) ; et tous ses aveux se rapportent à des observations générales sur la nature humaine.

Rousseau, par ses *Confessions*, a véritablement

inauguré le genre et l'a, du premier coup, réalisé totalement. Personne ne se confessera plus comme s'est confessé Jean-Jacques.

... Donc, la descendance littéraire de Jean-Jacques, c'est Chateaubriand, c'est madame de Staël, c'est Senancour, c'est Lamartine, Hugo, Musset, Sand, Michelet... Sans Rousseau, ils n'auraient pas été tout ce qu'ils sont.

Puis-je regretter, en énumérant de si grands écrivains, l'individualisme romantique ? Oh ! non, car ils m'ont trop souvent charmé, et trop profondément. Et puis, peut-on dire qu'il n'y ait que des confidences personnelles dans les poètes et les écrivains romantiques ? Sont-ils romantiques tout entiers ? Avez-vous rencontré, dans Chateaubriand, Lamartine, Hugo, ou Vigny, beaucoup de sentiments personnels, qui ne soient en même temps généraux par quelque côté ? — Ce qui est peut-être vrai, c'est que le meilleur et le plus solide de la littérature du XIXe siècle resterait, le romantisme ôté, et qu'en effet la littérature la plus ancienne, la plus nécessaire et la plus forte, c'est bien la littérature objective, impersonnelle (philosophie, histoire, roman de mœurs et de caractères, théâtre même).

Mais que l'autre est souvent séduisante ! et que les souffrances, les fautes et les sentiments les plus intimes d'un homme qui a le génie de l'expression agissent délicieusement sur notre sensibilité ! Un individu de cette sorte, lorsqu'il s'examine et se décrit, descend quelquefois plus loin dans son âme qu'il ne descendrait dans celle des autres... Et je sais que la littérature personnelle est forcément la

glorification d'un certain nombre de péchés capitaux : mais, sans elle, bien des choses n'auraient pas été dites, qu'il eût été dommage qui ne fussent pas dites. Avouons, si vous le voulez, que cette littérature-là est quelque chose de déréglé, quelque chose qui n'est pas tout à fait dans l'ordre... Mais, tout de même, il eût été triste que le romantisme, — qui depuis cinquante ans décline, — ne fût pas né...

... Avant de le quitter, je considère Rousseau dans le plus complaisant des nombreux portraits qu'il a laissés de lui-même : ses quatre *Lettres à M. de Malesherbes*. (Et cette manie d' « expliquer éternellement son caractère » a vraiment quelque chose de peu viril, et est signe, déjà, de faiblesse mentale.) — Lorsqu'il compose ces quatre *Lettres*, il est dans son plus beau moment ; il vient d'écrire la *Julie*, le *Contrat* et l'*Emile* ; et sa folie n'est que commençante. Or, comment se voit-il ? et comment se définit-il ?

Dans ce portrait, — qu'il veut pourtant aussi avantageux que possible, il oublie, ou néglige, ou dédaigne les parties les plus saines de lui-même, celles où se seraient sans doute reconnus ses aïeux parisiens et catholiques ; il oublie le Jean-Jacques qui a écrit des choses si raisonnables sur le patriotisme, par exemple (dans l'article *Économie politique*), ou sur le naïf *Projet de paix perpétuelle* de l'abbé de Saint-Pierre ; celui qui a écrit l'admirable troisième partie de la *Nouvelle Héloïse*, et, dans l'*Emile*, la *Profession de foi du Vicaire* et les chapitres délicieux sur l'éducation de Sophie, et certaines pages des *Lettres de la Montagne* et, dans sa corres-

pondance privée, tant de lettres pleines de raison (car c'est surtout pour le public qu'il osait ses folies).

Il oublie, dis-je, ce qu'il eut de meilleur ; et voici comme il se peint.

Après avoir exprimé son « dégoût des hommes », il en cherche la cause. « Elle n'est autre, dit-il, que cet *indomptable esprit de liberté que rien n'a vaincu* » (car, naturellement, il donne aux choses de favorables noms). Il continue en disant que « *personne au monde ne le connaît que lui seul* ». Il assure connaître ses défauts et ses vices, mais il ajoute aussitôt : « Avec tout cela, je suis très persuadé que, de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi. »

Il se définit lui-même « une âme paresseuse qui s'effraie de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, et sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte ». Il proclame son mépris absolu de l'opinion. (Or l' « opinion », comme il l'entend, peut être le sentiment des sots mais peut être aussi la plus respectable et la plus nécessaire des traditions.) Il écrit fièrement : « Je hais les grands », lui qui a si longtemps paru ne pouvoir se passer d'eux. — Son plus grand plaisir, c'est de rêver. Il raconte les orgies silencieuses de sa sensibilité et de son imagination à travers les bois de Momtmorency :

Et cependant, dit-il, au milieu de tout cela le *néant de mes chimères* venait quelquefois me contrister tout à coup. Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalités, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un cer-

tain élancement du cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas l'idée, et dont pourtant je sentais le besoin.

Qu'est-ce que tout cela, sinon l'éclatant portrait d'un poète lyrique — et d'un révolté ? (Et c'est par ce second trait qu'il a séduit beaucoup d'hommes, car la révolte plaît d'abord.)

Poète, grand poète, âme de désir, tempérament *du même ordre* que celui d'un Byron, d'un Léopardi ou d'un Musset, — mais dont la poésie tout individuelle s'est, par une série de hasards, principalement exercée sur des objets qui ne souffrent point la poésie, surtout celle-là, et qui veulent de l'observation et de la raison. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que ces théories, qu'édifiaient son imagination et sa sensibilité servies par une brillante et décevante dialectique, ces théories qui devaient être si malfaisantes après lui, — de son propre aveu il n'y croyait pas au sens exact du mot : il les rêvait ; et c'est par des « chimères » dont il a confessé « le néant » qu'il devait ravager l'avenir.

Car ce n'est pas seulement le poète lyrique dont il trace le portrait dans ses *Lettres à M. de Malesherbes* : c'est encore, — avec le rêveur ivre et engourdi de songes, — le solitaire orgueilleux, l'autodidacte outrecuidant, l'indiscipliné, le révolutionnaire par instinct, l'insociable qui réforme tous les jours la société, l'homme qui date tout de lui, qui ramène tout à lui et subordonne tout à son rêve ou à son caprice ; qui fait à chaque instant table rase

de toute l'œuvre humaine, et qui croit faire avancer les hommes en rompant la continuité entre les générations ; l'homme qui peut bien faire complices de ses imaginations les anthropoïdes ou les Spartiates, mais qui, en réalité, ne tient nul compte des morts de sa race, « plus nombreux que les vivants » ; — bref, exactement le contraire d'un Bossuet ou d'un Auguste Comte.

J'ai adoré le romantisme, et j'ai cru à la Révolution. Et maintenant je songe avec inquiétude que l'homme qui, non tout seul assurément, mais plus que personne, je crois, se trouve avoir fait chez nous ou préparé la révolution et le romantisme, fut un étranger, un perpétuel malade et finalement un fou.

Mais on l'a aimé. Et beaucoup l'aiment encore ; les uns, parce qu'il est un maître d'illusions et un apôtre de l'absurde ; les autres, parce qu'il fut, entre les écrivains illustres, une créature de nerfs, de faiblesse, de passion, de péché, de douleur et de rêve. Et moi-même, après cette longue fréquentation dont j'ai tiré plus d'un plaisir, je veux le quitter sans haine pour sa personne, — avec la plus vive réprobation pour quelques-unes de ses plus notables idées, l'admiration la plus vraie pour son art, qui fut si étrangement nouveau, la plus sincère pitié pour sa pauvre vie, — et une « horreur sacrée » (au sens latin) devant la grandeur et le mystère de son action sur les hommes.

(*Jean-Jacques Rousseau.*)

Calmann-Lévy, édit.

LOUIS VEUILLOT

Il fut un des grands catholiques de ce temps ; le plus grand peut-être, si l'on considère la puissance et l'ardente et amoureuse combattivité de son talent ; le plus original, si l'on fait attention à l'absolue pureté de son catholicisme, rare et neuf par cette pureté même et cette simplicité.

Il lui fut avantageux, en somme, de n'avoir reçu, dans son enfance, presque aucune éducation religieuse ; d'avoir, en vrai gamin de Paris, fait sa première communion sans y prendre garde et, ensuite, de n'y avoir plus songé. Les hommes qui ont eu une enfance pieuse et qui se sont lentement détachés de la foi par l'insensible travail de leur esprit avec qui conspirent, quelquefois, les exigences de leurs passions de vingt ans, ceux-là ne se convertissent guère ou, s'ils se convertissent, ce n'est pas à vingt-cinq ans, c'est généralement beaucoup plus tard, et c'est par un simple réveil de sentiments qui, au surplus, n'ont jamais été, chez eux, tout à fait spontanés, mais qu'un enseignement exprès avait déposés dans leurs cœurs d'enfants. Leur retour à la foi peut avoir sa douceur et même son ardeur, mais ce ne saurait être le coup de foudre et l'éblouissement du chemin de Damas. Veuillot, lui, ne retrouve pas la vérité : il la découvre réellement, il la conquiert, et cela, par son propre effort et en plein frémissement de jeunesse. Il ignorait le sens de la vie : un jour, il le connaît. Ce n'est pas un ressouvenir, c'est une

révélation. C'est pourquoi sa conversion a tous les caractères du plus fervent enthousiasme.

Il est catholique naïvement, — sans respect humain, cela va sans dire, mais même sans rien de cette retenue, de cette discrétion de bon ton qu'observent volontiers les croyants « d'un certain monde » et qui fait qu'on peut les fréquenter longtemps sans soupçonner qu'ils vont à la messe et qu'ils communient. Sa foi, pénétrant toute son âme, est une foi de tous les instants, il ne craint pas d'en donner des témoignages familiers. Jusque dans ses articles, mais surtout dans ses lettres et dans ses romans, dans ses recueils de petits contes et de « variétés », il ne rougit point d'avoir le style « dévot », à la façon d'un curé de campagne. Il parle sans embarras de ses pratiques religieuses, d'une messe qu'il a entendue, d'un chapelet qu'il a récité, d'une communion qu'il a faite. Le maigre du vendredi joue un rôle important dans ses petits récits d'édification. Sa foi, si souvent sublime de penser et de propos, est, dans le détail journalier, humble et populaire. Et ne croyez pas qu'il outre à plaisir, et par une sorte de défi aux esprits superbes, l'humilité et la simplicité du cœur : on reconnaît, lorsqu'on l'a pratiqué un peu, qu'il est naturellement ainsi.

Or il est bien évident, d'abord, que, parmi les illustres catholiques laïques de ce siècle, les Montalembert, les Falloux, les Ozanam, aucun n'a cet accent ; que ce sont gens bien élevés, dont les discours pieux sentent leur homme du monde et se distinguent toujours de ceux d'un desservant de village,

d'un sacristain ou d'une Petite Sœur. Mais cette bonhomie dévote, ces façons candides de frère lai, ce ton de piété plébéienne, je ne pense même pas que vous les surpreniez jamais chez les prêtres célèbres qui furent les contemporains de Veuillot, chez les Lacordaire, les Ravignan, les Dupanloup, ces aristocrates de la foi.

... Point d'ascétisme, sinon peut-être dans la partie la plus réservée de sa vie intérieure. Il ne se fit pas uniquement catholique pour orner et sauver son âme, mais pour servir le plus d'âmes possible, propager le bienfait qu'il avait reçu, et leur donner la foi qui seule assure à tous la vie heureuse ou supportable, même en ce monde-ci, en inspirant la bonté aux puissants autant que la patience aux déshérités. Ce trait est fort remarquable chez Veuillot. C'est bien en vue de la vie éternelle, mais c'est aussi, et très formellement, pour diminuer les douleurs de la vie présente (les deux buts devant d'ailleurs être atteints par les mêmes voies) que Veuillot se soucie de l'humanité, étant lui-même trop vivant, trop débordant d'énergie et trop épris de l'action pour se désintéresser, à la façon des ascètes, de cette vie mortelle et transitoire. La cité de Dieu dont il rêve, il ne la rejette pas tout entière par delà la mort. Pour lui, le temps de l'épreuve est déjà le commencement de la récompense. C'est un saint très pratique par tempérament.

Peu de métaphysique, je l'ai dit. S'il en avait une, ce serait la métaphysique imaginative de Joseph de Maistre, qu'il connaît bien et qui est un de ses oracles. C'est avec le cœur qu'il croit. Il reçoit comme

mystère ce qui est mystère. La Trinité en est un, le péché originel en est un, et l'incarnation, et la rédemption, et l'eucharistie, et la grâce. Cela va bien : il y a dans ces dogmes quelque chose à la fois d'inconcevable et de fort émouvant. Mais vous savez qu'en ce siècle raisonneur il s'est trouvé des prêtres ou des philosophes chrétiens, ou d'anciens élèves de l'Ecole polytechnique, pour expliquer couramment ce qui est, par nature, inexplicable. Il y a un pseudo-rationalisme catholique. Que trois soit un ; que Dieu ait été homme ; que du pain et du vin soient Dieu ; que Dieu soit juste et qu'il nous fasse porter la peine d'une faute que nous n'avons pas commise ; que Dieu soit bon et que prévoyant la damnation de la majorité des hommes, il ait créé l'humanité ; que Dieu soit bon et que l'enfer soit éternel, etc., on a vu des moines éloquents qui donnaient de ces choses des interprétations philosophiques : et cela est étrange, car un mystère que l'on comprendrait ne serait plus un mystère, et on ne rend pas raison de ce qui est au-dessus de la raison.

... Un des lieux communs de notre littérature lyrique et romanesque, c'est le « supplice du doute ». A mon sens, c'est assez souvent une plaisanterie. Je ne crois que difficilement à la douleur métaphysique. Du moins, j'ai connu des esprits, même éminents, qui ne souffraient pas du tout de ne pas croire, et à qui il ne semblait point nécessaire, pour vivre, de tenir l'explication du monde. Veuillot est aux antipodes de cette famille d'esprits. Oui, le doute pour lui eût été bien réellement « un supplice ». L'intrépidité de sa foi et même la hardiesse des jugements

qu'elle lui inspire sur les affaires de ce monde recouvre et suppose, à l'origine, l'horreur de l'incertitude et de la solitude, l'impossibilité de durer dans la non-affirmation, l'impérieux besoin de support et de magistère, en somme le frisson de je ne sais quelle peur irréductible, la peur du noir, celle qui jette les mourants aux bras des prêtres. Il y a de la physiologie dans cette peur-là : il y en avait dans la foi de Veuillot. Il n'aurait rien compris à ce raisonnement que j'ai souvent fait en songeant à la mort : — « Oui, c'est le noir, c'est l'inconnu. Mais s'il y a une destinée humaine par delà la mort, quelle qu'elle doive être pour moi, je serais fou de redouter un sort qui me sera forcément commun avec des milliards d'individus de mon espèce.» Cela ne l'eût point rassuré. On le dirait hanté de la crainte de n'être pas suffisamment orthodoxe. Il a comme la rage de s'en remettre du plus de choses possible à l'autorité du représentant de Dieu ; et il semble qu'il se soit surtout appliqué à concentrer dans le pape seul le privilège d'infaillibilité autrefois épars dans l'Eglise entière, *afin d'être plus tranquille*. J'ai entendu des croyants, qui avaient d'ailleurs l'âme très belle, dire à propos de certaines difficultés du dogme : « J'aime mieux ne pas penser à ces choses-là. » Tel Veuillot. Quand il était seul avec lui-même, il fermait les yeux.

Mais, s'il se jette dans la foi par le même mouvement de recours craintif que les femmes et que les plus simples de ses frères, une fois assuré de ce refuge, il se retrouve homme de pensée. Il comprend profondément le rôle social de l'Eglise et en quoi ses

dogmes correspondent aux besoins les plus intimes et les plus nobles de la nature humaine. Sur ce qui est l'âme même du christianisme, il abonde non seulement en sentiments, mais en idées.

... Edmond Schérer et d'autres ont dédaigneusement reproché à Louis Veuillot de manquer de philosophie, de n'être point un « penseur ». Il est vrai qu'il s'était retranché, une fois pour toutes, les libres spèculations sur l'origine du monde, sur le libre arbitre, sur la matière et l'esprit, sur la destinée des hommes ou même simplement sur l'histoire ; et j'ai confessé, tout à l'heure, qu'il n'avait pas le cerveau proprement philosophique. Mais enfin, être un penseur, cela sans doute en vaut la peine quand on est Descartes, Kant ou Hegel : autrement, cela n'est ni si rare, ni si éblouissant. Quand on ne peut pas être un penseur, il reste d'être « un homme ». Schérer était, si vous y tenez, plus intelligent que Veuillot : il s'en faut que sa personne intellectuelle, morale, littéraire, soit aussi intéressante. Il y a quelque chose d'extraordinaire chez l'auteur des *Libres Penseurs* et de *Paris sous les deux sièges* : c'est, — étant donnée sa foi qui le lie et l'emprisonne, — la puissance, la souplesse et quelquefois l'audace avec laquelle il interprète tous les événements, grands et petits, selon cette foi. Cet homme, qui n'est pas un philosophe, n'a que des sentiments d'un caractère universel. Au fond il ne se soucie que de l'humanité et se soucie de toute l'humanité. Il ne lâche point la croix ; mais du pied de la croix il a, sur tout ce qui passe, des vues d'une ampleur souvent surprenante. Il n'a qu'une idée, — et dont il n'est

pas l'inventeur, — mais génératrice d'idées harmonieuses, à l'infini.

Cela est peut-être aussi beau et aussi rare que d'avoir beaucoup d'idées personnelles qui se contrarient.

*
* *

Étant l'espèce de catholique que j'ai dit, le rôle de Veuillot dans la société moderne, telle qu'elle est, ne pouvait être que ce qu'il a été : un rôle de combat. On sait avec quelle vigueur, quel courage et quelle persévérance, quel emportement et quel éclat il l'a soutenu. La belle campagne ! Pendant plus de quarante ans, presque chaque jour, il tient tête à ses ennemis, c'est-à-dire aux ennemis du catholicisme et, pareillement, à ceux qui n'étaient pas catholiques de la même façon que lui ; bref, il tient tête à tout le monde, ou à peu près, successivement.

Son premier adversaire, c'est, bien entendu, la classe qui s'est épanouie après la Révolution et l'Empire, la bourgeoisie rationaliste et libre penseuse ; la bourgeoisie riche, égoïste, jouisseuse, dure aux pauvres, qui a flatté le peuple pour conquérir le pouvoir, mais qui n'aime pas le peuple ; qui l'a abaissé et dépravé en lui volant Dieu, mais contre qui le peuple, inévitablement, se retournera un jour.

Nul n'a été plus dur pour l'esprit de la Révolution que ce fils de tonnelier, d'âme si évidemment démocratique. C'est qu'en effet l'idéal de la Révolution est la constitution de la société en dehors de la croyance

à tout surnaturel, et même de la croyance en Dieu. Veuillot y découvre et y déteste l'œuvre finale de l'incrédulité furieuse du XVIIIe siècle, œuvre de l'orgueil et de l'envie, et aussi de ce pédantisme philosophique, ignorant des vraies conditions de la réalité humaine, que Taine appellera l'esprit classique. Et l'on a l'étonnement de voir Louis Veuillot, en plus d'une page, se rencontrer sur ce point — et sauf la différence des conclusions — avec Taine et avec Renan. De même, il constate que la Révolution a surtout profité aux riches ; il cherche en vain ce qu'elle a fait pour les pauvres : et l'on a la surprise de le voir se rencontrer là-dessus avec les plus décidés révolutionnaires d'aujourd'hui.

Toutes les variétés de l'espèce libre penseuse l'exaspèrent : non seulement le libre penseur militant, celui dont il a férocement tracé le type sous le nom de Coquelet et qui ressemble déjà très exactement à M. Homais bien avant le roman de Flaubert, mais encore et surtout le libre penseur douceâtre, qui a de la condescendance pour la religion. Plus que le *Siècle* ou le *Constitutionnel*, il exècre le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux Mondes*. J'imagine qu'il se fût étrangement défié de nos néo-catholiques, de ces gens qui font des gestes pieux et qui, mis au pied du mur, confesseraient qu'ils ne croient même pas à la divinité du Christ. Il vous les eût mis dans le même sac que le protestantisme, qu'il considère comme une pure hypocrisie, comme une forme hybride et honteuse du rationalisme. Chose curieuse, c'est aux pasteurs protestants qu'il trouve l'air béat et cafard de Basile ; et il les accable tout justement

des mêmes railleries que les libres penseurs vulgaires ont coutume d'adresser aux « curés ». — Bref, il ne comprend pas ou refuse énergiquement de comprendre le sentiment religieux sans la foi, et sans la foi catholique. Et c'est encore une des marques de cette dureté de logique, qui eût pu faire tout aussi bien de lui, certaines circonstances étant données, un sectaire du socialisme ou de l'anarchie, et qui, en tout cas, ne lui permettait pas de s'en tenir à aucune de ces opinions qu'on appelle « modérées » et qui sont comme de faux ménages (souvent commodes) d'idées et de sentiments contradictoires.

Il n'a, comme vous pensez bien, que mépris pour le parlementarisme, chose bourgeoise en effet, et il en démontre avec une force extrême la vanité, les injustices et la stérilité. Sur la sottise et le ridicule des bourgeois « dirigeants », des censitaires, il éclate intarissablement en moqueries étincelantes, et, sur leurs vices et leur malfaisance, en flamboyantes imprécations. Sur la presse impie et libertine, grave ou plaisante, — chose bourgeoise encore, — sur notre littérature romanesque, sur nos arts, sur nos divertissements, et sur ceux qui en vivent, il a tout dit. Il a des galeries de portraits qui sont du La Bruyère au vitriol. Sauf erreur, les *Libres Penseurs* et les *Odeurs de Paris* restent nos plus beaux livres de satire sociale. Cela est plein de génie. On pourrait aisément extraire de l'œuvre de Veuillot plusieurs volumes de prose insurgée, que ne renieraient point les adversaires les plus enragés de la « société capitaliste ». J'en avertis ici le directeur du « supplément littéraire » des *Temps nouveaux*.

Il est vrai que, de ces morceaux choisis, il faudrait souvent retrancher les réflexions préliminaires ou les conclusions. Veuillot n'a guère moins lutté contre le socialisme, sous toutes ses formes, que contre ce qui s'est appelé le libéralisme bourgeois et qu'on nomme aujourd'hui le radicalisme. Au fond, c'est à une conception toute matérialiste de la société que tend la bourgeoisie incrédule. Or, cette conception est grosse de conséquences. Pour servir ses ambitions, la bourgeoisie a ôté Dieu du cœur des souffrants ; puis elle s'étonne qu'un jour les souffrants se révoltent contre elle. Et pourtant les révolutionnaires inassouvis et furieux sont bien les fils des révolutionnaires repus, devenus conservateurs de leur situation acquise et défenseurs de l'ordre en tant qu'ils en bénéficient. Le dernier mot de la politique sans Dieu, c'est le déchaînement de la brute qui a faim, et qui veut jouir, et qui ne sait pas autre chose. Le bourgeois libre penseur engendre le nihiliste qui le mangera. En vain le bourgeois opposera « les lois universelles imposées à l'humanité... la morale que la nature nous a mise dans le cœur... le bon sens, la nécessité de la résignation provisoire, la patrie, etc. ». Que pèsent ces mots pour qui ne croit plus qu'aux besoins de son ventre et aux joies de sa haine ?

Un épisode caractéristique de cette lutte contre les catholiques libéraux fut la prise d'armes de Veuillot contre les classiques païens. Il jugeait qu'un peuple baptisé devrait restreindre leur part dans l'éducation de ses enfants, et agrandir celle des auteurs chrétiens. Il osait croire que la pratique de Lucrèce, d'Horace

et d'Ovide, de Cicéron, de Sénèque et de Tacite, n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus propre à former des âmes vraiment chrétiennes. Et, en effet, si je consulte là-dessus ma propre expérience, je sens très bien que ce que les classiques de l'antiquité ont insinué et laissé en moi, c'est, en somme, le goût d'une sorte de naturalisme voluptueux, les principes d'un épicurisme ou d'un stoïcisme également pleins de superbe, et des germes de vertus peut-être, mais de vertus où manque entièrement l'humilité. Il est assurément singulier que, depuis la Renaissance, la direction des jeunes esprits ait été presque exclusivement remise aux poètes et aux philosophes qui ont ignoré le Christ. Il est étrange qu'aujourd'hui encore, et jusque dans les petits séminaires, des enfants de quinze ans aient entre les mains la septième églogue de Virgile, — et la deuxième. Les conséquences de cette anomalie, que personne n'aperçoit, sont, je crois, incalculables. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les collèges des jésuites sous l'ancien régime aient produit tant de païens et de libres penseurs, y compris Voltaire.

Or Veuillot, dans cette occasion, eut contre lui tout le monde, et notamment la plupart des prêtres. Tant il avait raison, et plus encore qu'il ne croyait ! Tant il est vrai que notre société n'est plus chrétienne que d'étiquette, et tant l'éducation par les païens y pétrit le cerveau même de ceux qui sont préposés par état à la garde de la vérité religieuse !

Comment eût-il pu s'entendre avec ces parlementaires, ces avocats, ces bourgeois, et ces évêques demi-chrétiens qui craignaient, au fond, de passer

pour des cléricaux ! Un moment, il se rencontre avec eux pour revendiquer la liberté de l'enseignement ; mais il est vite dégoûté par leurs concessions et leurs habiletés de politiques. Il demandait, lui, tout ou rien. Après le coup d'Etat, il est contre eux, et pour l'Empire, en homme aux yeux de qui l'intervention directe de la Providence dans les événements de ce monde est une réalité vivante. Il est contre eux dans la question de l'infaillibilité du pape. Et là encore je ne saurais dire à quel point, comme catholique, il me paraît être dans le vrai. Les autres étaient si entêtés du régime parlementaire, qu'ils le voulaient même dans l'Église ; préoccupés d'ailleurs de « garder une mesure », de demeurer des « hommes d'aujourd'hui » jusque dans leur croyance. S'ils avaient osé, ils eussent confessé que l'infaillibilité du pape offusquait leur raison. Que l'instinct de Veuillot était plus sûr ! Il sentait que le dogme de l'infaillibilité aurait pour effet de grandir la situation morale du pontife, de le mettre décidément au-dessus des souverains, de lui rendre quelque chose de son rôle d'autrefois, de son rôle d'arbitre suprême entre les rois et les peuples ; que ce dogme, qui semblait aux « libéraux » rétrograde et gothique, ouvrirait à la papauté une ère de rajeunissement et de puissance renouvelée.

Cela contentait en même temps, chez Veuillot, ce besoin de certitude qui était sa maladie, en concentrant dans un seul homme le phénomène de la Révélation continue ; et cela satisfaisait aussi ses instincts de démocratie spirituelle : il pensait que rapprocher le pape de Dieu, c'était le rendre au peuple. Nous voyons qu'il ne s'est pas trompé.

... Jamais Louis Veuillot n'a lié le sort de la vérité éternelle à celui d'aucune puissance passagère. Il a penché pour la monarchie, traditionnelle ou non, dans le temps et dans la mesure où cette forme de gouvernement lui a paru plus favorable aux intérêts de la religion. Mais il a été contre le régime de Juillet, et contre l'Empire, du jour où l'Empire a trahi l'Église. Ce qu'il a combattu et haï dans la République, ce ne fut jamais la République, mais l'impiété ; et, quand il appelait de ses vœux Henri de Bourbon, il n'exigeait point pour ce prince le titre de roi. Toutes ses variations apparentes s'expliquent par l'immutabilité même de sa pensée. Sur Montalembert, Falloux, Lacordaire, Dupanloup, — et sur l'empereur Napoléon III, — et sur beaucoup d'autres, vous le trouverez, tour à tour, débordant de sympathie et d'amertume. Ce n'était pas Veuillot, c'étaient eux qui avaient changé, ou c'étaient les circonstances qui lui montraient ces hommes sous de nouveaux aspects. C est donc être fort superficiel que de l'accuser de versatilité, comme on a fait. Sa vie me semble, au contraire, admirable et presque surnaturelle d'unité.

***

... Une autre séduction, pour nous, de son œuvre de polémiste, c'est que, catholicisme mis à part, il montre souvent un esprit plus libre, plus « avancé », et — faisons-nous ce compliment — plus rapproché du nôtre que ses adversaires habituels, les routiniers du parlementarisme et de l'impiété bourgeoise. Tandis qu'il s'attache à la vérité éternelle, maintes

fois il rencontre la vérité de demain, la vérité généreuse et hardie. Héraut d'une minorité vaincue d'avance, honnie, enserrée d'hostilités croissantes, son rôle fut constamment un rôle de protestation, et son attitude générale est, comme nous avons vu, celle de la révolte. Or, cela ne nous déplaît point. Ce catholique a passé sa vie à combattre quantité de despotismes et d'hypocrisies, et nul n'a plus fréquemment ni plus fortement parlé au nom de la liberté que ce « jésuite », ce « sacristain », ce suppôt de la tyrannie de l'Église. Il a arraché beaucoup de masques, que sans doute on a remis depuis, mais qui ne tiennent plus aussi bien. Il lui a été excellent d'être un vaincu et, dans quelques circonstances, un persécuté : cela lui a donné beaucoup d'idées, et de fort belles. Nombre de ses invectives sont reprises aujourd'hui par des hommes très éloignés de lui par leur foi. Contre le régime de centralisation à outrance issu de la Révolution et de l'Empire, contre l'esprit jacobin, la tyrannie de l'État, la bureaucratie, les chinoiseries administratives, et contre ce qu'il y a, dans l'individualisme moderne, de funeste à la démocratie même, il abonde en magnanimes fureurs et en sarcasmes clairvoyants. On pourrait presque dire qu'il a répandu dans ses articles et ses pamphlets ce que Taine devait ordonner en un corps de théorie dans les derniers volumes de ses *Origines de la France contemporaine*.

Et Taine eût approuvé, dans son ensemble, le « projet de constitution » que Veuillot écrivit un jour pendant le siège de Paris. A mon avis, Veuillot s'y révèle grand libéral (au sens vrai de ce malheureux

mot), bon philosophe, bon psychologue. Il considère la France comme un organisme vivant et qui a un passé. Sa « solution » est exactement le contraire de la solution jacobine et napoléonienne. Tout ce projet est à lire et à méditer. En voici quelques paragraphes :

Le Régent convoquera une assemblée nationale constituante, élue par le suffrage universel.

Les bases morales de la constitution seront la religion, la famille, la propriété, la liberté.

Les bases politiques seront le suffrage universel, l'hérédité de la fonction suprême, la division du territoire en grandes agglomérations territoriales correspondant aux anciennes provinces.

Chaque province ou Etat s'administrera librement par ses élus, depuis la commune jusqu'à la subdivision départementale et jusqu'à la subdivision provinciale ou Etat.

La province aura sa magistrature, son budget, sa milice, son université ou ses universités. Elle ne subira de contrôle que celui de l'assemblée générale, et sur les seuls points qui intéresseraient l'unité nationale...

On est électeur à vingt-cinq ans, éligible à trente. Pour être électeur et éligible, il faut être chef de famille. Le célibataire doit payer un cens, à moins d'exemption prévue par la loi.

Le citoyen jouit de la liberté de tester.

Liberté d'association religieuse et civile...

Les corporations ouvrières existent de droit ; elles choisissen leurs officiers, font leurs règlements et exercent leur police intérieure.

La commune et la corporation sont nécessairement propriétaires, et la loi les oblige d'avoir, partie en fonds immobiliers, partie en rentes, au moins de quoi suffire à un établissement hospitalier, selon leur importance, etc.

Il est très beau, ce projet. Je ne pense pas qu'aucune constitution puisse être plus respectueuse de la dignité humaine, ni à la fois plus favorable au développement de l'initiative individuelle et de la « vie en commun », ni mieux faite pour préparer la solution pacifique et graduelle de la « question sociale ».

Oui, je suis persuadé que ce serait le salut... Seulement nous y tournons le dos. Un trop grand nombre d'entre nous ont le virus jacobin dans les moelles. Et il n'est pas bien sûr que Dieu ait fait « les nations guérissables ».

Êtes-vous curieux de connaître l'article de cette constitution qui concerne l'Église catholique ? Veuillot lui accorde « toutes les latitudes du droit commun », le droit de posséder, d'acquérir, d'hériter ; l'usage de son droit particulier, de ses tribunaux intérieurs, la liberté de la charité, la liberté d'enseignement à tous les degrés ; le droit de fonder des universités canoniques, une au moins par province. Il admet, il désire la séparation de l'Église et de l'État. « Les propriétés de l'Église sont soumises aux charges communes, et elle devra, dans un temps et moyennant les dispositions transitoires nécessaires, subvenir aux dépenses du culte. »

En somme, il réclame pour l'Église « toute la liberté ». Pensait-il que l'Église est aujourd'hui encore une si grande puissance morale que lui assurer toute la liberté c'est presque lui assurer la domination ? Peut-être ; et c'est pour cela précisément qu'il n'a jamais souhaité, même en rêve, ni gouvernement théocratique, ni religion d'État (il est très net sur ce point), rien ne devant être plus fort que l'Église libre *sous la loi commune*. Toutefois, certains articles de son projet impliquent que l'État a le devoir de reconnaître, sinon la vérité de la doctrine catholique, du moins le caractère vénérable et bienfaisant de cette doctrine et de lui assurer le respect public. Mais songez que ce traitement spécial, —

au cas où il vous plairait d'y voir une atteinte indirecte à la liberté de conscience, — c'est dans un projet tout idéal que Veuillot le sollicite. Ne nous hâtons donc point de crier à la tyrannie cléricale.

Oh ! je connais bien le fond de sa pensée, et je sais que, dans son Icarie, le citoyen serait moins « libre » que l'Église ; je veux dire qu'il n'aurait la pleine liberté ni de l' « immoralité » ni de l' « impiété » publique. Je n'ignore pas que, si Louis Veuillot eût vécu quelques années de plus, certaines pages qu'il m'est arrivé d'écrire eussent pu, encore qu'assez innocentes, exciter son indignation. Il m'eût maltraité, comme tant d'autres, moi qui l'aime tant (et je sens que je ne lui en aurais pas voulu). Les lois de sa république ne nous permettraient pas d'écrire tout ce que nous voulons et nous retrancheraient, par conséquent, un de nos plus chers plaisirs. Et cependant, quand j'y réfléchis, je soupçonne que ce n'est pas peut-être ce qu'il y a de meilleur en moi qui serait gêné par ces prohibitions. Et puis, par un sentiment que je conçois mal, j'ai toujours été tenté d'accorder sur moi, à ceux dont la foi est absolue, des droits que je ne me reconnais pas sur eux. A condition, bien entendu, qu'ils me laissent penser et parler à ma guise dans mon privé. Heureusement, d'ailleurs, les personnes de foi absolue n'ont pas toutes la même. Grâce à cela, nous sommes, nous, tranquilles. Pour le surplus, je m'accommoderais assez de la république de Veuillot.

... J'ai quelque idée que, si Veuillot vivait encore, il préférerait le moment où nous sommes, malgré ses misères inouïes, à l'époque de la monarchie de Juil-

let ou aux dix dernières années du second Empire. Il verrait avec espoir la fin prochaine de ce qu'il a le plus haï, la fin du parlementarisme bourgeois et du catholicisme libéral, et de malentendus et de mensonges également compromettants pour la liberté et pour la religion. Plus menaçante, la situation actuelle lui paraîtrait plus nette. Il serait content, comme Ajax, de combattre dans plus de lumière, fût-ce dans une lumière d'orage. Il penserait que le rationalisme révolutionnaire, étant plus près de porter ses derniers fruits, est plus près de se juger lui-même par là, et que de sa tragique banqueroute peut sortir notre salut.

... Veuillot est un grand rêveur. Misanthrope à l'égard du présent, il est d'un optimisme fou dans le passé et dans l'avenir.

Le passé, il le transfigure ; il voit le moyen âge et l'ancien régime comme il lui plaît de les voir. Il ne doute point que le moyen âge n'ait connu la fraternité divine dans l'inégalité apparente des conditions et n'ait presque réalisé l'unité morale nécessaire au bonheur universel. Lui si doux, il absout dans les âges écoulés la répression de l'hérésie, surtout parce que l'hérésie lui paraît attentatoire à cette indispensable unité. Il oublie ou méconnaît les brutalités, les cruautés, les vices, l'affreuse misère ; il oublie que les hommes, même alors, ne furent que des hommes.

Et c'est du même regard visionnaire qu'il considère l'avenir. Évidemment, si tous les pauvres et si tous les riches étaient de vrais chrétiens, la question sociale serait résolue du coup, et toutes les autres

pareillement. Il n'y faudrait que deux petites conditions : il faudrait que tous les hommes, dans l'univers entier, eussent la foi ; et il faudrait que la foi communiquât forcément aux croyants la vertu et la bonté.

Ce poète est donc plein d'illusions, et, parfois, d'illusions « à rebours ». S'il doit à l'intransigeance même de sa foi des vues profondes sur l'histoire contemporaine et des clairvoyances terribles sur les personnes, il lui arrive aussi de se tromper fâcheusement sur elles, de nous surfaire leur perversité, et de perdre, pour ainsi parler, la notion du vrai humain. Il a eu, souvent, de la peine à comprendre que l'on pût ne pas croire au surnaturel, et à son surnaturel à lui, sans être un démon d'orgueil ou d'impureté. S'il avait vécu assez longtemps pour qu'un peu de ma prose parvînt jusqu'à lui, j'aurais voulu, après quelque article où il m'aurait traité de simple Galuchet, le prendre à part et lui dire :

— Non, je vous jure, ce ne sont point « mes passions » qui m'ont ravi la foi : je ne leur obéis pas toujours ; et, en tout cas, le prêtre m'absoudrait si j'avais la volonté de mieux vivre. Et ce n'est pas non plus la « superbe de l'esprit ». Sincèrement, je ne me sentirais pas diminué si je croyais ce que Pascal, Racine et Bossuet ont cru. Je suis humble, ou j'y tâche. L'humilité est un sentiment très philosophique : c'est l'acceptation de notre être comme il est, c'est-à-dire nécessairement inférieur et incomplet. Je ne suis pas un « libre penseur », car c'est une grande sottise de s'imaginer que l'on peut penser librement. Et notez bien que vous, je vous comprends, je vous aime, je vous pardonne tout. Et j'aime les

saints, les prêtres, les religieuses — non par une affectation de « largeur d'esprit » ou par une espèce de niaise et suffisante coquetterie morale. J'aime réellement presque tout ce que vous défendez, et je le défendrais moi-même à l'occasion. Mais enfin, si je ne puis aller au delà de ce sentiment ?

Vous me direz : « Cherchez la vérité ; instruisez-vous. » Hélas ! tous vos arguments, je les connais ; pendant les six années de catéchisme de persévérance qui ont suivi ma première communion, j'ai entendu réfuter toutes les hérésies, sans compter les schismes. Vous reprendrez : « Alors le mal est dans votre cœur et dans votre volonté. » Mais voyons, est-ce que, sérieusement, vous me regardez comme un méchant ? Comprenez donc un peu ! La « grâce », je le vois bien, vous a fait une seconde nature, mais est-ce que vous ne l'oubliez pas quelquefois ? Est-ce qu'il n'y a pas eu des moments où, loin de la lutte, aux champs ou sur la grève, ou bercé par la musique, il vous semblait étrange que vous fussiez Louis Veuillot, rédacteur en chef de l'*Univers*, voué, dans un coin de la planète, à la tâche d'anathématiser des hommes comme vous à cause de certaines affirmations, inconcevables et incontrôlables, sur le monde et la cause première ; des moments où vous ne vous voyiez plus vous-même que de loin, où il vous paraissait à la fois incompréhensible et doux de vivre ? Et est-ce qu'il n'y a pas eu d'autres moments encore, des moments d'angoisse mortelle et d'universel dégoût, où vous admettiez presque que l'on pût totalement désespérer et où vous n'étiez retenu dans votre foi que par une habitude d'âme ?

Dans ces heures-là, heures d'humaine détente ou d'humaine détresse, est-ce que, ayant à me juger, vous m'eussiez envoyé, vous, au feu éternel ?

(*Les Contemporains*, 6e série)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

VICTOR HUGO

L'âme de Hugo (et c'est tant pis pour moi) est par trop étrangère à la mienne. Il y a dans son œuvre trop d'attitudes, trop de sentiments, trop de façons de voir le monde et l'histoire que j'ai peine à comprendre et qui même répugnent à mes plus chères habitudes d'esprit. Les milliers de vers où il dit : « Moi, le penseur », où il se qualifie de mage effaré, où il se compare aux lions et aux aigles, où il menace l'ombre, la nuit et le mystère de je ne sais quelle effraction, sont insupportables aux hommes modestes, et à ceux qui essayent vraiment de penser. Quand il annonce avec fracas qu'il presse du genou la poitrine du sphinx et qu'il lui a arraché son secret, je me dis : « Il est bien heureux ! » et quand je vois que ce qu'il a découvert, au bout du compte, c'est le manichéisme le plus naïf, ou l'optimisme le plus simplet, je me dis : « Que d'embarras ! » Je sens là-dedans un air d'insincérité. Un bourgeois d'aujourd'hui qui vaticine constamment à la façon d'Isaïe et d'Ezéchiel, comme s'il vivait dans le désert, comme s'il mangeait des sauterelles et comme s'il avait réellement des entretiens avec Dieu sur la

montagne, me paraît quelque chose d'aussi saugrenu et d'aussi faux qu'un bourgeois du dix-septième siècle imitant le délire de Pindare. Cela me fâche un peu que, ayant vécu dans le siècle qui a le mieux compris l'histoire, ce poète n'en ait vu que le décor et le bric-à-brac, et que les papes et les rois lui apparaissent tous comme des porcs ou comme des tigres. Il a des enthousiasmes et des mépris qui m'offensent également. Un homme pour qui Robespierre, Saint-Just et même Hébert et Marat sont des géants, pour qui Bossuet et de Maistre sont des monstres odieux, et pour qui Nisard et Mérimée sont des imbéciles... ; cet homme-là peut avoir du génie : soyez sûrs qu'il n'a que ça. Son inintelligence des âmes, de la vie humaine et de ses complexités est incroyable. Ses énumérations des grands hommes, des mages, des porte-flambeaux, sont de merveilleux coq-à-l'âne, des chefs-d'œuvre de bouffonnerie inconsciente. C'est Homais à Pathmos... De vieux bergers à barbes de fleuves qui conversent avec Dieu ; des rois qui sont des brigands ; des brigands qui sont des héros ; des courtisanes qui sont des saintes ; des prêtres affreux; des petits enfants qui savent le grand secret et des gotons qui l'expliquent couramment rien qu'en montrant leurs jambes ; l'humanité mise en antithèses, pareille à un immense guignol apocalyptique ; l'histoire, coupée en deux, net, par la Révolution ; l'ombre avant, la lumière après... telle est sa vision des choses. Elle est d'une surprenante simplicité. Aucune des doctrines qui ont presque renouvelé cette vision en nous ne semble être arrivée jusqu'à lui. Il ne les a ni pressenties ni

connues. Quand il rencontre Darwin, il le raille du même ton qu'aurait fait Louis Veuillot. Il n'est plus de ce temps, sans être, comme Homère, Virgile ou Racine, de tous les temps. C'est un vieux sans être un ancien. Il est loin de nous, très loin...

— Oui, tout cela peut être vrai. MAIS.....

(*Les Contemporains*, 4e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

ERNEST RENAN

... M. Renan n'a pas tout à fait la figure que ses livres et sa vie auraient dû lui faire. Ce visage qu'on rêvait pétri par le scepticisme transcendantal, on y discernerait plutôt le coup de pouce de la *Théologie de Béranger*, qu'il a si délicieusement raillée. J'imagine qu'un artiste en mouvements oratoires aurait ici une belle occasion d'exercer son talent.

— Cet homme, dirait-il, a passé par la plus terrible crise morale qu'une âme puisse traverser. Il a dû, à vingt ans, et dans des conditions qui rendaient le choix particulièrement douloureux et dramatique, opter entre la foi et la science, rompre les liens les plus forts et les plus doux et, comme il était plus engagé qu'un autre, la déchirure a sans doute été d'autant plus profonde. Et il est gai !

Pour une déchirure moins intime (car il n'était peut-être qu'un rhéteur), Lamennais est mort dans la désespérance finale. Pour beaucoup moins que cela,

le candide Jouffroy est resté incurablement triste. Pour moins encore, pour avoir non pas douté, mais seulement craint de douter, Pascal est devenu fou. Et M. Renan est gai !

Passe encore s'il avait changé de foi : il pourrait avoir la sérénité que donnent souvent les convictions fortes. Mais ce philosophe a gardé l'imagination d'un catholique. Il aime toujours ce qu'il a renié. Il est resté prêtre ; il donne à la négation même le tour du mysticisme chrétien. Son cerveau est une cathédrale désaffectée(1). On y met du foin ; on y fait des conférences : c'est toujours une église. Et il rit ! et il se dilate ! et il est gai !

Cet homme a passé vingt ans de sa vie à étudier l'événement le plus considérable et le plus mystérieux de l'histoire. Il a vu comment naissent les religions ; il est descendu jusqu'au fond de la conscience des simples et des illuminés ; il a vu comme il faut que les hommes soient malheureux pour faire de tels rêves, comme il faut qu'ils soient naïfs pour se consoler avec cela. Et il est gai !

Cet homme a, dans sa *Lettre à M. Berthelot*, magnifiquement tracé le programme formidable et établi en regard le bilan modeste de la science. Il a eu, ce jour-là, et nous a communiqué la sensation de l'infini. Il a éprouvé mieux que personne combien nos efforts sont vains et notre destinée indéchiffrable. Et il est gai !

Cet homme, ayant à parler dernièrement de ce pauvre Amiel qui a tant pâti de sa pensée, qui est

(1) Le mot est de M. Alphonse Daudet.

mort lentement du mal métaphysique, s'amusait à soutenir, avec une insolence de page, une logique fuyante de femme et de jolies pichenettes à l'adresse de Dieu, que ce monde n'est point, après tout, si triste pour qui ne le prend pas trop au sérieux, qu'il y a mille façons d'être heureux, et que ceux à qui il n'a pas été donné de « faire leur salut » par la vertu ou par la science peuvent le faire par les voyages, les femmes, le sport ou l'ivrognerie. (Je trahis peut-être sa pensée en la traduisant ; tant pis ! Pourquoi a-t-il des finesses qui ne tiennent qu'à l'arrangement des mots ?) Je sais bien que le pessimisme n'est point, malgré ses airs, une philosophie, n'est qu'un sentiment déraisonnable né d'une vue incomplète des choses ; mais on rencontre tout de même des optimismes bien impertinents ! Quoi ! ce sage reconnaissait lui-même un peu auparavant qu'il y a, quoi qu'on fasse, des souffrances inutiles et inexplicables ; le grand cri de l'universelle douleur montait malgré lui jusqu'à ses oreilles : et tout de suite après il est gai ! Malheur à ceux qui rient ! comme dit l'Écriture. Ce rire, je l'ai déjà entendu dans l'*Odyssée* : c'est le rire involontaire et lugubre des prétendants qui vont mourir.

Non, non, M. Renan n'a pas le droit d'être gai. Il ne peut l'être que par l'inconséquence la plus audacieuse ou la plus aveugle. Comme Macbeth avait tué le sommeil, M. Renan, vingt fois, cent fois dans chacun de ses livres, a tué la joie, a tué l'action, a tué la paix de l'âme et la sécurité de la vie morale. Pratiquer la vertu avec cette arrière-pensée que l'homme vertueux est peut-être un sot ; se faire « une sagesse

à deux tranchants » ; se dire que « nous devons la vertu à l'Éternel, mais que nous avons droit d'y joindre, comme reprise personnelle, l'ironie ; que nous rendons par là à qui de droit plaisanterie pour plaisanterie », etc., cela est joli, très joli ; c'est un raisonnement délicieux et absurde, et ce « bon Dieu », conçu comme un grec émérite qui pipe les dés, est une invention tout à fait réjouissante. Mais ne jamais faire le bien bonnement, ne le faire que par élégance et avec ce luxe de malices, mettre tant d'esprit à être bon quand il vous arrive de l'être, apporter toujours à la pratique de la vertu la méfiance et la sagacité d'un monsieur qu'on ne prend pas sans vert et qui n'est dupe que parce qu'il le veut bien, — est-ce que cela, à supposer que ce soit possible, ne vous paraît pas lamentable ? Dire que Dieu n'existe pas, mais qu'il existera peut-être un jour et qu'il sera la conscience de l'univers quand l'univers sera devenu conscient ; dire ailleurs que « Dieu est déjà bon, qu'il n'est pas encore tout-puissant, mais qu'il le sera sans doute un jour » ; que « l'immortalité n'est pas un don inhérent à l'homme, une conséquence de sa nature, mais sans doute un don réservé par l'Être, devenu absolu, parfait, omniscient, tout-puissant, à ceux qui auront contribué à son développement » ; « qu'il y a du reste presque autant de chances pour que le contraire de tout cela soit vrai », et « qu'une complète obscurité nous cache les fins de l'univers » : ne sont-ce pas là, à qui va au fond, de belles et bonnes négations enveloppées de railleries subtiles ? Ne craignons point de passer pour un esprit grossier, absolu, ignorant des nuances. Il n'y a pas de nuances

qui tiennent. Douter et railler ainsi, c'est simplement nier ; et ce nihilisme, si élégant qu'il soit, ne saurait être qu'un abîme de mélancolie noire et de désespérance. Notez que je ne conteste point la vérité de cette philosophie (ce n'est pas mon affaire) : j'en constate la profonde tristesse. Rien, rien, il n'y a rien que des phénomènes. M. Renan ne recule d'ailleurs devant aucune des conséquences de sa pensée. Il a une phrase surprenante où « faire son salut » devient exactement synonyme de « prendre son plaisir où on le trouve », et où il admet des saints de la luxure, de la morphine et de l'alcool. Et avec cela il est gai ! Comment fait-il donc ?

Quelqu'un pourrait répondre :

— Vous avez l'étonnement facile, monsieur l'ingénu. C'est comme si vous disiez : « Cet homme est un homme, et il a l'audace d'être gai ! » Et ne vous récriez point que sa gaieté est sinistre, car je vous montrerais qu'elle est héroïque. Ce sage a eu une jeunesse austère ; il reconnaît, après trente ans d'études, que cette austérité même fut une vanité, qu'il a été sa propre dupe, que ce sont les simples et les frivoles qui ont raison, mais qu'il n'est plus temps aujourd'hui de manger sa part du gâteau. Il le sait, il l'a dit cent fois, il est gai pourtant. C'est admirable !

*
* *

Eh bien ! non. Je soupçonne cette gaieté de n'être ni sinistre ni héroïque. Il reste donc qu'elle soit naturelle et que M. Renan se contente de l'entretenir par tout ce qu'il sait des hommes et des choses. Et cela

certes est bien permis ; car, si ce monde est affligeant comme énigme, il est encore assez divertissant comme spectacle.

On peut pousser plus loin l'explication. Il n'y a pas de raison pour que le pyrrhonien ou le négateur le plus hardi ne soit pas un homme gai, et cela même en supposant que la négation ou le doute universel comporte une vue du monde et de la vie humaine nécessairement et irrémédiablement triste, ce qui n'est point démontré. Dans tous les cas, cela ne serait vrai que pour les hommes de culture raffinée et de cœur tendre, car les gredins ne sont point gênés d'être à la fois de parfaits négateurs et de joyeux compagnons. Mais en réalité il n'est point nécessaire d'être un coquin pour être gai avec une philosophie triste. Sceptique, pessimiste, nihiliste, on l'est quand on y pense : le reste du temps (et ce reste est presque toute la vie), eh bien ! on vit, on va, on vient, on cause, on voyage, on a ses travaux, ses plaisirs, ses petites occupations de toute sorte. — Vous vous rappelez ce que dit Pascal des « preuves de Dieu métaphysiques » : ces démonstrations ne frappent que pendant l'instant qu'on les saisit ; une heure après, elles sont oubliées. Il peut donc fort bien y avoir contraste entre les idées et le caractère d'un homme, surtout s'il est très cultivé. « Le jugement, dit Montaigne, tient chez moi un siège magistral... Il laisse mes appétits aller leur train... *Il fait son jeu à part.* » Pourquoi ne ferait-il pas aussi son jeu à part chez le décevant écrivain des *Dialogues philosophiques* ? Essayons donc de voir par où et comment il peut être heureux.

D'abord son optimisme est un parti pris hautement affiché, à tout propos et même hors de propos et aux moments les plus imprévus. Il est heureux parce qu'il veut être heureux : ce qui est encore la meilleure façon qu'on ait trouvée de l'être. Il donne là un exemple que beaucoup de ses contemporains devraient suivre. A force de nous plaindre, nous deviendrons vraiment malheureux. Le meilleur remède contre la douleur est peut-être de la nier tant qu'on peut. Une sensibilité nous envahit, très humaine, très généreuse même, mais très dangereuse aussi. Il faut agir sans se lamenter et aider le prochain sans le baigner de larmes. Je ne sais, mais peut-être le « pauvre peuple » est-il moins heureux encore depuis qu'on le plaint davantage. Sa misère était plus grande autrefois, et cependant je crois qu'il était peut-être moins à plaindre, précisément parce qu'on le plaignait moins.

Je veux bien, du reste, accorder aux âmes faibles qu'il ne suffit pas toujours de vouloir pour être heureux. La vie, en somme, n'a pas trop mal servi M. Renan, l'a passablement aidé à soutenir sa gageure ; et il en remercie gracieusement l'obscure « cause première » à la fin de ses *Souvenirs*. Tous ses rêves se sont réalisés. Il est de deux Académies ; il est administrateur du Collège de France ; il a été aimé, nous dit-il, des trois femmes dont l'affection lui importait : sa sœur, sa femme et sa fille : il a enfin une honnête aisance, non en biens-fonds, qui sont chose trop matérielle et trop attachante, mais en actions et obligations, choses légères et qui lui agréent mieux, étant des espèces de fictions, et même de

jolies fictions. — Il a des rhumatismes. Mais il met sa coquetterie à ce qu'on ne s'en aperçoive point ; et puis il ne les a pas toujours. — Sa plus grande douleur a été la mort de sa sœur Henriette ; mais le spectacle au moins lui en a été épargné et la longue et terrible angoisse, puisqu'il était lui-même fort malade à ce moment-là. Elle s'en est allée son œuvre faite et quand son frère n'avait presque plus besoin d'elle. Et qui sait si la mémoire de cette personne accomplie ne lui est pas aussi douce que le serait aujourd'hui sa présence ? Et puis cette mort lui a inspiré de si belles pages, si tendres, si harmonieuses ! Au reste, s'il est vrai que le bonheur est souvent la récompense des cœurs simples, il me paraît qu'une intelligence supérieure et tout ce qu'elle apporte avec soi n'est point pour empêcher d'être heureux. Elle est aux hommes ce que la grande beauté est aux femmes. Une femme vraiment belle jouit continuellement de sa beauté, elle ne saurait l'oublier un moment, elle la lit dans tous les yeux. Avec cela la vie est supportable ou le redevient vite, à moins d'être une passionnée, une enragée, une gâcheuse de bonheur comme il s'en trouve. M. Renan se sent souverainement intelligent comme Cléopâtre se sentait souverainement belle. Il a les plaisirs de l'extrême célébrité, qui sont de presque tous les instants et qui ne sont point tant à dédaigner, du moins je l'imagine. Sa gloire lui rit dans tous les regards. Il se sent supérieur à presque tous ses contemporains par la quantité de choses qu'il comprend, par l'interprétation qu'il en donne, par les finesses de cette interprétation. Il se sent l'inventeur d'une certaine

philosophie très raffinée, d'une certaine façon de concevoir le monde et de prendre la vie, et il surprend tout autour de lui l'influence exercée sur beaucoup d'âmes par ses aristocratiques théories. (Et je ne parle pas des joies régulières et assurées du travail quotidien, des plaisirs de la recherche et, parfois, de la découverte.) — M. Renan jouit de son génie et de son esprit. M. Renan jouit le premier du renanisme.

Il serait intéressant — et assez inutile d'ailleurs — de dresser la liste des contradictions de M. Renan. Son Dieu tour à tour existe ou n'existe pas, est personnel ou impersonnel. L'immortalité dont il rêve quelquefois est tour à tour individuelle et collective. Il croit et ne croit pas au progrès. Il a la pensée triste et l'esprit plaisant. Il aime les sciences historiques et les dédaigne. Il est pieusement impie. Il est très chaste et il éveille assez souvent des images sensuelles. C'est un mystique et un pince-sans-rire. Il a des naïvetés et d'inextricables malices. Il est Breton et Gascon. Son style paraît précis et en réalité fuit comme l'eau entre les doigts. Souvent la pensée est claire et l'expression obscure, à moins que ce ne soit le contraire. Sous une apparence de liaison, il a des sautes d'idées incroyables, et ce sont continuellement des abus de mots, des équivoques imperceptibles, parfois un ravissant galimatias. Il nie dans le même temps qu'il affirme. Il est si préoccupé de n'être point dupe de sa pensée qu'il ne saurait rien avancer d'un peu sérieux sans sourire et railler tout de suite après. Il a des affirmations auxquelles, au bout d'un instant, il n'a plus

l'air de croire, ou, par une marche opposée, des paradoxes ironiques auxquels on dirait qu'il se laisse prendre. Mais sait-il exactement lui-même où commence et où finit son ironie ? Ses opinions exotériques s'embrouillent si bien avec ses « pensées de derrière la tête » que lui-même, je pense, ne s'y retrouve plus et se perd avant nous dans le mystère de ces « nuances ».

Toutes les fées avaient richement doté le petit Armoricain. Elles lui avaient donné le génie, l'imagination, la finesse, la persévérance, la gaieté, la bonté. La fée Ironie est venue à son tour et lui a dit : « Je t'apporte un don charmant; mais je te l'apporte en si grande abondance qu'il envahira et altérera tous les autres. On t'aimera ; mais, comme on aura toujours peur de passer à tes yeux pour un sot, on n'osera pas te le dire. Tu te moqueras des hommes, de l'univers et de Dieu, tu te moqueras de toi-même, et tu finiras par perdre le souci et le goût de la vérité. Tu mêleras l'ironie aux pensers les plus graves, aux actions les plus naturelles et les meilleures, et l'ironie rendra toutes tes écritures infiniment séduisantes, mais inconsistantes et fragiles. En revanche, jamais personne ne se sera diverti autant que toi d'être au monde. » Ainsi parla la fée et, tout compte fait, elle fut assez bonne personne. Si M. Renan est une énigme, M. Renan en jouit tout le premier et s'étudie peut-être à la compliquer encore.

Il écrivait, il y a quatorze ans : « Cet univers est un spectacle que Dieu se donne à lui-même ; servons les intentions du grand chorège en contribuant à rendre le spectacle aussi brillant, aussi varié que

possible. » Il faut rendre cette justice à l'auteur de la *Vie de Jésus* qu'il les sert joliment, « les intentions du grand chorège » ! Il est certainement un des « compères » les plus originaux et les plus fins de l'éternelle féerie. Lui reprocherons-nous de s'amuser pour son compte tout en divertissant le divin impresario ? Ce serait de l'ingratitude, car nous jouissons aussi de la comédie selon notre petite mesure ; et vraiment le monde serait plus ennuyeux si M. Renan n'y était pas.

(*Les Contemporains*, 1re série.)

... C'est le bienfaiteur de nos esprits (1). Il en est beaucoup parmi nous qu'il a sauvés de l'impiété. Il nous a enseigné qu'on pouvait cesser de croire aux dogmes des religions positives sans pour cela couper son âme du passé. Il nous a appris à chérir quand même les mythes qui ont consolé et soutenu les hommes dans le cours des siècles ; il nous les a montrés vénérables par là, et aussi parce qu'ils furent des productions mystérieuses et spontanées du sentiment moral et de cette inquiétude qui ne saurait consentir au monde inexpliqué, et qui, si elle fut l'inventrice des religions, est aussi l'instigatrice de la science ; il nous a appris à aimer les vertus et les rêves que la religion de nos pères a suscités dans des millions et des millions de têtes et de cœurs ; à aimer les innombrables inconnus qui, dans le passé

(1). Ces dernières lignes sont extraites d'un article paru à la mort de Renan. A. F.

profond, ont fait ces rêves et pratiqué ces vertus. Grâce à lui, nous pouvons, sans abdiquer la raison ni nous mettre en dehors des conditions de la recherche scientifique, rester unis de cœur à nos aïeux chrétiens, respecter en nous-mêmes le souvenir de nos croyances et la survivance de l'instinct religieux, et garder pour ainsi dire notre âme intacte avec toutes ses obscures puissances et tous ses besoins hérités.

(*Impressions de Théâtre*, 5e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

LE PRÊTRE DANS LA LITTÉRATURE

C'est la grande originalité et ce sera la gloire de M. Ferdinand Fabre d'avoir été un peintre excellent des mœurs du clergé. La matière était presque intacte.

Les prêtres qu'on a mis au théâtre ou dans le roman, se ramènent à deux types, l'un et l'autre de vérité très superficielle, sinon de pure convention : le mauvais prêtre aux allures de Tartufe, souvent incroyant, toujours hypocrite, tantôt cupide et tantôt débauché, le prêtre comme se le représentent deux cent mille électeurs à Paris, l'homme noir, et, pour tout dire en un mot, le jésuite ; et, d'autre part, le bon prêtre, charitable, tolérant, indulgent, bon vivant à l'occasion, volontiers libéral et républicain, bref, le curé de Béranger et du *Dieu des bonnes gens*. Ces deux fantoches antithétiques n'ont jamais eu du prêtre que l'habit.

Il n'est pas bien étonnant que le roman contemporain ait abordé si tard l'étude du prêtre et qu'un seul de nos romanciers ait poussé cette étude un peu loin. J'y vois une première raison très simple. La plupart de nos écrivains ont été élevés dans les lycées, ont renoncé de bonne heure aux pratiques de la religion, ne hantent point les églises ni les presbytères. Le prêtre est donc l'espèce d'homme qu'ils rencontrent le moins souvent, qu'ils ont le moins l'occasion d'observer directement et de près.

... Il faut reconnaître aussi que le prêtre ne se laisse pas facilement pénétrer, même aux croyants, même à ceux dont il n'a point de raison de se défier. Presque toujours il apporte dans les relations sociales des façons polies et cérémonieuses derrière lesquelles il se retranche ; ou, s'il est bonhomme et jovial, cette bonhomie ne nous renseigne guère mieux sur sa vie intérieure. Nos romanciers avaient donc pu nous tracer des silhouettes ecclésiastiques assez exactes, nous peindre parfois avec assez de bonheur les diverses allures des prêtres dans leurs relations avec le siècle et nous montrer des abbés Bournisien (*Madame Bovary*) et des abbés Blampoix (*Renée Mauperin*) ; mais le prêtre chez lui et dans son for intime ; le prêtre à l'église et dans la vie ecclésiastique, le prêtre dans ses rapports avec ses confrères et avec ses supérieurs, voilà ce qu'on ne nous avait point fait voir encore, parce qu'en effet cela est très difficile à connaître.

Pour être un bon peintre des mœurs cléricales, il me semble qu'il faudrait réunir au moins trois conditions. D'abord il faudrait avoir vécu longtemps

avec des membres du clergé. Il serait excellent d'avoir été élevé par un curé, d'avoir été enfant de chœur, familier avec les choses d'église et de sacristie. On saurait comment se comporte un prêtre chez lui et avec ses confrères ; on se serait imprégné de leurs façons ; on les aurait vus au naturel ; car, n'étant qu'un enfant, et un enfant destiné au sanctuaire, on ne les aurait pas gênés et ils vous auraient laissé tourner autour de leurs plus intimes réunions. L'idéal serait donc d'avoir été neveu de curé. Et il serait presque indispensable d'avoir continué ses études dans un collège ecclésiastique et même d'avoir passé quelques mois au grand séminaire ou tout au moins d'y être allé voir pendant quelque temps ses anciens compagnons.

La seconde condition, ce serait, après avoir vécu à l'église, à la sacristie et au presbytère, d'en être sorti. Il est absolument nécessaire, pour concevoir nettement et pour définir l'esprit ecclésiastique, de connaître aussi et même d'avoir l'autre, l'esprit laïque, l'esprit du siècle. Des façons d'être qui semblent toutes simples aux prêtres et aux fidèles pieux, et auxquelles ils ne prennent pas garde parce qu'elles leur sont familières et naturelles, si on les voit du dehors, apparaissent singulières, fortement caractéristiques, et révèlent des âmes extrêmement différentes de celles de la grande majorité des hommes.

Une dernière condition, ce serait d'entreprendre ces descriptions et ces études dans un esprit de sympathie respectueuse. Eût-il perdu la foi (ce qui, je crois, vaudrait mieux pour son dessein), il fau-

drait que le romancier des mœurs cléricales eût conservé le don de s'attendrir au souvenir de ses années d'enfance et de jeunesse, de sentir en quoi les pratiques et les croyances qu'il a quittées peuvent être bonnes et douces aux âmes. Il faudrait qu'il eût encore l'imagination religieuse et que ses sens fussent demeurés pieux, en sorte qu'il pût être encore délecté par l'orgue, l'encens, les cérémonies, l'atmosphère spéciale des églises. Surtout il devrait avoir gardé le respect, sinon de l' « onction » sacerdotale, au moins du très grand effort moral et de l'extraordinaire sacrifice que présuppose cette onction. Car ici les rancunes personnelles, les préjugés révolutionnaires, même les dédains de dilettante empêcheraient d'être clairvoyant et juste. Songez donc qu'à moins d'un mensonge sacrilège, qui ne doit guère se rencontrer, tout prêtre, quelles qu'aient pu être ensuite ses faiblesses, a accompli, le jour où il s'est couché de tout son long au pied de l'évêque qui le consacrait, la plus entière immolation de soi que l'on puisse imaginer ; qu'il s'est élevé, à cette heure-là, au plus haut degré de dignité morale, et qu'il a été proprement un héros, ne fût-ce qu'un instant. Et qu'on ne dise pas : « Cela n'est rien, c'est très facile; ils font cela pour être mieux récompensés au ciel. » Car l'espoir d'un petit surcroît de félicité dans la béatitude absolue (chose d'ailleurs contradictoire) ne saurait provoquer un tel effort ; ou bien, si je ne m'étonne plus du sacrifice, ce qui m'étonnera, ce sera la profondeur et l'intensité du sentiment, amour ou foi, qui le rend facile ; et cela reviendra au même. Des hommes qui ont été un jour capa-

bles soit de cet effort, soit de cet élan, en restent pour toujours respectables et sacrés. Et pensez un peu à ce que c'est que la continence absolue, la nécessité de promener partout sa robe noire, le renoncement à toutes les curiosités de l'esprit, l'idée que l'on porte un signe indélébile et qu'on ne s'appartiendra jamais plus. Rien que d'y songer, cela fait froid. Non, non, ceux qui méprisent ou raillent les prêtres ne les comprennent point.

...Nul pli professionnel n'est aussi tranché, aussi profond, aussi ineffaçable que celui du prêtre, non pas même celui que l'habitude, la spécialité ou la gravité des fonctions impriment au magistrat et au soldat. Car chez ceux-ci la profession ne prend pas l'homme dès l'enfance et elle ne le tient pas jusqu'à la mort. Les traits par où ils nous ressemblent sont beaucoup plus nombreux que ceux par lesquels ils se séparent de nous. J'ose dire que c'est le contraire chez le prêtre. Un chrétien qui, dans la pratique, pousse jusqu'à leurs dernières conséquences les obligations de sa foi est déjà une créature rare et singulière et qui se distingue fortement du reste des hommes : rappelez-vous les solitaires de Port-Royal. Que dirons-nous donc d'un prêtre qui, outre la constante préoccupation de son salut, a encore celle de son miraculeux ministère, qui tous les jours fait descendre Dieu sur l'autel et condamne ou absout au nom de Dieu ? Sans compter que sa fonction lui impose une vie à part, le fond de pensées habituelles que cette fonction implique doit non seulement réagir sur ses manières, sa parole et toute sa tenue, mais encore imprimer à tous ses sentiments, à ses

passions, à ses vices comme à ses vertus, une marque énergiquement caractéristique. Ni un prêtre n'est bon ni il n'est méchant de la même façon que nous ; ou, si l'on veut, il l'est encore d'une autre façon. Le clergé forme assurément, dans notre société moderne, la classe la plus originale et la plus nettement « différenciée ». Et la différence ne pourra que croître à mesure que la société laïque se préoccupera moins d'une autre vie, s'installera mieux dans celle-ci et prendra plus pleinement possession de la terre.

(*Les Contemporains*, 2e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

LE SYMBOLISME ET PAUL VERLAINE

...Eh bien, non ! je ne parlerai pas d'eux, parce que je n'y comprends rien et que cela m'ennuie. Ce n'est pas ma faute. Simple Tourangeau, fils d'une race sensée, modérée et railleuse, avec le pli de vingt années d'habitudes classiques et un incurable besoin de clarté dans le discours, je suis trop mal préparé pour entendre leur évangile. J'ai lu leurs vers, et je n'y ai même pas vu ce que voyait le dindon de la fable enfantine, lequel, s'il ne distinguait pas très bien, voyait du moins quelque chose. Je n'ai pu prendre mon parti de ces séries de vocables qui, étant enchaînés selon les lois d'une syntaxe, semblent avoir un sens, et qui n'en ont point, et qui vous retiennent malicieusement l'esprit tendu dans le vide, comme un rébus fallacieux ou comme

une charade dont le mot n'existerait pas... J'aurais mieux fait de passer ce temps à regarder les signes gravés sur l'obélisque de Louqsor ; car du moins l'obélisque est proche d'un fort beau jardin, et il est rose, d'un rose adorable, au soleil couchant...

*
* *

... Est-ce à dire qu'il n'y eût plus rien à découvrir en poésie ?

Je ne dis pas cela. Il y avait quelque chose peut-être. Quoi ? je ne sais. Quelque chose de moins précis, de moins raisonnable, de moins clair, de plus chantant, de plus rapproché de la musique que la poésie romantique et parnassienne. Notre poésie a toujours trop ressemblé à de la belle prose. Ceux mêmes qui y ont mis le moins de raison en ont encore trop mis. Imaginez quelque chose d'aussi spontané, d'aussi gracieusement incohérent, d'aussi peu oratoire et discursif que certaines rondes enfantines et certaines chansons populaires, des séries d'impressions notées comme en rêve. Mais supposez en même temps que ces impressions soient très fines, très délicates et très poignantes, qu'elles soient celles d'un poète un peu malade, qui a beaucoup exercé ses sens et qui vit à l'ordinaire dans un état d'excitation nerveuse. Bref, une poésie sans pensée, à la fois primitive et subtile, qui n'exprime point des suites d'idées liées entre elles (comme fait la poésie classique), ni le monde physique dans la rigueur de ses contours (comme fait la poésie parnassienne), mais des états d'esprit où nous ne nous distinguons pas bien des choses, où les sensations sont si étroi-

lement unies aux sentiments, où ceux-ci naissent si rapidement et si naturellement de celles-là qu'il nous suffit de noter nos sensations au hasard et comme elles se présentent pour exprimer par là même les émotions qu'elles éveillent successivement dans notre âme...

Comprenez-vous ?... Moi non plus. Il faut être ivre pour comprendre. Si vous l'êtes jamais, vous remarquerez ceci. Le monde sensible (toute la rue si vous êtes à Paris, le ciel et les arbres si vous êtes à la campagne) vous entre, si je puis dire, dans les yeux. Le monde sensible cesse de vous être extérieur. Vous perdez subitement le pouvoir de l' « objectiver », de le tenir en dehors de vous. Vous éprouvez réellement qu'un paysage n'est, comme on l'a dit, qu'un état de conscience. Dès lors il vous semble que vous n'avez qu'à dire vos perceptions pour traduire du même coup vos sentiments, que vous n'avez plus besoin de préciser le rapport entre la cause et l'effet, entre le signe et la chose signifiée, puisque les deux se confondent pour vous... Encore une fois, comprenez-vous ? Moi je comprends de moins en moins ; je ne sais plus, j'en arrive au balbutiement. Je conçois seulement que la poésie que j'essaye de définir serait celle d'un solitaire, d'un névropathe et presque d'un fou, qui serait néanmoins un grand poète. Et cette poésie se jouerait sur les confins de la raison et de la démence.

Quant à l'homme de cette poésie, je veux que ce soit un être exceptionnel et bizarre. Je veux qu'il soit, moralement et socialement, à part des autres hommes. Je me le figure presque illettré. Peut-être

a-t-il fait de vagues humanités ; mais il ne s'en est pas souvenu. Il connaît peu les Grecs, les Latins et les classiques français : il ne se rattache pas à une tradition. Il ignore souvent le sens étymologique des mots et les significations précises qu'ils ont eues dans le cours des âges ; les mots sont donc pour lui des signes plus souples, plus malléables qu'ils ne nous paraissent, à nous. Il a une tête étrange, le profil de Socrate, un front démesuré, un crâne bossué comme un bassin de cuivre mince. Il n'est point civilisé ; il ignore les codes et la morale reçue. On a vu dans le cénacle parnassien sa face de faune cornu, fils intact de la nature mystérieuse. Il s'enivrait, avec les autres, de la musique des mots, mais de leur musique seulement ; et il est resté un étranger parmi ces Latins sensés et lucides...

Un jour, il disparaît. Qu'est-il devenu ? Je vais jusqu'au bout de ma fantaisie. Je veux qu'il ait été publiquement rejeté hors de la société régulière. Je veux le voir derrière les barreaux d'une geôle, comme François Villon, non pour s'être fait, par amour de la libre vie, complice des voleurs et des malandrins, mais plutôt pour une erreur de sensibilité, pour avoir mal gouverné son corps et, si vous voulez, pour avoir vengé, d'un coup de couteau involontaire et donné comme en songe, un amour réprouvé par les lois et coutumes de l'Occident moderne. Mais, socialement avili, il reste candide. Il se repent avec simplicité, comme il a péché — et d'un repentir catholique, fait de terreur et de tendresse, sans raisonnement, sans orgueil de pensée : il demeure, dans sa conversion comme dans sa faute, un être purement sensitif...

Puis une femme, peut-être, a eu pitié de lui, et il s'est laissé conduire comme un petit enfant. Il reparaît, mais continue de vivre à l'écart. Nul ne l'a jamais vu ni sur le boulevard, ni au théâtre, ni dans un salon. Il est quelque part, à un bout de Paris, dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin, où il boit du vin bleu. Il est aussi loin de nous que s'il n'était qu'un satyre innocent dans les grands bois. Quand il est malade ou à bout de ressources, quelque médecin, qu'il a connu interne autrefois, le fait entrer à l'hôpital ; il s'y attarde, il y écrit des vers ; des chansons bizarres et tristes bruissent pour lui dans les plis des froids rideaux de calicot blanc. Il n'est point déclassé : il n'est pas classé du tout. Son cas est rare et singulier. Il trouve moyen de vivre dans une société civilisée comme il vivrait en pleine nature. Les hommes ne sont point pour lui des individus avec qui il entretient des relations de devoir et d'intérêt, mais des formes qui se meuvent et qui passent. Il est le rêveur. Il a gardé une âme aussi neuve que celle d'Adam ouvrant les yeux à la lumière. La réalité a toujours pour lui le décousu et l'inexpliqué d'un songe...

Il a bien pu subir un instant l'influence de quelques poètes contemporains ; mais ils n'ont servi qu'à éveiller en lui et à lui révéler l'extrême et douloureuse sensibilité, qui est son tout. Au fond, il est sans maître. La langue, il la pétrit à sa guise, non point, comme les grands écrivains, parce qu'il la sait, mais, comme les enfants, parce qu'il l'ignore. Il donne ingénument aux mots des sens inexacts. Et ainsi il passe auprès de quelques jeunes hommes pour un

abstracteur de quintessence, pour l'artiste le plus délicat et le plus savant d'une fin de littérature. Mais il ne passe pour tel que parce qu'il est un barbare, un sauvage, un enfant... Seulement cet enfant a une musique dans l'âme, et, à certains jours, il entend des voix que nul avant lui n'avait entendues...

*
* *

Lisez *Kaléidoscope* :

Dans une rue, au cœur d'une ville de rêve,
Ce sera comme quand on a déjà vécu ;
Un instant à la fois très vague et très aigu...
O ce soleil parmi la brume qui se lève !

O ce cri de la mer, cette voix dans les bois,
Ce sera comme quand on ignore des causes :
Un lent réveil après bien des métempsycoses ;
Les choses seront plus les mêmes qu'autrefois.

Dans cette rue, au cœur de la ville magique
Où des orgues moudront des gigues dans les soirs,
Où des cafés auront des chats sur les dressoirs,
Et que traverseront des bandes de musique,

Ce sera si fatal qu'on en croira mourir...

Vraiment, ce sont là des séries de mots comme on en forme en rêve... Vous avez dû remarquer ? Quelquefois, en dormant, on compose et l'on récite des vers que l'on comprend, et que l'on trouve admirables. Quand, d'aventure, on se les rappelle encore au réveil, plus rien..., l'idée s'est évanouie. C'est que, dans le sommeil, on attachait à ces mots des significations particulières qu'on ne retrouve plus ; on les unissait par des rapports qu'on ne ressaisit

pas davantage. Et, si l'on s'y applique trop longtemps, on en peut souffrir jusqu'à l'angoisse la plus douloureuse...

Mais, en y réfléchissant, je crois que si on relit *Kaléidoscope*, on verra que l'obscurité est dans les choses plus que dans les mots ou dans leur assemblage. Le poète veut rendre ici un phénomène mental très bizarre et très pénible, celui qui consiste à reconnaître ce qu'on n'a jamais vu. Cela vous est-il arrivé quelquefois ? On croit se souvenir ; on veut poursuivre et préciser une réminiscence très confuse, mais dont on est sûr pourtant que c'est bien une réminiscence : et elle fuit et se dissout à mesure, et cela devient atroce. C'est à ces moments-là qu'on se sent devenir fou. Comment expliquer cela ? Oh ! que nous nous connaissons mal ! C'est que notre vie intellectuelle est en grande partie inconsciente. Continuellement les objets font sur notre cerveau des impressions dont nous ne nous apercevons pas et qui s'y emmagasinent sans que nous en soyons avertis. A certains moments, sous un choc extérieur, ces impressions ignorées de nous se réveillent à demi : nous en prenons subitement conscience, avec plus ou moins de netteté, mais toujours sans être informés d'où elles nous sont venues, sans pouvoir les éclaircir ni les ramener à leur cause. Et c'est de cette ignorance et de cette impuissance que nous nous inquiétons. Ce demi-jour soudainement ouvert sur tout ce que nous portons en nous d'inconnu nous fait peur. Nous souffrons de sentir que ce qui se passe en nous à cette heure ne dépend pas de nous, et que nous ne pouvons point,

comme à l'ordinaire, nous faire illusion là-dessus...

Il y a quelque chose de profondément involontaire et déraisonnable dans la poésie de M. Paul Verlaine. Il n'exprime presque jamais des moments de conscience pleine ni de raison entière. C'est à cause de cela souvent que sa chanson n'est claire (si elle l'est) que pour lui-même.

... M. Paul Verlaine a des sens de malade, mais une âme d'enfant ; il a un charme naïf dans la langueur maladive ; c'est un décadent qui est surtout un primitif.

(*Les Contemporains*, 4e série.)

***

Si j'entends bien (mais qui en est sûr?), les jeunes poètes d'aujourd'hui, surtout ceux qu'on appelle les « symbolistes », il me semble que Lamartine doit leur plaire infiniment, et qu'il a souvent fait par instinct ce qu'ils veulent faire avec préméditation.

Ils se plaignent, si je ne me trompe, que, chez la plupart de nos poètes et même chez quelques-uns des plus grands, la poésie ressemble plus à un beau discours qu'à un chant ; ils se plaignent qu'elle soit plus éloquente que suggestive, qu'elle ait des reliefs trop nets et des contours trop arrêtés, et qu'enfin nos vers français aient un peu trop constamment le genre de beauté des vers latins, de ces vers trop sonores, au rythme trop marqué et trop énergique et qu'un Virgile seul a pu amollir quelquefois, rythme qui commande presque la précision dans les mots et dans les images et qui exclut la demi-teinte, la pénombre et l'ondoiement.

Or, il est certain que Victor Hugo, par exemple, — comme Lucain, comme Juvénal, comme Claudien, encore qu'avec beaucoup plus de génie, — fatigue assez souvent et accable l'esprit par un éclat trop dur, par des saillies trop vigoureusement éclairées, par trop de perfection dans l'agencement du style, trop de justesse dans les jointures des phrases, trop d'exactitude dans les comparaisons, trop d'ordre et de symétrie dans la composition des morceaux, trop de « beautés » d'un caractère un peu étroitement « littéraire » et prévu par les Traités de rhétorique ; et qu'enfin, il y a trop de Boileau dans Victor Hugo, même dans le prodigieux versificateur des *Contemplations* et de *la Légende des siècles*. Lamartine est certes beaucoup moins savant, beaucoup moins précis, moins fécond en images *achevées* et sensiblement inférieur par l'invention verbale : et pourtant, avec leurs rimes non cherchées, la monotonie de leurs coupes, la fluidité, l'allongement indéfini de leurs périodes, leurs négligences et leurs à peu près d'expression, en dépit même des restes de phraséologie surannée qu'ils charrient çà et là dans leurs plis, les vers de Lamartine me semblent plus souvent approcher de ce qui serait « la poésie pure ».

Comment cela ? — L'essence de la poésie, — ce en dehors de quoi elle ne se distingue plus de la prose que par certaines cadences de mots, — c'est peut-être le sentiment continu de correspondances secrètes, soit entre les objets de nos divers sens, formes, couleurs, sons et parfums, soit entre les phénomènes de l'univers physique et ceux du monde moral, ou encore entre les aspects de la nature et

les fonctions de l'humanité. Or, ces correspondances, il me paraît bien que Victor Hugo en perçoit sans doute de plus imprévues, et qu'il les exprime plus complètement ; mais je crois que Lamartine en *suggère* un plus grand nombre, et avec moins d'effort. Et comme il se contente de les indiquer, le signe, chez lui, ne se détache pas tout à fait de la chose signifiée, mais il en est tout imprégné encore ; ce sont, grâce à je ne sais quelle délicieuse indécision de termes, des passages aisés de l'idée à l'image et, presque dans le même moment, des retours de l'image à l'idée : en sorte que (presque toujours) cette poésie exprime *simultanément* l'âme et les choses, et est donc la plus large, la plus compréhensive et, au fond, la plus riche qu'on puisse concevoir.

J'ai peur que tout ceci ne vous paraisse pas très clair. Il faudrait trouver quelque exemple, qui valût pour des milliers de cas. — Je vous rappelle d'abord que, dans la « comparaison », le poète exprime les deux objets que son imagination rapproche ; que la « métaphore » est une comparaison dont le second terme est seul exprimé ; que l' « allégorie » n'est qu'une métaphore prolongée et que le « symbole » n'est peut-être qu'une allégorie plus libre et plus flottante. Ceci posé, je crois que la meilleure métaphore, et la plus vivante, est celle où l'objet sous-entendu reste le plus présent, le mieux mêlé à l'image par laquelle on l'évoque en nous, — à condition que cette image n'en soit point elle-même effacée ou affaiblie.

...Les classiques mettent d'un côté l'objet comparé, de l'autre côté l'objet auquel ils le comparent, — et une

cloison entre les deux. (Victor Hugo fait encore souvent ainsi, et je ne dis point que Lamartine ne le fasse jamais.) Et cela n'est pas, sans doute, le contraire de la poésie ; mais ce n'est pas non plus la poésie même. La poésie même, c'est, bien décidément, la concomitance du sentiment et de sa représentation concrète, et la pénétration de celle-ci par celui-là. Et, sauf erreur, c'est bien ce qu'on appelle le symbolisme, et c'est ce que Lamartine offre presque à chaque instant.

(*Les Contemporains*, 6e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

PIERRE LOTI

Je viens de relire presque sans un arrêt, à la campagne, serré contre la terre maternelle, sous un ciel amollissant et chargé d'orage, les six volumes de Pierre Loti. Au moment où je tourne la dernière page, je me sens parfaitement ivre. Je suis plein du ressouvenir délicieux et triste d'une prodigieuse quantité de sensations très profondes, et j'ai le cœur gros d'un attendrissement universel et vague. Pour parler, si je puis, avec plus de précision, ces deux mille pages m'ont suggéré, m'ont fait imaginer un trop grand nombre de perceptions inattendues ; et ces perceptions étaient accompagnées de trop de plaisir et en même temps de trop de peine, de trop de pitié, de trop de désirs indéfinis et irréalisables... Mon âme est comme un instrument qui aurait trop vibré et à qui le prolongement muet des vibrations

passées serait douloureux. Je voudrais jouir et souffrir de la terre entière, de la vie totale, et, comme saint Antoine à la fin de sa tentation, embrasser le monde...

Vous pouvez, si cela vous plaît, juger excessive l'impression que laissent en moi ces romans. J'avoue moi-même que ma conscience de critique en est tout inquiétée. Les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature ne m'ont jamais troublé ainsi. Qu'y a-t-il donc dans ces histoires de Loti ? Car elles sont d'ailleurs composées avec une extrême nonchalance, écrites avec un vocabulaire restreint, en petites phrases d'une construction tout unie. Vous n'y trouverez ni drames singuliers ou puissants, ni subtiles analyses de caractères, puisque tout s'y réduit à des amours suivies de séparations et que les personnages y ont des âmes fort simples. Beaucoup de livres, anciens ou récents, supposent un tout autre effort de pensée, d'invention et d'exécution. Mais avec cela les romans de Loti m'envahissent et m'oppriment plus qu'un drame de Shakespeare, plus qu'une tragédie de Racine, plus qu'un roman de Balzac... Et c'est pour cela que je suis inquiet. Ont-ils donc un sortilège en eux, un maléfice, un charme qui ne s'explique point, ou qui s'explique par autre chose encore que par des mérites littéraires ?

Voici : ces romans ébranlent l'âme à la fois dans ce qu'elle a de plus raffiné et dans ce qu'elle a de plus élémentaire. Ils frappent, si je puis dire, les deux touches extrêmes du clavier sentimental. Car d'un côté vous avez eu sous les yeux les objets les plus singuliers, vous en avez reçu les impressions les plus

neuves, les plus rares, les plus aiguës; et d'autre part vous avez éprouvé les sentiments les plus naturels, les plus largement humains, les plus accessibles à tous. Vous avez vu, de vos yeux de dilettante occidental épris de pittoresque, danser la *upa-upa* à Tahiti ; vous avez vu glisser les danseuses birmanes pareilles à des chauves-souris... ; et vous avez pleuré sur des aïeules, sur des enfants qui meurent ou sur des amants qui se séparent, avec le meilleur de votre âme, la partie la plus naïve et la plus saine de vous, et du même cœur que vous aimez votre mère ou votre pays natal. Vous avez connu les troubles de la sensualité la plus curieuse et la plus savante — et les émotions de la sympathie la plus pure et de la plus chaste pitié...

Ainsi vous goûtez dans ces livres le charme limpide des poèmes ingénus et le charme pervers des extrêmes recherches de l'esthétique contemporaine, — ce qui est au commencement des littératures et ce qui est à la fin. Telle page vous communique deux impressions distinctes, entre lesquelles il y a des milliers d'années, — et entre lesquelles il y a parfois aussi « l'épaisseur effroyable du monde ». Et le poète vous insinue peu à peu l'âme qu'il a lui-même, une âme qui serait contemporaine de l'humanité naissante et de l'humanité vieillie, et qui aurait parcouru la surface entière du globe terrestre, âme amoureuse et triste, toujours inquiète et toujours frémissante. Et c'est de cette âme que vient aux petites phrases de Loti leur immense frisson...

On peut voir, par l'exemple de Pierre Loti, comment, par quel détour, les vieilles littératures re-

viennent quelquefois à la simplicité absolue. Une extrême sensibilité artistique exercée par les objets les plus extraordinaires et qui se repose enfin dans la traduction des sentiments les plus ingénus ; ce qu'on a appelé « l'impressionnisme » aboutissant à une poésie purement naturelle : tel est à peu près le cas de l'auteur d'*Aziyadé* et de *Pêcheur d'Islande*.

... Il recommence, tout seul, pour son compte, l'évolution morale de son siècle...

... Il jouit de la variété inépuisable des aspects de la terre, et plus encore peut-être de tout l'imprévu de l'animal humain. Il jouit de sentir qu'il y a entre certaines races de telles différences que jamais elles ne se comprendront, de sentir que les hommes sont impénétrables et inintelligibles les uns aux autres, comme l'univers est inintelligible à tous. Il aime des femmes de tous les types et de tous les genres de beauté dans tous les pays du monde : Aziyadé, Rarahu, Pasquala, Fatou-gaye : et chaque fois il connaît l'orgueil et le délice d'être aimé absolument, jusqu'à la mort. Il accomplit ainsi son rêve : jouir de tout son corps et jouir de toute l'étendue de la planète où ce corps a été jeté. Car n'est-ce pas une pitié que, pouvant connaître la terre entière et multiplier par là notre vie et notre être, nous demeurions confinés dans notre clapier ? Très réellement on peut dire que le songe de la vie aura été pour Loti fort supérieur à ce qu'il est pour nous et que la terre lui aura été autre chose qu'à nous, les immobiles. Il sera un des rares hommes qui auront habité toute une planète : moi, je mourrai n'ayant habité qu'une ville, tout au plus une province. Cette vie de

Pierre Loti me paraît si belle que, pour me défendre en y songeant de l'amertune et de l'envie, j'ai besoin de me rappeler ces paroles de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes? Voilà le ciel, la terre et tous les éléments ; or c'est d'eux que tout est fait... Quand tout ce qui est au monde serait présent à vos yeux, que serait-ce qu'une vision vaine ? » (Livre II, chap. xx.) Mais cela même ne suffit pas à me consoler.

***

Or, un jour, tandis qu'il menait cette vie extraordinaire, Pierre Loti s'avisa de noter, pour son plaisir, ses impressions. Et cet officier de marine qui ignorait presque, si on l'en croit, la littérature contemporaine, qui n'avait pas lu une page ni de Flaubert, ni des Goncourt, ni de Daudet, se révéla d'emblée comme un des premiers entre les écrivains pittoresques et comme un des peintres les plus surprenants qu'on eût vus des choses exotiques.

Il est vrai que tout semblait conspirer pour faire de l'exotisme de Pierre Loti quelque chose de très pénétrant et de très puissant.

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup plus de cent ans que l'exotisme a fait son entrée dans notre littérature. Il suppose un don qui ne s'est entièrement développé que très tard dans l'aveugle et routinière humanité : le don de *voir* et d'aimer l'univers physique dans tous ses détails. Ce don se réduit à fort peu de chose chez les hommes des temps primitifs et de l'âge moyen des civilisations. Ils voient

les choses exactement, mais sommairement. Les hommes du moyen âge découvrent l'Orient, c'est-à-dire une nature, une humanité et un art très différents des leurs, et ils paraissent à peine s'en douter ; presque rien de cette étrangeté ni de ce pittoresque n'a passé dans les chansons de geste postérieures aux croisades ni dans les fabliaux. Ce n'est point un paradoxe, je vous assure, de dire que c'est de nos jours seulement que l'homme a eu des yeux, a su voir entièrement le monde extérieur. Si quelques poètes n'étaient venus, doués de facultés singulières, l'humanité aurait à jamais ignoré l'aspect de sa planète. C'est, je crois, Bernardin de Saint-Pierre, ce grand vagabond, ce génie hardi et tendre, qui a commencé à voir. Le premier, il a eu la perception émue de la flore des tropiques. Et c'est la nouveauté d'une région étrangère qui lui a dessillé les yeux, qui lui a permis de les ouvrir ensuite sur la nature de chez nous ; et ainsi c'est l'exotisme qui a définitivement introduit le pittoresque dans notre littérature. Puis Chateaubriand décrit l'Amérique, les forêts vierges, les pampas et les grands fleuves. Et alors le romantisme apparaît, dont le principal rôle est justement de décrire ce que nous n'avons pas coutume de voir : l'Espagne, l'Italie, l'Orient — et le moyen âge, l'éloignement dans le temps équivalant à l'éloignement dans l'espace. Sans doute le romantisme manque souvent de sincérité ; il tombe dans le convenu, dans le bibelot, dans la verroterie. Il y a fort à redire à l'Orient des *Orientales* et au moyen âge de *Notre-Dame de Paris*. N'importe : la faculté de voir, de jouir profondément des formes et

des aspects des choses s'est éveillée et ne s'endormira plus. Et, du jour où cette faculté s'applique, non plus à des objets étrangers, mais à ce que nous avons tous les jours sous les yeux, la littérature nouvelle est née : le romantisme engendre le naturalisme. Mais, si intéressantes que soient les descriptions de la réalité prochaine, l'exotisme, quand il est sincère, garde un charme particulier, un charme pénétrant et attristant. Je n'en veux pour preuve que certaines pages de Gautier, *Salammbô*, les deux volumes de Fromentin sur le *Sahel* et le *Sahara*, et les romans de Pierre Loti, ce roi de l'exotisme.

Tout semble avoir conspiré pour assurer cette royauté à l'auteur d'*Aziyadé*. Il y fallait au moins trois conditions. Il était bon, d'abord, que l'écrivain vît le monde entier, non seulement le Pacifique, mais les mers du Pôle, non seulement l'Amérique, mais la Chine, non seulement Tahiti, mais le Sénégal. Car, s'il n'avait connu qu'une ou deux régions, il risquait de se confiner dans leur description et de recommencer éternellement avec artifice ce qu'il aurait fait d'abord avec sincérité. Sa sensibilité devait d'ailleurs, pour s'aiguiser toujours plus et se rajeunir, s'exercer sur des objets aussi divers que possible. Or la visite complète de cet immense univers n'était guère permise et facile qu'à un homme de la fin de ce siècle. Pierre Loti a eu l'esprit d'y naître — et d'être officier de marine, c'est-à-dire condamné par sa profession aux pérégrinations sans fin. — Il fallait en second lieu que l'écrivain sût voir. Cela n'est pas si commun, du moins au degré où ce don était exigé ici. J'ai dit que l'humanité supé-

rieure n'avait commencé que depuis un siècle à bien saisir la merveilleuse diversité de son habitacle. Aujourd'hui encore les simples et les trois quarts des hommes cultivés ne voient pas. J'ai souvent interrogé des paysans qui avaient été soldats dans l'infanterie de marine, qui avaient vécu en Chine, au Tonkin, aux Antilles, au Sénégal ; je vous assure qu'ils n'avaient rien vu. Et les bons missionnaires, préoccupés d'une seule idée, hantés de leur rêve d'évangélisation, ne voient guère mieux les « pays étranges ». Au reste, s'ils les voyaient bien, ils y prendraient tant de plaisir qu'ils n'auraient plus de courage pour l'action ; puis ils comprendraient l'abîme qui sépare les races et renonceraient à leur tâche impossible et sublime. Or Pierre Loti a éminemment le don de voir et de sentir.

Enfin, il fallait que l'écrivain sût exprimer ce qu'il avait vu et senti. Combien d'hommes ont eu des impressions rares et des visions originales, dont nous ne saurons jamais rien, parce qu'ils étaient impuissants à les traduire par les mots ! Pierre Loti s'est trouvé posséder ce don suprême de l'expression. Et, comme il a grandi librement, en dehors de toute école littéraire, il lui a été donné d'avoir à la fois l'acuité de perception des plus subtils de ses contemporaïns et quelque chose de la simplicité de forme des écrivains primitifs. Ce cas est peut-être unique. Que diriez-vous d'un Homère qui aurait les sens d'Edmond de Goncourt ?

*
* *

Ici mon embarras redouble. Ce sortilège de Pierre

Loti, comment le serrer d'un peu près et le définir avec quelque précision ? Il est d'abord dans les choses mêmes que l'écrivain nous met sous les yeux. Nous nous laissons très facilement prendre à l'exotisme. C'est par là qu'il y a un siècle *Paul et Virginie*, puis *Atala* s'emparèrent si puissamment de l'imagination du public. Les gens du peuple, les esprits simples adorent les romances qui leur parlent de choses qu'ils n'ont point vues, de lagunes et de gondoles, ou qui leur présentent un Orient de vignettes avec caravanes, minarets et yatagans. Un charme moins banal, mais pourtant de la même espèce, est pour nous dans les descriptions de Pierre Loti. Elles flattent d'abord le désir de nouveauté que nous portons en nous. Et ces évocations d'objets auxquels nos sens ne sont point accoutumés les émeuvent d'autant plus vivement. Puis ces choses inconnues, ces combinaisons encore inéprouvées de lignes, de couleurs, de sons, de parfums, nous donnent l'impression de quelque chose de lointain, de fugitif, nous rappellent que le monde est grand et que nous n'en atteignons jamais à la fois que d'infimes parcelles. Et enfin, par une sorte de contradiction, tandis que nous imaginons de nouveaux aspects de l'univers, il arrive qu'une fois bien entrés dans ces visions, nous y sommes mal à l'aise et vaguement angoissés, nous y sentons le regret nostalgique des visions connues, familières et que l'accoutumance nous a rendues rassurantes...

Ainsi il y a dans l'exotisme quelque chose de délicieux et de mélancolique. Il nous enchante comme un paradis et nous attriste comme un exil. Mais cette

mélancolie et ce délice sont chez Pierre Loti d'une particulière intensité. Pourquoi ? Tout simplement (il faut toujours y revenir) parce qu'il sent plus profondément que nous et parce que personne ne rend avec plus de sincérité ni plus directement ses sensations, ni ne les arrange moins. Il ne craint ni le désordre ni les répétitions ; il n'a que des procédés primitifs et aucune « manière » dans son style. Continuellement, quand il désespère de rendre en entier une impression, il emploie avec ingénuité les mots « étrange », « inexprimable », « indéfinissable ». Mais ces mots ne sont jamais vides chez lui : ses tableaux sont si précis que ces mots vagues, loin de les affaiblir, les achèvent, les continuent en un prolongement de rêve. Et je n'ai pas besoin de dire que ses descriptions ne sont jamais purement extérieures, qu'il note habituellement du même coup la sensation et le sentiment qu'elle suscite en lui, et que ce sentiment est toujours très fort et très triste. Mais ce qui lui est particulier, c'est que sensations et sentiments se résolvent d'ordinaire en je ne sais quelle langueur de volupté et de désir, comme si le trouble qu'éveille en lui la figure de la Terre était un peu semblable à un autre trouble, à celui qui nous vient de la femme, et y disposait l'âme et le corps...

Tout cela est bien difficile à dire clairement. Ce qui est sûr, c'est qu'une langueur mortelle s'exhale de chaque page du *Mariage de Loti*. Tahiti, si loin, a l'attrait douloureux d'un paradis sensuel, inaccessible, où nous n'irons jamais. Terre édénique où la faune et la flore sont uniquement bienfaisantes, où il n'y a ni poisons ni serpents, où les hommes ne tra-

vaillent ni ne peinent, où les petites filles rieuses passent leur vie à se couronner de fleurs et à jouer, toutes nues, dans les clairs bassins où tombent les citrons et les oranges. L'humanité y est éternellement enfantine. La notion même du péché en est absente. Le vol, la cupidité, l'ambition et tous les vices qui en dérivent y sont inconnus, puisque la terre y nourrit les hommes sans travail et que la concurrence pour la vie ne s'y conçoit même pas. La souillure de la chair y est ignorée et aussi, par suite, la pudeur, que Milton appelle impudique. L'influence de la terre, la douceur des choses, les parfums, la beauté de la nature et la beauté des corps, les brises attiédies du soir y conseillent si clairement et si invinciblement l'amour qu'elles l'absolvent par là même et qu'on ne songe point à y attacher une idée de souillure. Ce monde-là est le monde d'avant la Loi, laquelle a fait le péché, comme dit l'apôtre saint Paul. Tous les devoirs n'y sont que de charité naturelle, de bienveillance et de pitié. On y est engourdi par la béatitude de vivre, et l'abondance et la continuité des sensations agréables vous y bercent dans un rêve sans fin... Mais en même temps le vieux monde fait des apparitions brusques et bizarres dans cette île enfantine où ses navires s'arrêtent en passant ; et le vieux monde, c'est sans doute le péché, mais c'est l'effort ; c'est la douleur morale, mais c'est la dignité ; c'est le labeur, mais c'est l'intelligence. Et alors les délices de l'île paradisiaque prennent pour l'homme du vieux monde une saveur de fruit défendu. Il a vaguement peur de ce jardin du Pacifique où l'humanité ne souffre pas. Et la question

s'agite obscurément en lui, de savoir ce qui vaut le mieux de cette vie délicieuse, innocente, insignifiante et puérile, ou de l'autre vie, la vie d'Occident, celle qui a le vice et le mal, l'effort et la vertu. Il reste déconcerté par cette disparition subite de la douleur dans un îlot perdu, à trois mille lieues de Paris et de Londres. A-t-il donc changé de planète ?

... *Aziyadé* vous trouble d'une autre façon. D'abord par l'impression de volupté particulière qui s'en dégage, volupté profonde, absorbée, sans pensée ni parole. Ce lit d'amour, la nuit, sur une barque, dans le golfe de Salonique ; puis cette vie de silence et de solitude, pendant une année, dans une vieille maison du plus vieux quartier de Constantinople, je ne sais pas de rêve plus doux, plus amollissant, ni en qui s'endorment mieux la conscience et la volonté. Et ce n'est pas tout. Cette turquerie si connue, si usée, Pierre Loti a su la rajeunir. Comment ? En se faisant Turc, en prenant pour une année l'âme d'un effendi. Je ne pense pas qu'on ait jamais vu chez un artiste un plus bel effort de l'imagination sympathique, un tel parti pris de laisser façonner son âme aux influences du dehors comme une matière infiniment impressionnable et malléable et, pour cela, de borner sa vie aux sensations, ni, d'autre part, une si merveilleuse aptitude à les goûter toutes. Cela est extraordinaire et un peu inquiétant. Nous sommes en présence d'une âme qui s'est si bien livrée en proie au monde extérieur qu'elle est capable de vivre toutes les vies et qu'elle se prête à tous les avatars. Au fait, Pierre Loti a-t-il encore une âme à lui ? Peut-être en a-t-il plusieurs,

peut-être son fonds le plus intime change-t-il réellement en changeant de séjour. Il nous fait sentir notre profonde dépendance du monde visible ; il nous ferait douter de notre personnalité et déraisonner à perte de vue sur l'énigme du « moi ».

Dans le *Roman d'un spahi*, l'impression générale est cruelle. Pierre Loti nous montre cette fois les aspects méchants de la terre. C'est le paysage le plus stérile, le plus hostile à l'homme, le plus désolé, le plus lugubre sous la lumière aveuglante ; les sables fauves, sans limites, tachés d'affreux villages nègres comme de plaques de lèpre, ou de marécages pleins de poisons qui saignent horriblement au coucher du soleil. Et c'est l'humanité la plus misérable, la plus brutale, la plus proche des bêtes. Et c'est aussi l'amour noir et, certains jours, les danses hurlantes des corps d'ébène déchaînés par la Vénus animale. C'est le visage grimaçant de Fatou-gaye qui ressemble à un singe et à une petite fille... C'est tour à tour l'ennui morne et la volupté furieuse sous le poids du ciel en feu. Et vous vous rappelez l'abominable dénouement : la bataille des spahis et des nègres, la mort de Jean, de Fatou-gaye et de leur enfant, cette hideuse éclaboussure de sang dans l'enchevêtrement des grands végétaux éclairés à cru et qui ont, eux aussi, l'air vénéneux et féroce...

*
* *

De cet exotisme voluptueux et triste dérivent certains sentiments très grands, très simples, éternels, par lesquels se prolongent et s'approfondissent les

sensations notées. C'est d'abord le sentiment toujours présent de l'immensité du monde. On peut dire que l'image totale de la terre est obscurément évoquée par chaque paysage de Loti ; car chaque paysage ne nous retient que parce qu'il nous est nouveau et que nous le sentons séparé de nous par des espaces démesurés. Or ce sentiment apporte avec lui une tristesse : par lui nous connaissons clairement notre infimité, et que nous ne pourrons jamais jouir à la fois de tout l'univers. Et cette idée de la grandeur de la terre s'agrandit encore de celle de sa durée. Souvent il se glisse dans les descriptions de Pierre Loti des visions géologiques, des ressouvenirs de l'histoire du globe... — Mais tout de suite, tandis qu'il songe à l'énormité et à la durée de la terre, il la sent exiguë et éphémère ; car qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas infini et éternel ? Le sentiment incurable de la vanité des choses s'insinue dans ses plus vivantes peintures. A chaque instant l'idée de la mort les assombrit. Elle surgit naturellement, toute spontanée et toute nue, et l'effet en est toujours très puissant, car, nous avons beau faire, rien n'est plus triste, ni plus effrayant, ni plus incompréhensible que la mort. Enfin cette habitude des vastes spectacles naturels et des mélancolies où ils nous jettent traîne forcément après soi un certain dédain de ce qui tente et occupe les écrivains sédentaires, des civilisations étroites et de la vie des cités d'Europe, si déprimée et si factice. L'étude minutieuse des vices et des passions de quelque habitant des villes attire peu, quand on a la terre à soi. A qui a parcouru les cinq continents et la surface entière

de la planète, les sujets qui passionnent Balzac semblent mesquins et sans intérêt.

Mais, de plus, c'est l'exotisme même de ses romans qui conseillait et imposait à Pierre Loti les sujets simples et les drames élémentaires. Les sujets ne pouvaient guère être que des histoires d'amour avec les femmes des différents pays que traverse le poète : amour sensuel et rêveur, amour absolu chez la femme ; amour curieux, orgueilleux, parfois cruel chez l'homme. Le drame, c'est le plus uni et le plus douloureux de tous : le drame unique, éternel, de la séparation des êtres qui s'aiment... Ainsi l'exotisme explique également, dans les romans de Pierre Loti, la nouveauté et l'intensité des sensations, et le caractère universel et largement humain des sentiments.

Et c'est pourquoi, quand le quêteur d'exotisme et d'impressions rares s'arrêtera au pays de France, il ne pourra que nous raconter des idylles, plus poignantes sans doute, mais aussi peu compliquées que *Paul et Virginie*, *Graziella* ou même l'épisode de Nausicaa dans l'exquise *Odyssée*. Car, outre que sa vie voyageuse lui a surtout fait connaître des hommes du peuple, des matelots, la satiété des impressions passionnelles, la misanthropie qui naît de l'excès d'expérience et le sentiment très net, chez un homme qui a vécu en dehors des cités, de ce qu'il y a d'artificiel, de misérable et d'inutile dans nos civilisations, lui font aimer et embrasser avec une ardente sympathie les êtres simples, plus intacts et plus beaux que nous, plus proches de cette terre dont il a parcouru la face et qu'il adore. Certes, j'aime

les romans de Loti pour bien d'autres raisons ; mais je les aime aussi pour cette idée dont ils sont tout imprégnés, que l'âme d'un pêcheur ou d'une paysanne bretonne a mille chances d'être plus intéressante, plus digne d'être regardée de près que celle d'un chef de division, d'un négociant ou d'un homme politique. Si je ne puis être de ces privilégiés qu'on appelle des artistes et qui reflètent en eux et décrivent ce qui s'agite à la superficie de la terre, j'aime mieux être de ceux qui vivent tout près d'elle et qui en sont à peine sortis.

***

Je garde une inquiétude. Je crains de n'avoir pas su rendre l'impression que ces livres font sur moi, et je crains aussi qu'on me reproche de n'avoir cherché à rendre que cette impression. On me dira : « Tous ces romans de Loti sont bien négligemment composés. » Est-ce ma faute, si je n'en souffre point ? — Ou bien : « Ne trouvez-vous point quelque bric-à-brac et quelque verroterie dans cet exotisme, trop de rêvas-rêvas, de colliers de soumaré, de palétuviers, de cholas, de diguhelas ? Nous ne pouvons point contrôler ces peintures ; cette abondance de détails ne se rapporte à rien de ce que nous connaissons... » Dirai-je que j'ai cet enfantillage, de trouver des charmes au mystère de ces mots ? Du reste, il n'y en a pas tant. — Ou bien : « La nature, dans ces romans, n'accable-t-elle pas un peu l'homme ? C'eût été l'avis de M. Saint-Marc Girardin. N'y voudriez-vous pas un peu plus de psychologie ? » Pourquoi ? J'en trouve tout autant qu'il m'en faut, et j'y trouve

celle qui y devait être. — « Mais que ne dites-vous, par exemple, que Pierre Loti procède de Musset et de Flaubert ? et que ne cherchez-vous à lui assigner son rang dans la littérature contemporaine ? » Hélas ! je suis si peu un critique que, lorsqu'un écrivain me prend, je suis vraiment à lui tout entier ; et, comme un autre me prendra peut-être tout autant, et au point d'effacer presque en moi les impressions antérieures, comme d'ailleurs ces diverses impressions ne sont jamais de même sorte, je ne saurais les comparer ni assurer que celle-ci est supérieure à celle-là. — « Mais nous ne tenons point à connaître les émotions que vous donnent les livres ; c'est sur leur valeur que nous désirons être édifiés. » Peut-être ; mais la plus belle fille du monde... Et d'ailleurs, je suis ici d'autant plus incapable de m'élever au-dessus du sentir, que Pierre Loti est, je pense, la plus délicate machine à sensations que j'aie jamais rencontrée. Il me fait trop de plaisir, et un plaisir trop aigu et qui s'enfonce trop dans ma chair, pour que je sois en état de le juger. A peine ai-je su dire que je l'aimais.

(*Les Contemporains*, 3e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

IBSEN

Parfois je me désole et j'ai honte de ne savoir, en tout et pour tout, que ma langue natale, un peu de latin, très peu de grec ; et je me demande avec confusion comment j'ai pu suivre jadis, pendant huit

ans, le cours inférieur d'allemand, et pendant un an, le cours moyen (pour changer) sans apprendre un mot de la langue de Gœthe et de Hegel. Je me dis que, connaissant une seule littérature, je ne connais rien ; que des façons fort intéressantes de comprendre et d'exprimer la vie m'échappent absolument, et que le monde est beaucoup moins varié et moins divertissant pour moi que pour ceux qui entendent les langues étrangères et qui ont visité les autres pays. Je songe qu'il n'est pas permis d'être à ce point un homme du Centre, un vigneron tourangeau, ni de s'endormir dans une telle incuriosité, ni dans une si jalouse adhérence au sol héréditaire...

Par bonheur, il y a des traductions. Elles sont assez abondantes depuis quelques années pour donner, même à un pauvre monoglotte comme je suis, quelque idée des diverses littératures européennes.

Je sais bien que toute une part, et quelquefois la meilleure, du talent des écrivains disparaît nécessairement dans la traduction, si habile ou si exacte qu'elle soit. Je cherche avec inquiétude ce qui peut rester de Racine et de La Fontaine, traduits en allemand ou en anglais. Il est probable que le déchet n'est pas moindre pour quelques-uns des auteurs étrangers qu'on translate dans notre langue. Mais ce que ces auteurs perdent d'un côté à être traduits, il me semble qu'ils le regagnent d'un autre, et je vais essayer de vous dire pourquoi.

Souvent, chez les écrivains de mon pays, même chez les meilleurs, je discerne et je sens quelque phraséologie, une rhétorique inventée ou apprise, des artifices systématiques de langage ; et il arrive

que tout cela m'ennuie un peu à la longue. Or il doit y avoir, à coup sûr, quelque chose de semblable chez les étrangers. Mais précisément cela n'est pas transposable dans une autre langue, cela ne nous est pas révélé par la traduction. Ou plutôt, leur rhétorique à eux, s'ils en ont une, nous paraît originale et savoureuse. Là où ils sont peut-être médiocres ou mauvais, ils ne me semblent que bizarres, et c'est peut-être à ces endroits-là que je me crois le plus tenu de les goûter, pour ne pas avoir l'air d'un homme totalement dépourvu du sens de l'exotisme.

D'autre part, quand ils sont excellents et quand ils m'émeuvent, ils m'émeuvent vraiment tout entier. Car alors je suis bien sûr que c'est uniquement par la force de leur pensée, la justesse de leurs peintures ou la sincérité de leur émotion qu'ils agissent sur moi. Il est évident que, dans ces moments-là, le fond chez eux ne se distingue plus de la forme ; je sens, même dans la traduction, que tous les mots sont nécessaires, qu'on ne pouvait en employer d'autres. L'accent local a tout à coup disparu ; et de rencontrer chez ces « barbares » des choses qui sont belles exactement de la même manière que les belles choses de chez nous, j'éprouve un plaisir que double la surprise et qu'attendrit la reconnaissance...

Et ainsi, soit dans les instants où leur rhétorique et leur banalité possible m'échappent, soit dans ceux où ils se passent de toute rhétorique, j'ai constamment l'impression de quelque chose de franc, de naïf, d'honnête, de spontané, de profondément intéressant même dans les gaucheries, les lenteurs ou les obscurités. Sous cette forme neutre, cette espèce de cote

mal taillée qu'est une traduction, sous ces mots français recouvrant un génie qui ne l'est pas, de vieilles vérités ou des observations communes me font l'effet de nouveautés singulières. J'y veux trouver et j'y trouve une saveur, une couleur, un parfum. Je m'imagine que ces étrangers unissent aux raffinements de sensibilité et de pensée des écrivains tard venus une candeur et une sincérité de primitifs. Et je m'excite sur eux, et je ne suis pas très loin de dire moi aussi (comme font couramment, aujourd'hui, les personnes d'opinions distinguées) : « Qu'est-ce que nos romanciers auprès de Tolstoï et d'Elliot ? Qu'est-ce que nos poètes auprès de Shelley ou de Rossetti ? Et enfin, bien que nos auteurs dramatiques soient assurément de meilleurs ouvriers, ah ! qu'ils sont loin de l'humanité profonde et de la tranquille audace d'un Ibsen, d'un Ostrowsky ou d'un Pisemsky ! »

Puis, je ferme les livres ; je me calme, je laisse s'ordonner en moi les souvenirs et s'instituer les comparaisons. Ces ouvrages qui m'ont frappé çà et là par leur incontestable beauté, et plus encore peut-être par l'étrangeté de l'accent, je m'aperçois que le fond n'en est probablement pas si nouveau qu'il m'avait semblé d'abord, car on le retrouve dans des livres à nous, dans des livres que nous avons déjà presque oubliés, ingrats que nous sommes ! Et alors je ne cesse point d'estimer ni même d'admirer ces étrangers, et je les remercie du petit frisson de plaisir et d'enthousiasme qu'ils m'ont donné ; mais ils ne m'en font plus tant accroire. Je vois qu'au bout du compte ce que j'ai le plus sincèrement aimé

en eux, c'est ce par quoi ils nous ressemblent... J'ai assez voyagé, je referme ma porte sur moi, je redeviens Latin et Gaulois, et je reprends mes défiances et mes tendresses étroites de paysan autochtone, plaint par Bourget.

... Le volume [qui contient les *Revenants*] est orné d'un portrait d'Ibsen. Des traits rudes, des yeux perçants, une bouche serrée, une épaisse tignasse en désordre, un large collier de barbe blanche, l'air d'un vieux matelot scandinave. Il a longtemps vécu à Rome, puis à Munich, dans une solitude complète. Cela, c'est le puritain. Mais, d'autre part, cet ours polaire a dirigé un théâtre, et c'est évidemment là un état dépourvu d'austérité. M. Prozor nous apprend, en outre, que ce révolutionnaire a un fils dans la diplomatie, qu'il aime lui-même à orner sa sévère redingote d'une brochette de décorations quand il va dans le monde, qu'il n'est point insensible aux flatteries féminines et qu'il a, à Stockholm et à Christiania, son petit bataillon de ferventes. Cela, c'est le partisan de la « joie de vivre » ; ohé ! ohé !

Les Revenants, c'est tout justement une protestation énergique, presque furieuse, de la joie de vivre contre la tristesse religieuse, de la nature contre la loi, de l' « individualisme » contre l'oppression des préjugés sociaux. Je ne vous dirai point que la pensée y est toujours aussi claire que le sentiment. Mais en dépit de ses incroyables lenteurs et, quelquefois, de ses demi-ténèbres, le drame vous prend, vous tient et ne vous lâche plus. Il est véridique et profond. Une révolution d'âme, du plus grand intérêt et du plus général, y est exposée avec force, avec

hardiesse, et avec une sorte d'émotion et d'emportement farouche. C'est la crise morale de la vertueuse, méditative et fière Mme Hélène Alving.

... L'œuvre est calme d'aspect, lente et comme étoupée de neige. C'est au bord d'un des grands fiords de la Norvège septentrionale, dans un décor singulièrement paisible, un grand salon nu et, au fond, un jardin d'hiver vitré qui laisse apercevoir le fiord mélancolique à travers un voile de pluie. Les scènes se déroulent dans la lumière blême, en dialogues interminables comme cette pluie qui bat les vitres. Là-dessous, un des drames les plus violents qu'on puisse concevoir ; drame intérieur, drame de conscience, silencieusement terrible, avec quelques éclats soudains...

M. Edouard Rod, dans sa préface, nous fait un joli tableau des mœurs et de la société de ces lointains pays du Nord. « ... Nous entrevoyons là-bas une vie extrêmement régulière et paisible, une vie de petits pays heureux qui n'ont pas d'histoire, de petites villes où tout le monde se connaît et dont seuls quelques commérages troublent le calme d'eaux dormantes, de familles patriarcales que gouvernent des mœurs d'un autre âge, faites de douceur et de respect. » Un ciel qui conseille le recueillement, le repliement sur soi ; un cercle d'habitudes tournant autour d'un poêle de faïence ; une belle lenteur à se mouvoir et à sentir ; la sécurité dans la tradition acceptée ; un grand sérieux et un grand calme... Il y a là peu de place pour le plaisir extérieur et le divertissement. Oui, mais que de temps pour la réflexion ! Et sans doute la réflexion, ce n'est, pour la

plupart de ces paisibles créatures, que l'assoupissement devant les chopes de bière, dans la fumée des pipes, ou l'éternel recommencement de la bible marmottée ; bref, un exercice de ruminants (car le « libre examen », fondement du protestantisme, me paraît être, quand il s'agit du troupeau des fidèles, une simple plaisanterie ; et c'est se moquer du monde que d'opposer aujourd'hui la liberté d'esprit protestante à la docilité catholique). Mais cependant la réflexion est aussi, pour quelques âmes qui sortent du commun, le développement de la vie individuelle. Or, la vie individuelle, c'est presque toujours la révolte contre les règles de la vie collective. Il est donc à croire que, sous cette apparente tranquillité, sous cette discipline matérielle des sociétés septentrionales se dissimulent, dans plus d'une âme, d'étranges audaces de pensée. Elles restent toutes théoriques et intérieures et s'accommodent de tous les jougs traditionnels. Mais, tout de même, le jour où elles éclateraient au dehors !...

... Mme Alving est une révoltée tout à fait sérieuse. Pendant vingt ans, elle a conformé sa vie à l'idéal chrétien du devoir, et cela dans des circonstances exceptionnellement douloureuses. Non seulement elle a immolé à la règle sa jeunesse et son cœur ; mais à l'effort du renoncement absolu elle a dû joindre l'effort plus grand d'un long mensonge héroïque destiné à dissimuler aux hommes ce renoncement Une femme de race latine eût encore trouvé moyen d'apporter dans ce labeur quelque bonne grâce et peut-être, en plein sacrifice, des airs d'insouciance et de gentillesse. Mme Alving, elle, n'a pu accomplir

son rude devoir que par une tension continue de tout son être. Elle l'a accompli trop gravement, elle y a trop songé. Et c'est à force d'y songer qu'elle en a douté. Elle a trop réfléchi sur la vie. Or, les croyants de l'espèce de Mme Alving sont incapables de s'arrêter à une solution intermédiaire. Si la fausseté de leur conception de la vie leur est subitement révélée, ils en concluent que c'est la conception contraire qui est le vrai. Ils ne vont que de l'affirmation à la négation. Ce qu'entrevoit le croyant d'une religion positive dans les heures où il suppose qu'il pourrait s'en détacher, c'est l'absence de toute règle et de toute foi. C'est pour cela que, neuf fois sur dix, les prêtres défroqués tombent dans le plus complet nihilisme moral.

« Et si pourtant ce monde n'avait aucun sens ? Quelle absurdité d'avoir sacrifié à un néant les vingt plus belles années de sa vie, les années irréparables ! » Une fois en chemin, Mme Alving ne s'arrêtera plus. Ou l'immolation de tout l'être à la règle chrétienne, ou la pleine et libre joie de vivre ! Ou l'idéal chrétien, ou l'idéal païen ! Cette âme profonde ne conçoit point de milieu. Une femme de chez nous embrasserait le nouvel idéal sans le dire, peut-être même sans le savoir et tout en gardant quelque chose de l'ancien. Nous vivons, nous, de ces mélanges et de ces contradictions. Mais elle, la huguenote, elle ne saurait changer que tout entière, sciemment et violemment.

Pourtant, dans la première partie du drame, Mme Alving hésite encore. Il semble qu'elle n'ait pas entièrement perdu la foi, et que ses malheurs et la

connaissance de la vie y aient seulement ajouté une philosophie détachée, indulgente et ironique. Mais voici le coup suprême qui a raison de toute sa croyance passée et qui, pour ainsi dire, lui déracine l'âme. C'est une de ces absurdités odieuses et cruelles qui, lorsque nous les rencontrons dans la vie, font que nous prenons notre tête dans nos mains et que nous disons : « Ah ! non, là vraiment, il n'y a rien ! rien ! » Son fils, celui pour qui elle a tant souffert (c'est pour qu'il ne soupçonnât pas l'indignité de son père qu'elle s'est séparée de cet enfant et qu'elle a, pendant vingt ans, joué son atroce comédie), son fils se trouve frappé de la façon la plus injuste, la plus inintelligible, la plus lâche. Parce que le père a été une pauvre brute qui s'ennuyait, buvait et courait les filles, il faut que le fils soit malade et fou, qu'il ait la moelle pourrie, qu'il soit condamné à devenir idiot ou à mourir à vingt ans ; ce qui ne serait pas arrivé si la mère, autrefois, avait conçu le devoir moins strictement, et si, après sa fugue (vous vous rappelez ?) elle ne s'était pas crue obligée de rentrer chez elle. C'est alors que Mme Alving éclate. Elle a été par trop dupe et la vie est par trop bête. Fini, la foi ! fini, la règle ! fini, le respect, la superstition de ce qui est « convenable » ! Et comme ce fils, qui va mourir, ne songe qu'à une chose, la joie de vivre, cette joie dont elle s'est sevrée, la voilà prise à son tour d'une fureur de révolte contre la souffrance inutile. C'est comme un nouvel évangile dont elle est subitement illuminée, trop tard. Mais, s'il ne peut plus rien lui en revenir à elle-même, du moins elle fera tout pour que son enfant malade ne soit pas frustré

des biens, — grossiers? peu importe, — qu'offre ce misérable univers. Qu'il boive donc, si cela lui fait plaisir, et qu'il s'en donne avec les servantes ! Elle lui permet tout, elle lui procurerait tout s'il le fallait; c'est une réparation qu'elle lui doit. Et tous deux alors, lui dans un sombre délire, elle avec une sorte de désespoir solennel, se tournent vers cet autre idéal si simple, vers l'idéal païen, vers la joie, vers le soleil. « Le soleil », c'est le dernier mot du drame. Au fond il y a, dans le mouvement de l'altière huguenote, un je ne sais quoi (aussi transformé et voilé qu'il vous plaira) du sentiment qui rue les matelots du Nord dans quelque gai mauvais lieu du Midi. Le plus curieux, c'est que, dans son retour antichrétien à la bonne, insouciante et immorale nature, on la voit qui garde son front blanc, sa bouche triste, son visage sérieux de puritaine. Là encore elle met sa conscience; elle enfreint la règle du même air et avec autant de réflexion qu'elle s'y pliait jadis, tant ces gens de là-bas éprouvent le besoin de s'expliquer la vie, de lui découvrir un sens et de lui assigner un but !

Dans ce drame, qui nous montre l'austérité boréale béant de désir vers la volupté insouciante des pays du soleil, il semble bien qu'Ibsen soit de cœur avec Mme Alving et Oswald. Pourtant il tâche d'être équitable, et, en face de Mme Alving, qui est la révolte, il a placé un être excellent qui représente la règle, le pasteur Manders.

... Ce grand enfant est, dans sa simplicité, un grand sage. Il ne se défie de rien, il ne sait pas grand'-chose de la vie ni des hommes, et pourtant c'est

peut-être encore son igorance sereine qui a raison contre l'amertume trop renseignée de son orgueilleuse amie. « Avez-vous oublié à quel point j'ai été malheureuse ? » demande Mme Alving. Il répond : « Chercher le bonheur dans cette vie, c'est là le véritable esprit de rébellion. Quel droit avons-nous au bonheur ? Non, nous devons faire notre devoir, Madame... » La joie de vivre... ce serait à merveille s'il dépendait toujours de nous d'avoir la vie joyeuse. Mais je suppose que l'évangile de Thélème eût été révélé vingt ans plus tôt à Mme Alving et que, s'étant réfugiée chez le pasteur Manders, alors jeune et beau, elle eût séduit le ministre de Dieu et fût restée avec lui : il est fort probable que son existence n'en eût pas été beaucoup plus heureuse : car on peut nier la loi, on ne l'empêche pas de se venger. La religion de la joie de vivre n'est praticable que lorsque la vie est facile en effet. Mais peu de vies sont ainsi. On ne se réjouit pas quand on veut ; et telles circonstances se présentent où, la joie et l'oubli étant dans tous les cas impossibles, on reconnaît, même en dehors de toute foi positive, que le sacrifice et la résignation valent encore mieux que la révolte, sinon pour le bonheur, du moins pour l'allégement du malheur inévitable. Et cela, Mme Alving elle-même le reconnaîtra de nouveau dès demain : elle ne sera plus croyante, mais elle cessera de s'insurger et elle se reposera (peut-être) dans un détachement plus fier que la rébellion. Ainsi nous allons, selon les événements, de la négation à la foi ou au désir d'une foi, et inversement. Seulement, il est bien rare que notre négation soit joyeuse. Le naturalisme antique

était une délicieuse chose, parce qu'il n'était pas une négation. Il est doux de le pratiquer sans y songer. Mais *on n'y revient pas*, tout simplement parce que, quand on veut y revenir, c'est donc qu'on l'a dépassé, et, si on l'a dépassé, c'est donc qu'on ne pouvait pas s'y tenir... Enfin, chrétiens ou païens, soumis ou révoltés, et tour à tour l'un et l'autre dans le cours de notre vie si brève, nous faisons, hélas ! comme nous pouvons. Nous connaissons tous plus ou moins ces crises morales. Celle qui fait le sujet des *Revenants* nous est décrite avec une puissance et une minutie singulières, et l'âme qui souffre ici porte les caractères d'une race sensiblement différente de la nôtre : de là le double intérêt du drame d'Ibsen.

***

... Les deux drames les plus connus d'Ibsen, *Maison de poupée* et *Revenants*, attaquent, sinon l'institution du mariage, du moins la manière dont le mariage est généralement entendu. L'enseignement que porte avec elle l'aventure de Mme Alving et de Nora, c'est que le mariage devrait toujours être l'union librement contractée de deux esprits et de deux cœurs ; qu'une telle union ne saurait se former qu'entre deux créatures dont l'éducation morale est achevée, qui ont chacune pleine conscience et possession d'elles-mêmes et qui ont pu s'étudier mutuellement ; et qu'enfin il ne se faut point marier au petit bonheur. Or, ce sont là bien des affaires. S'il fallait observer toutes ces conditions ; si on était obligé, comme semble le croire Nora, d'avoir résolu tous les problèmes sociaux et religieux et de savoir tout le secret

de l'univers avant de se marier, on ne se marierait plus guère. Il est très vrai qu'il y a toujours beaucoup de hasard dans les unions ; mais il n'en saurait être autrement. Ce n'est qu'à l'user que l'on découvre si l'on se convient, et alors on s'arrange, — ou on ne s'arrange pas.

Si ce n'est point contre l'institution même du mariage que proteste le poète norvégien, c'est donc contre les conditions qui, dans la pratique, sont imposées au mariage par la nécessité ; bref, il s'insurge contre l'inévitable, et l'irréformable. Mais, au fait, c'est toujours ainsi. Toute révolte contre une erreur sociale, quand cette erreur a des siècles de durée et qu'elle est l'erreur de toute une race, est dirigée en réalité contre la nature des choses, sur laquelle nous ne pouvons rien ; et alors la révolte, si elle réussit, ne va qu'à changer la forme de l'erreur. J'avoue, du reste, que cette rébellion inutile, cette non-acceptation du monde comme il est, n'en est pas moins un très vif plaisir intellectuel.

En outre, Ibsen défend dans son théâtre, avec beaucoup de suite et de vigueur, ce que ses commentateurs appellent, un peu vaguement, l'individualisme, c'est-à-dire, si je comprends bien, les droits de la conscience individuelle en face des lois écrites, qui ne prévoient pas les cas particuliers, et des conventions sociales, souvent hypocrites et qui n'attachent de prix qu'aux apparences. Et là encore, il va sans dire que nous admettons bien volontiers le principe ; mais que l'application est donc malaisée ! Je ne voudrais, moi, accorder de droits exceptionnels qu'à ceux qui sont vraiment des êtres d'exception.

Or, combien y en a-t-il ? Elles ne foisonnent pas, les âmes capables de se faire à elles-mêmes leur loi et d'avoir une vie morale « individuelle ».

...Est-ce que je fais ici son procès à Ibsen ? Non ; car, avec tout cela, nous aimons Nora, — comme nous avons aimé Mme Alving. Ce qu'elles font, l'une et l'autre, c'est une sorte de coup d'État du cœur sur la loi officielle. Il y a de l'héroïsme dans leur cas. Je veux seulement dire que, si on peut être héroïque contre la règle, on peut l'être aussi en obéissant à la règle (voir le premier Brutus). Ce qui est beau, ce n'est pas, ici, la révolte, là, la soumission : c'est le sentiment qui les inspire. Ce qui nous émeut chez Mme Alving et chez Nora, c'est leur sincérité, leur désintéressement, leur courage, — et leur angoisse. Et de même, ce qui nous intéresse chez Ibsen, ce n'est point qu'il pense juste (cela, vraiment, nous n'en savons rien), c'est qu'il pense hautement, qu'il sent profondément, — *qu'il est mécontent du monde*, — et inquiet avec génie.

Sans cela, — qui est tout, — l'œuvre d'Ibsen nous laisserait assez indifférents. Car le fond même de ses revendications, nous le connaissions déjà. On nous a déjà dit que le mariage est une institution oppressive s'il n'est pas l'union de deux volontés libres et si la femme n'y est pas traitée comme un être moral. Déjà, on nous a parlé des conflits de la morale religieuse ou civile avec l'autre, la grande, celle qui n'est pas inscrite sur des Tables ; et déjà, chez nous, on a opposé les droits de l'individu à ceux de la société... Nous avons entendu ces choses entre 1830 et 1850, car toutes les théories révolutionnaires ont

abondé à cette époque dans notre littérature. Seulement, il s'y mêlait beaucoup de rhétorique et de romantisme ; c'étaient des théories sonores et à panaches. Chez Ibsen, la sincérité et la simplicité sont parfaites ; et l'angoisse morale a un accent d'une intensité incroyable. — La femme incomprise de nos romans de 1840, pour protester contre la tyrannie sociale et conjugale, prenait un amant, et son mari était inévitablement un personnage dépourvu de toute délicatesse. La femme scandinave est rigoureusement vertueuse ; son mari l'aime et est le plus honnête du monde ; ses griefs contre lui sont de ceux que peut seule concevoir une âme très profonde et très sérieuse ; enfin, tandis que Valentine et Indiana usent de leur droit dans le même temps qu'elles l'affirment (si ce n'est même un peu avant), Nora ne bougera point qu'elle n'ait résolu tous les problèmes religieux et sociaux, et elle va s'enfermer dans la solitude pour y faire une retraite philosophique de quelques années.

(*Impressions de Théâtre*, 5e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

ART ET SENSIBILITÉ

Il me semble que tous ceux qui ont marqué dans notre littérature ont été par leurs mœurs, ou par leur probité, ou par leur bonté, ou tout au moins par leur générosité native, dans la bonne moyenne de cette pauvre humanité, ou sensiblement au-dessus.

Et on peut le dire, je crois, même de Voltaire, tout compensé ; même de Rousseau, si l'on tient compte de sa maladie mentale. Mais voilà ! ce qu'on ne songe pas à reprocher au commun des mortels, soit parce qu'ils se cachent mieux ou que ce qu'ils font n'importe guère, on en fait un crime aux grands hommes : comme s'ils n'avaient pas droit à plus d'indulgence peut-être que nous ; comme si le génie ne s'accompagnait pas souvent d'une exaspération de la sensibilité, laquelle nous fait faire tant de sottises ! « On veut que le pauvre soit sans défaut » ! disait Figaro. De même de certains grands hommes ; et cela ferait honneur à ceux qui ont ces exigences, si ces mêmes censeurs ne passaient tout à d'autres grands hommes qu'ils trouvent plus à leur gré. Soyons équitables et doux pour tous les hommes de génie, et ne leur appliquons pas une mesure plus sévère qu'à nous-mêmes. Il faut avoir le cœur bien pur pour marchander son estime à Racine. Les hommes de génie n'ont pas tous été des saints ? « Mais les bourgeois en font bien d'autres ! » disait Flaubert en s'amusant : et il prêtait aux personnages les plus bonasses et de l'aspect le plus grave et le plus insignifiant des mœurs ultra-orientales. Et il y avait peut-être un fond de vérité dans cette boutade facile.

« Pour parler net, dit M. Deschanel, Racine avait la sensibilité d'imagination ; mais il semble avoir eu le cœur un peu sec. » Ainsi, pour se mettre à l'aise avec l'auteur de *Bérénice*, M. Deschanel distingue « la sensibilité des poètes », et l'autre, celle de tout le monde ; et cette dernière, il la refuse, ou peu s'en faut, à Racine. Il faudrait savoir d'abord si la pre-

mière de ces sensibilités ne suppose pas la seconde, et à un degré éminent, et n'en est pas la forme supérieure et l'expression souveraine. Mais je veux bien que la distinction subsiste : en quoi est-elle si fort à l'avantage du vulgaire ?

L'homme de lettres, l'artiste, celui qui, par métier, observe, analyse et exprime ses propres sentiments et par là développe sa capacité de sentir, reçoit de tout ce qui le touche et, en général, du spectacle de la vie des impressions plus fortes et plus fines que le vulgaire : ce n'est pas là, j'imagine, une infériorité pour l'artiste, même en admettant que cette impressionnabilité excessive ne soit qu'un jeu divin, une duperie volontaire et intermittente et qui ne serve qu'à l'art.

Restent les émotions qui sont à la portée de tout le monde, qui peuvent être communes au « peuple » et aux « habiles ». Je vois qu'ici et là elles sont inégales selon les individus ; mais entre les deux groupes je ne vois d'autre différence bien tranchée, sinon que le peuple ne tire rien de son émotion et que l'artiste en tire des œuvres d'art. Cela suppose plus de réflexion et une sorte de dédoublement : cela suppose-t-il moins de sensibilité ou une sensibilité moins vraie ? Sous le coup d'une grande douleur, telle que la perte ou la trahison d'une personne chèrement aimée, le simple est secoué tout entier, ne s'appartient plus, s'abandonne volontiers aux démonstrations bruyantes ; mais souvent, s'il souffre avec violence, il se console avec rapidité. L'artiste, habitué à regarder, et pour qui toutes choses semblent « se transposer » et n'être plus, à un certain moment, « qu'une illusion

à décrire » (1), observe malgré lui ce qu'il sent, n'en est pas possédé, démêle et se définit son propre état, trouve peut-être quelque « divertissement » (2) dans cette étude, et tantôt accueille la pensée que tout est muance et spectacle et que tout, par conséquent, est vanité, tantôt songe qu'il y a dans son cas quelque chose de commun à tous les hommes et aussi quelque chose d'original et de particulier qui, traduit, transformé par le travail de l'art, pourrait intéresser les autres comme un curieux échantillon d'humanité. Et peut-être qu'en effet cela lui est un allègement, mais souvent aussi cette étude lui fait découvrir et sentir de nouvelles raisons et de nouvelles manières, plus déliées, d'être malheureux. Il y a des résignations, même des ironies, singulièrement douloureuses.

Et quand bien même le simple souffrirait davantage, en quoi cela lui donnerait-il sur l'artiste la supériorité morale que paraît lui accorder M. Deschanel ? Mais tout ce qu'on peut dire, c'est que les souffrances de l'un et de l'autre ne sont pas de la même espèce. En tout cas, je n'appellerai jamais « sensibilité à fleur de peau » la sensibilité de l'auteur d'*Andromaque*. De ce que le poète aime et sent plus de choses, en conclurons-nous qu'il les sente moins fort ? Le développement de la conscience psychologique comporte une certaine maîtrise de soi, mais non point peut-être une diminution de souffrance. Que si pourtant cette diminution s'ensuivait, pourquoi donc faudrait-il le regretter ? En vérité, il n'est point si

(1) Flaubert, *Préface des Poésies de Louis Bouilhet.*
(2) Pascal.

nécessaire de souffrir ! Plût au ciel que tous les hommes fussent artistes et poètes, s'ils devaient être ainsi moins malheureux !

(*Les Contemporains*, 2e série.)

***

C'est sans doute un lieu commun de dire que la littérature, en se mêlant à tous les sentiments de l'écrivain, les atténue ou les déforme. Mais comme ce lieu commun est vrai ! L'écrivain — j'entends celui qui par vocation observe les hommes et transcrit ses observations — peut se jouer à lui-même la comédie de la passion. Souvent même il s'y laisse prendre, mais rarement tout entier ; et toujours il se reprend. Il voudrait jouir, souffrir sans arrière-pensée, sans autre préoccupation que son amour. Il sait très bien quels sentiments il *devrait* avoir ; il les simule et il croit les éprouver. Mais presque toujours, au moment où d'autres ne s'appartiennent plus, tout à coup il s'aperçoit qu'il se regarde faire, qu'il est moins acteur que spectateur. Le don essentiel de l'écrivain, le don de voir toutes choses « transposées », pour parler comme Flaubert, en sorte qu'elles ne sont plus « qu'une illusion à décrire », est presque incompatible avec la vie passionnelle. Puis les souvenirs des expériences morales consignées dans les livres lui reviennent sans cesse ; il y compare, malgré lui, ou cherche à y conformer sa propre aventure. Il *prévoit* à chaque instant ses propres mouvements et ceux de la femme qu'il aime ou qu'il se figure aimer. La réalité, même celle où il est engagé le plus profondé-

ment, lui est, quoi qu'il fasse, matière d'art. Toutes les différentes phases des amours de Maxime et de Germaine (1), Maxime les prépare, les pressent, les étudie. Il aime sans aimer, il aime exprès : et c'est pourquoi il cesse d'aimer dès qu'arrive l'heure des résolutions suprêmes, du jour où son amour, en se prolongeant, risquerait de compliquer irrémédiablement sa vie, cesserait d'êtreun exercice agréable et ingénieux, une occasion d'expériences et de vérifications morales. Tout artiste digne de ce nom est par là même capable du « crime d'amour ».

Après le dilettante qui écrit, voici le dilettante qui n'écrit pas, supérieur peut-être au premier par la façon dont il entend la vie, par la sagesse plus rare qu'implique le rôle qu'il s'est donné. Si, au bout du compte, il n'est pas plus dupe que l'autre de ses sensations et de ses sentiments, du moins il en jouit avec un peu plus de sécurité. Il n'est point tourmenté du vague et perpétuel souci de les considérer du point de vue du livre pour les exprimer ensuite littérairement. Ce n'est point l'expression de sa vie, c'est sa vie même qui est pour lui l'œuvre d'art. Il fait des expériences pour en faire, non pour les écrire. Sa philosophie est plus parfaite que celle de l'artiste qui écrit — et qui trahit par là quelque ingénuité, car il se figure apparemment qu'il vaut la peine d'écrire et que la gloire littéraire est quelque chose. Le dilettante qui n'écrit point, qui ne rêve ni n'expérimente que pour lui-même, me semble avoir à la fois plus de fierté et plus de vraie finesse d'esprit. La

(1) Dans l'*Aimé*, de M. Henry Rabusson. — A. F.

plus belle vie, la plus intelligente et la plus spirituelle, ce n'est peut-être pas celle des écrivains, même de ceux qui ont laissé de beaux livres : c'est celle des grands curieux qui ont vécu leur vie sans l'exprimer, et dont personne aujourd'hui ne sait les noms.

(*Les Contemporains*, 3e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

LA VÉRITÉ AU THÉATRE

On parle beaucoup, depuis quelques années, de ramener le théâtre à la vérité. Au fait, je crois bien qu'on a parlé de cela dans tous les temps. Corneille, Molière, Racine, Marivaux, Voltaire, Diderot, Beaumarchais ont eu successivement la prétention de « faire plus vrai » qu'on n'avait fait avant eux. Et qui sait si Scribe lui-même n'avait pas cette prétention ?

Rien n'est plus louable. Mais, au théâtre comme ailleurs, plus qu'ailleurs, on peut se poser la question du plus mal famé des dilettantes, c'est Pilate que je veux dire : « Qu'est-ce que la vérité ? » On en peut tout au moins distinguer de deux sortes, et qui me paraissent d'une importance tout à fait inégale.

Il y en a une à laquelle je ne tiens pas beaucoup. Pourquoi ? Parce que, quoi qu'on fasse, elle sera toujours approximative et incomplète, et qu'il en faut prendre son parti. C'est la vérité des détails extérieurs, du dialogue, du vocabulaire, de la mise en scène. J'admets, pour ma part, le plus aisément du

monde la convention du style, celle des tirades, celle des dialogues symétriques, celle des monologues, celle des confidents, celle des entrées et des sorties artificielles ; j'admets la convention par laquelle on resserre en une demi-heure des événements matériels ou des évolutions de sentiments qui, dans la réalité, exigeraient des jours, des semaines, des mois ; j'admets même, dans la plupart des cas, la convention du dénouement optimiste, car le plus souvent le dénouement importe peu et n'est guère qu'un point final...

Mais il y a une autre vérité à laquelle nous devons tenir infiniment. C'est la vérité des caractères et des passions, celle qui se fait tout autant reconnaître dans les tragédies de Sophocle ou de Racine et dans les comédies de Molière que dans les meilleurs ouvrages de Dumas fils, de Meilhac ou d'Henry Becque.

Et cette vérité-là, la seule essentielle, on y peut manquer de deux façons.

D'abord, d'une façon directe et toute grossière, en nous présentant des personnages qui évidemment ne sont pas vrais. Tels sont le plus grand nombre des personnages de Scribe et de ses disciples ; telles sont plusieurs des figures du théâtre romantique ; tels sont les amoureux héroïques, les beaux avocats et les beaux ingénieurs, les nobles demoiselles, les femmes fatales, les ingénues, les hommes du monde et les vieux soldats de quelques-uns des drames qui ont, dans ces derniers temps, fait le plus de plaisir au public innocent.

L'autre façon de trahir la vérité des sentiments est

plus détournée et plus malaisée à surprendre. Quelquefois, l'auteur dramatique, tout en nous montrant des personnages qui peuvent être assez vrais pris en eux-mêmes, prétend nous rendre sympathiques des créatures d'une bonté fort douteuse, ou exciter notre indignation contre des êtres si pareils à nous que nous leur devons un peu d'indulgence. En d'autres termes, il se trompe ou cherche à nous tromper, non point dans la peinture de ces personnages, mais dans le jugement moral qu'il porte sur eux et qu'il voudrait nous imposer. Ce ne sont point les figures qui sont fausses ou conventionnelles, c'est l'impression que le peintre en a reçue, le regard dont il les considère, l'opinion qu'il a d'elles et qu'il exprime ou laisse deviner dans le courant de son ouvrage. Presque toujours cette mauvaise appréciation des masques sortis de sa main s'explique, chez l'auteur, par les lacunes, les sophismes ou les incertitudes de sa propre moralité ; tantôt par ce rigorisme théâtral si fréquent chez les boulevardiers, tantôt, au contraire, par une veulerie sentimentale et romanesque ; enfin, par une complaisance secrète pour les goûts de la foule, par un peu de snobisme et, quelquefois, d'hypocrisie.

Je me suis toujours tenu en garde contre ces trahisons, volontaires ou non, contre ces faiblesses ou ces insincérités de jugement, et peut-être même ai-je apporté dans ma défiance quelque injuste excès.

(*Impressions de Théâtre*, 5e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

LA VRAISEMBLANCE

A part certaines règles très simples, d'une régularité mathématique, et qui constituent ce qu'on peut appeler le mécanisme des passions de l'amour (le théâtre de Racine nous montre ce mécanisme très au complet), il est bien difficile, en ces matières de psychologie, de dire ce qui est vraisemblable. C'est difficile pour nous, bonnes gens de nature tempérée, qui au surplus nous surveillons de près, qui avons de longues habitudes de modération et de sagesse, et qui sommes devenus tout à fait impropres aux passions tragiques, à celles qui font qu'on meurt ou qu'on tue. Et c'est difficile aussi pour les profanes, même pour ceux qui sont de complexion plus chaude, mais qui ne font point profession d'observer les divers comportements des hommes et qui, s'ils essayaient, verraient encore moins clair que nous, même dans les cas les plus semblables aux leurs. Bref, le psychologue va toujours un peu au hasard, et comme au petit bonheur de l'induction.

Ce qui est vrai, dans la description de ces arcanes de l'âme, c'est ce qui nous affecte comme nous désirions d'être affectés, et, en somme, ce que nous voulons qui soit vrai...

(*Impressions de Théâtre*, 5e série.)

... Il y a des théoriciens qui disent : « Ces invraisemblances, même ces impossibilités morales que

vous qualifiez d'absurdités, nous les décorons, nous, du beau nom de postulats. Un postulat dramatique a le droit d'être idiot. C'est une convention. Le théâtre a pour objet, non de reproduire le vrai, mais de faire paraître vrai ce qu'il nous montre, et cela, dans le moment seul de la représentation. La grande scène du quatrième acte de *Fredégonde* (1) est éminemment tragique. Nous avons tous frémi en l'écoutant. Le fondement en est ruineux, d'accord : qu'est-ce que cela fait, si nous ne nous en apercevons qu'après ? »

Le malheur, c'est que je m'en suis aperçu *pendant*. Et à cause de cela, je n'ai pas pu frémir. Or, si nous reconnaissons au théâtre le droit d'être aussi inepte qu'il voudra dans son fond, pourvu qu'il nous divertisse ou nous remue (ce qui n'est peut-être pas s'en former une bien fière idée), au moins faut-il qu'il nous remue en effet ou nous divertisse. Mais au reste, on oublie de faire deux distinctions bien nécessaires.

Toutes conventions ne sont pas bonnes pour tous les genres. Celle dont il est question ici et qui peut se formuler en ces termes : « Les absurdités ne comptent pas si elles sont la condition d'un effet dramatique », est affaire aux genres dont tout l'intérêt est dans les combinaisons de faits, c'est-à-dire au vaudeville et au mélodrame, ces deux frères siamois, qui ne diffèrent que par l'humeur. M. Sarcey a écrit un jour, à propos de *la Tour de Nesle* : « La scène est superbe ; absurde si l'on veut, parce qu'elle

(1) Il s'agit d'une pièce jouée au Français. — A. F.

est d'une invraisemblance monstrueuse ; mais superbe ! » A la bonne heure : il ne s'agit que de *la Tour de Nesle*. Et je ne demanderai pas non plus à *l'Hôtel du Libre-Échange* la vraisemblance des faits, ni une exacte vérité morale. — Mais la tolérance que j'accorde sans peine au vaudeville et au mélodrame populaire, il faut bien que je la refuse à la comédie de mœurs ou d'analyse, au drame historique et à la tragédie, c'est-à-dire aux genres dont le principal objet avoué est justement la peinture des sentiments et des passions, peinture dont la vérité a pour corollaire un certain degré de vraisemblance dans les événements.

Là encore, cependant, il convient de distinguer. Sur la vraisemblance des faits, il est permis d'être accommodant, le hasard jouant, après tout, un assez grand rôle dans les choses humaines. (Il n'y a guère que Racine qui ait su presque se passer du hasard.) Mais la vérité morale, c'est autre chose : nous devons y tenir dans la comédie et le drame sérieux, ou, pour m'exprimer plus modestement, je sens que j'y tiens beaucoup, et ce n'est pas ma faute. Je l'entends d'ailleurs le plus largement que je puis, et je ne règle point l'âme humaine au compas : mais enfin il est telles violations de cette vérité qui sautent à tous les yeux...

(*Impressions de Théâtre*, 5e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

THÉATRE ET RÉALITÉ

La Comtesse Romani est, comme *Adrienne Lecouvreur*, mais beaucoup plus expressément, une étude des déformations que subissent la plupart des sentiments humains chez les personnes de théâtre.

Cette étude est assez difficile à présenter sous la forme dramatique, et vous voyez tout de suite pourquoi. Les planches exigent déjà (à ce qu'il paraît) que les sentiments ordinaires et communs à tous les hommes soient traduits avec un grossissement, que nous indiquerons, si vous le voulez bien, par le chiffre 2. Les comédiens portant habituellement ce grossissement dans la vie réelle, si nous les mettons dans un drame en tant que comédiens, il faudra donc que, pour rester eux-mêmes, ils y expriment leurs sentiments propres avec un surcroît d'exagération et d'artifice, qui répondra au chiffre 3. Mais si le comédien, pris comme personnage d'un drame, doit exprimer ses sentiments les plus vrais et les plus naturels avec un artifice du degré 3, qu'arrivera-t-il s'il doit y traduire des sentiments factices ou d'une sincérité plus douteuse ? Il faudra donc qu'il monte le ton d'un degré encore, qu'il se hausse jusqu'au degré 4. Or, comme personne de nous n'a sur soi un instrument de précision pour mesurer ces choses-là, il est fort à craindre que l'auteur dramatique ne s'embrouille ou ne paraisse s'embrouiller dans toutes ces nuances et que nous n'ayons quelque peine à discerner les moments où le comédien qu'il nous montre

est naturel tout en restant un comédien (gamme n° 3) : les moments plus rares où il redevient un homme comme tout le monde (gamme n° 2), et les moments où ledit comédien joue sciemment la comédie (gamme n° 4). Bref, il est très difficile, en telle matière et avec les moyens bornés dont dispose le théâtre, d'atteindre à la clarté absolue. Et ainsi MM. Dumas fils et Gustave Fould ont eu beaucoup de mérite à être constamment intéressants et à n'être pas toujours obscurs.

Voici la fable qu'ils ont imaginée. Le comte Romani, gentilhomme florentin, a épousé par amour la comédienne Célénia. Célénia n'aimait pas le comte ; mais elle s'est laissé faire parce que, après tout, il lui était agréable de devenir comtesse. Avant son mariage, elle avait des amants, mais sans être ni très vénale, ni très débauchée. Les auteurs ont fait d'elle une assez bonne créature, et dont la moralité est plutôt un peu supérieure à celle de la plupart des femmes de sa profession.

Mariée et comtesse, Célénia s'est vite ennuyée. Elle a eu la nostalgie des planches, le mortel regret de cette gloire des tréteaux, la plus grossière et la plus fugitive, mais aussi la plus sensible de toutes et la plus concrète : car, plus heureux que l'écrivain, que le politique et même le dramaturge, le comédien reçoit directement un applaudissement immédiat et qui s'adresse à toute sa personne. Bref, Célénia ne tarde pas à éprouver cette passion, aussi insurmontable, aussi incapable de décroissance, même dans la maturité et dans la vieillesse, que l'ivrognerie ou l'érotomanie ; cette sorte de folie

exhibitionniste qui traîne ou pousse les comédiens sur les planches jusqu'à leur dernier souffle, et à laquelle nous devons les jeunes premiers de soixante-dix ans et les ingénues de soixante.

[Célénia rentre au théâtre. Le même jour, le comte apprend que sa femme l'a trompé.]

Elle n'essaye même pas de se défendre. « Oui, tout cela est vrai. J'ai été la maîtresse de cet homme. Pourquoi ? Parce que je suis une fille : j'ai mendié sur les routes quand j'étais enfant ; et, à quinze ans, j'ai été vendue par ma mère. Enfin, parce que je suis une comédienne ; je suis incapable d'aimer un homme ; je ne l'aimais pas ; je ne vous ai pas aimé. Mon seul amant, c'est le public. Les comédiennes sont comme ça. Je suis une misérable, c'est évident. Tuez-moi tout de suite, — ou laissez-moi passer : on m'attend. »

Et ce discours est parfaitement sincère. Il brille même par une sorte de loyauté brutale et désespérée. Seulement, ces propos, par lesquels elle traduit sa pensée la plus vraie et même la plus profonde, on sent imperceptiblement que, si ses souvenirs d'enfance lui en fournissent peut-être la matière, ce sont des réminiscences de théâtre qui lui en fournissent le mouvement et la forme. Une jolie mendiante de dix ans sur les routes brûlées du soleil, une fille de quinze ans vendue par sa mère... cela arrive, cela est dans la vie ; mais cela est aussi dans des drames et dans des romans ; et, tandis que Célénia va s'échauffant dans son tragique mépris d'elle-même, on sent qu'elle se revoit dans le passé, mendiante et bohémienne, pareille à une figure de

chromo, et qu'elle trouve que, tout de même, ce petit tableau fait bien. Et cette « idée générale » qu'une créature ainsi jetée de la mendicité à la prostitution et de la prostitution au théâtre ne peut être qu'une fille, sans doute elle y croit ; même elle en perçoit dans sa chair la vérité sensible ; mais en outre, c'est une idée tout à fait propre à être déclamée et criée sur les planches ; elle a vu, elle a entendu cela quelque part, elle l'a peut-être récité elle-même dans quelque ancien rôle. Et pareillement, que le théâtre soit le seul amour des comédiennes, il ne vous échappe point que c'est encore là une idée de théâtre, ce qui ne veut point dire que ce soit là une idée fausse.

Mais pourquoi, parmi les choses qu'elle pourrait répondre sans mentir, choisit-elle précisément celles-là ? Car, à coup sûr, sa mémoire dramatique pourrait suggérer à sa douleur un autre thème de développement, d'autres cris, une autre attitude. Elle pourrait, par exemple, se jeter à genoux, se traîner aux pieds de son mari et, ce qu'elle lui jette à la face avec un désespoir sombre et concis, le gémir et le répandre avec une humilité prolixe, et au lieu de dire : « Je suis perdue, les filles comme moi ne se relèvent pas, » dire au contraire : « Sauve-moi ! Sauve-moi ! Les filles comme moi peuvent encore se relever. » Et elle serait tout aussi sincère. Si elle avait le temps, voilà probablement ce qu'elle dirait, car elle n'est pas mauvaise, la pauvre femme ! Mais elle n'a pas le temps. Elle est en costume de théâtre, dans la robe toute raide d'or de la Fornarina : ce n'est pas commode pour s'agenouiller. Elle vient de se mettre du

rouge, d'allonger ses sourcils et d'agrandir ses yeux avec du noir, de se passer les bras au blanc-gras ; les pleurs qu'elle a pourtant bonne envie de verser et les mouvements violents dérangeraient toute cette peinture. Enfin on a frappé les trois coups ; ses camarades et le public s'impatientent... Et c'est pourquoi sa douleur profondément sincère (je le répète), ayant à choisir, dans le répertoire, entre diverses façons d'éclater au dehors, s'arrête à la forme la plus courte (puisqu'on l'attend) et à l'attitude qui la fripe le moins (puisqu'elle vient de faire sa figure).

Le comte lui crie : « Si tu passes, je me tue ! »

Oh ! elle ne doute pas de la sincérité du comte. Seulement, elle se figure que cette sincérité est de la même espèce que la sienne, de la seule espèce qu'elle puisse concevoir. Si elle était sûre qu'il va se tuer en effet, elle ne passerait pas. Mais d'abord pourquoi se tuerait-il ? Elle vient de se confesser, de s'humilier, de lui expliquer que ce qu'elle a fait, elle ne pouvait point ne pas le faire, qu'elle n'est qu'une misérable créature, etc. Qu'est-ce qu'il demande de plus ? Ne peut-il pas la laisser maintenant jouer son rôle ? Qu'attend-il ? Puisqu'elle a avoué son infamie, n'a-t elle pas fait tout ce qu'elle devait ? Réellement, elle ne conçoit pas que l'aveu ne suffise point. C'est que l'aveu est chose émouvante et scénique, et qui prête aux « effets » ; l'aveu est la seule partie « amusante » du repentir. L'expiation, au contraire, est chose silencieuse, solitaire, secrète, et qui dure ; l'expiration, cela *ne se voit pas :* ce n'est donc pas l'affaire d'une comédienne. Avouer ? tant qu'on voudra ! Mais

expier ? Cela suppose une vie intérieure, la puissance de vivre en soi et de se passer de spectateurs ; et c'est une faculté dont la comédienne est totalement dépourvue...

Et puis, il a beau crier qu'il se tuera. Est-ce qu'on se tue ? Quand un personnage se tue au théâtre, neuf fois sur dix il se rate, et on le revoit sur ses pieds à l'acte suivant. Ou, s'il est censé ne pas se rater sur la scène, on est tout de même sûr de le retrouver, pendant l'entr'acte, au foyer des artistes... Célénia ne sait plus bien : elle ne distingue pas nettement, à ce moment-là, la réalité de la fiction, la vie pour de bon, la vie sous le ciel, des représentations de la vie que le gaz éclaire entre les châssis de toile peinte. Et enfin le public est toujours là, qui attend. Le devoir professionnel ne lui permet pas de s'attarder. Son devoir le plus sacré, celui qui prime tout, est évidemment de se faire voir, à l'heure indiquée par les affiches, en costume du seizième siècle, et d'exprimer avec conviction, dans des vers qu'elle n'a pas faits, des pensées et des sentiments qui ne sont pas les siens. Elle est dans la minute qui précède l'entrée en scène, dans la minute singulière où la vie personnelle du comédien s'arrête subitement ; où l'acteur qui faisait des calembours dans la coulisse, prend tout à coup le masque et les traits d'un monsieur qui va poignarder sa mère ou étrangler sa maîtresse, où l'actrice qui pleurait derrière les portants, furieuse d'un abandon, ou bouleversée par la menace d'une saisie, s'arme sans transition du sourire triomphant et de l'œillade de Célimène. Célénia ne s'appartient plus ; déjà elle ne voit plus le comte Romani que dans un

rêve ; la réalité se déplace pour elle ; ce qui est vrai, c'est son rôle, c'est sa pièce ; et le comte, avec ses grands gestes et son poignard levé, lui apparaît comme une ombre vaine qui, dans le lointain, joue la tragédie...

Donc, elle passe.

Et le comte, qui est, lui, tout le contraire d'un comédien ; le comte qui, lorsqu'un sentiment l'envahit, n'y mêle pas des souvenirs du répertoire ; qui souffre et s'indigne naïvement, dont les passions sont bien à lui, et à lui tout seul ; qui ne se voit pas « en scène » et qui ne travaille pas pour un public imaginaire ou présent ; le comte se frappe, ainsi qu'il l'avait promis, avec le poignard de Célénia, son poignard de tragédienne, qui se trouve être une très bonne arme faite d'un acier tout à fait réel.

Il tombe ; sa chute fait un grand bruit sourd ; Célénia se retourne ; elle voit du vrai sang qui jaillit d'une vraie blessure, et une vraie pâleur de mort sur le visage du suicidé. Il n'y a pas à dire, ce n'est pas là une mort de théâtre. Elle a un moment de douleur et d'épouvante vraie aussi, exemptes de toute réminiscence scénique. Elle appelle, elle tombe à genoux, elle crie en se cachant le visage dans ses mains : « Je suis une malheureuse femme ! » Et c'est, je crois, la seule minute où elle ne soit pas comédienne, et où elle quitte la gamme n° 3 pour la gamme n° 2.

Pourtant, le comte n'est pas mort. Sa mère, une dame très rigide qui n'avait jamais voulu lui pardonner son mariage, l'a pris dans sa maison, l'a soigné, l'a veillé pendant vingt nuits, sans vouloir que sa bru approchât le malade.

Dans ces conditions, il est probable qu'une autre femme, même en la supposant repentante et reprise d'amour pour son mari, eût passé ces vingt nuits dans sa chambre, à pleurer, à prier, et même, — que voulez-vous ? — à dormir par-ci par-lá. Mais Célénia, éperdue de repentir (car elle croit que c'est beaucoup plus que d'être simplement repentante), s'est imposé le devoir de passer toutes ces nuits couchée par terre, devant la porte du blessé. Elle trouve cela plus convenable et plus beau. D'ailleurs elle s'imagine à présent qu'elle adore son mari. Pourquoi ? Parce qu'elle s'est mise en effet à l'aimer, nous devons l'admettre ; mais aussi parce qu'elle sait que, dans un drame qui se respecte, il sied qu'une héroïne, pour qui un homme s'est voulu tuer, s'éprenne pour lui d'un amour désespéré et furieux, et qu'elle ne redeviendra même intéressante et sympatique qu'à ce prix.

Le comte, guéri, ne veut point rester avec sa femme et vient lui dire adieu.

... Après le départ du comte, Célénia juge qu'elle doit mourir. Elle fait les préparatifs de sa mort en s'attendrissant sur elle-même. Elle écrit à son mari une belle lettre qui la fait pleurer. Elle fait coudre toutes ses dentelles à un peignoir blanc : ce sera sa toilette de morte. On l'enterrera à Amalfi, dans le pays même où elle a débuté en mendiante de chromo. Elle se voit couchée dans un tombeau de romance, aussi belle que ses sœurs Juliette, Ophélie ou Marguerite Gautier... C'est ici, dans toute sa pureté, la gamme n° 4. Survient heureusement son ami, le vieux régisseur, qui lui épargne la peine de se rater.

Il la secoue et la bouscule un peu, lui ouvre les yeux sur son involontaire hypocrisie : « Mais, cabotine ! tu ne vois donc pas que tu te joues un cinquième acte ! » Et trois minutes après (car il faut finir) la Célénia crie au bonhomme : « Dites à mes camarades que je jouerai ce soir ! »

(*Impressions de Théâtre*, 5e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

NATURALISME ET PESSIMISME

Guy de Maupassant est atteint, lui aussi, de la plus récente maladie des écrivains, j'entends le pessimisme et la manie singulière de faire le monde très laid et très brutal, de le montrer gouverné par des instincts aveugles, d'éliminer presque par là la psychologie, la bonne vieille « étude du cœur humain », et en même temps de s'appliqner à rendre dans un détail et avec un relief où l'on n'ait pas encore atteint ce monde si peu intéressant en lui-même et qui ne l'est plus que comme matière d'art : en sorte que le plaisir de l'écrivain et de ceux qui le goûtent et qui entrent entièrement dans sa pensée n'est plus qu'ironie, orgueil, volupté égoïste. Nul souci de ce qu'on appelait l'idéal, nulle préoccupation de la morale, nulle sympathie pour les hommes, mais peut-être une pitié méprisante pour l'humanité ridicule et misérable ; en revanche, une science subtile à jouir du monde en tant qu'il tombe sous les sens et qu'il est propre à les délecter ; l'intérêt qu'on

refuse aux choses accordé tout entier à l'art de les reproduire sous une forme aussi plastique qu'il se peut ; en somme, une attitude de dieu misanthrope, railleur et lascif. Plaisir étrange, proprement diabolique et où quelqu'un de Port-Royal — ou peut-être, dans un autre canton de la pensée, M. Barbey d'Aurevilly — reconnaîtrait un effet du péché originel, un legs du curieux et faible Adam, un présent du premier révolté. Je m'amuse à parler en idéaliste grognon, et il est probable que je force les traits rien qu'en les ramassant ; mais certainement cet orgueilleux et voluptueux pessimisme est au fond d'une grande partie de la littérature d'aujourd'hui.

(*Les Contemporains*, 1re série.)

... Bien que personne ne supporte plus mal que lui la platitude de l'humanité moyenne, c'est cette platitude qu'il [Huysmans] s'obstine à peindre...

... Comment cela? N'y a-t-il point là quelque contradiction ? Nous touchons au fond même du « naturalisme ». Ce que M. Huysmans méprise en tant que réalité, il l'apprécie d'autant plus comme matière d'art. D'ordinaire, ce qui intéresse dans l'œuvre d'art, c'est à la fois l'objet exprimé et l'expression même, la traduction et l'interprétation de cet objet ; mais quand l'objet est entièrement, absolument laid et plat, on est bien sûr alors que ce qu'on aime dans l'œuvre d'art, c'est l'art tout seul. L'art pur, l'art suprême n'existe que s'il s'exerce sur des laideurs et des platitudes. Et voilà pourquoi le naturalisme, loin d'être, comme quelques-uns le croient,

un art grossier, est un art aristocratique, un art de mandarins égoïstes, le comble de l'art, — ou de l'artificiel.

Il semble pourtant que le cas de M. Huysmans soit encore plus singulier, qu'il ait une espèce d'amour du laid, du plat, du bête, qu'il l'aime pour le plaisir de le sentir bête, plat et laid. Après tout, ce sentiment, continuel et outré chez M. Huysmans. ne nous est pas entièrement étranger. Qui ne s'est délecté parfois, dans quelque café-concert, à prendre un bain de bêtise et de crapule ? C'est un plaisir d'orgueil et c'est aussi un plaisir d'encanaillement. Même à la fin, parmi cette volupté paradoxale, nous sentons naître en nous un imbécile et une brute, et ces trivialités et ces sottises flattent je ne sais quoi de bas et de mauvais que nous portons au fond de notre âme depuis la chute originelle.

(*Les Contemporains*, 1re série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

LA « FÉROCITÉ »

Elle appartient (1) à une variété de comédies dont le type accompli, et probablement insurpassable, est *la Parisienne*, d'Henri Becque : celles où le ménage à trois régulièrement et fortement constitué, qui est dans beaucoup d'autres pièces le point d'arrivée, est pris pour point de départ, et où, par suite, les

(1) Il s'agit d'une pièce du *Théâtre-Libre*. — A. F.

sentiments bons ou mauvais, les préjugés, les façons d'être habituels à la femme et au mari sont attribués à la femme et à l'amant. Vous devinez sans peine l'effet de cette transposition, et quelle espèce de comique froid, sec, pinçant, peut en résulter.

Ce comique-là, si on en voulait découvrir les origines, on devrait peut-être le chercher dans *la Petite Marquise*, où il est accompagné, fort heureusement, de beaucoup de grâce et de fantaisie. Je m'arrête à *la Petite Marquise* par nonchalance, car, si on faisait l'effort de remonter un peu plus haut, c'est dans les romans de Voltaire, et particulièrement dans *Candide*, qu'on verrait les plus parfaits exemplaires de cette reproduction ironique des pires inconsciences morales. Et je n'ai pas besoin de rappeler que cela se rencontre aussi chez Molière. Ainsi le *Sans dot !* le *Je verrais mourir fille, enfants, mère et femme*, etc. Seulement Molière accroche cela au passage ; il n'en vit pas.

Ce comique est fort à la mode parmi les jeunes littérateurs. Sa sécheresse fleurit abondamment (si j'ose hasarder ce rapprochement de mots) sur les planches cruelles du Théâtre-Libre. M. Georges Ancey, notamment, est du premier coup passé maître en ce genre. Ce comique nihiliste, qui consiste presque tout entier dans l'observation des déviations de la moralité, et qui nous rappelle avec complaisance qu'il y a presque autant de morales que d'individus, est bien, en effet, celui qui convient à une génération de « struggleforlifeurs » et de dilettantes. C'est d'ailleurs comme une gourme que jettent nos jeunes gens, la gourme d'un pessimisme facile, — si

facile, en vérité, et qui est en train de devenir si banal qu'il faudra bientôt le laisser aux rapins et aux commis voyageurs.

Ce comique, qui passe pour « fort » et dont on se sait bon gré, cette amertune de chic, je n'en dis point de mal, et ils me plaisent même assez. Je crois pourtant remarquer que ces mots où la vilenie des âmes se trahit sans se connaître elle-même, où l'égoïsme le plus affreux parle naïvement le langage du devoir, où le vice même a les dehors et la sécurité de la vertu et se laisse prendre à sa propre décence, je remarque que ces fameux « mots de nature » sont d'une invention relativement aisée. Ils peuvent se découvrir par induction, se fabriquer mécaniquement et sans qu'il soit nécessaire pour cela d'avoir observé la vie de très près, puisqu'il s'agit d'exprimer toujours la même contradiction entre l'immoralité réelle des personnages et l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Cela devient donc assez rapidement une manière d'exercice de rhétorique. Et ainsi ce qui, au premier abord, paraît d'une psychologie profonde (car en ces matières il est entendu, n'est-ce pas ? que ce qui est féroce est profond) comporte, au contraire, une certaine insuffisance d'observation, ou du moins s'en accommode le mieux du monde.

Et c'est pourquoi ces personnages, qui, au commencement, paraissaient si vrais parce qu'ils étaient ignobles avec candeur, à force d'être immuablement ignobles et candides, et toujours dans la même mesure et toujours de la même façon, ne tardent pas à devenir purement artificiels et semblables à des automates. On leur met dans la bouche si continuement,

sans un répit, sans une distraction, tant de mots de nature qu'ils ne sont plus du tout naturels. Eh ! maître Guérin aussi, pour ne prendre qu'un exemple parmi les maîtres, est souvent, en morale, un inconscient. Mais il ne l'est pas à chaque minute, il se repose quelquefois de dire des « mots de nature ». Puis, ses hypocrisies et ses sophismes sont plausibles ; on comprend qu'il en soit réellement dupe. Du moins, il a des inquiétudes, il se donne quelquefois de la peine pour se tromper lui-même. Mais les personnages que nous façonnent ces jeunes gens ont tant de suite et tant de sécurité dans leur monstrueuse innocence qu'ils ont l'air de le faire exprès, de soutenir une gageure. Ils sont visiblement soufflés par les auteurs. Ils sont trop logiquement construits pour être vrais. C'est parce que les personnages de Molière semblent illogiques çà et là, c'est parce qu'ils offrent un tout petit peu d'obscurité par quelque endroit, qu'ils sont vivants... Mais, pour dresser sur les planches des figures qui, quoique simplifiées, aient gardé un peu de ce que la vie a d'ondoyant et de divers, c'est la vie qu'il faut regarder ; il ne faut pas trop lire et, en tout cas, il ne suffit pas d'avoir lu beaucoup de romans naturalistes ni d'être imprégné d'un pessimisme livresque ou d'un schopenhauerisme d'atelier...

(*Impressions de théâtre*, 5e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

SCIENCE ET POÉSIE

Sully-Prudhomme s'écrie dans son enthousiasme candide :

> Le ciel a fait l'aveu de son mensonge ancien.
> Et, depuis qu'on a mis ses piliers à l'épreuve,
> Il apparaît plus stable affranchi de soutien,
> Et l'univers entier vêt une beauté neuve.

Je l'ai cru autrefois, et je n'en suis plus si sûr. Nous avons sur le monde des *notions* que les anciens n'avaient pas ; mais notre puissance d'*imaginer* n'est pas plus grande que la leur. Nous connaissons maintenant que le soleil est à tant de mille lieues, qu'il y a des étoiles à des millions de lieues de la terre, etc. : mais le voyons-nous ? nous le figurons-nous ? Non. Eh bien ! alors, en quoi ce ciel est-il plus beau que celui des anciens hommes ? Nous le savons plus grand qu'ils ne le savaient : nous ne l'imaginons pas plus grand qu'ils ne l'imaginaient. Or, la poésie n'est qu'imagination et sentiment. Trop de science la tue. Un dieu personnel qui saurait tout et pour qui l'univers serait parfaitement clair n'en jouirait que comme d'une machine bien agencée ; il savourerait des rapports de nombre ; il n'aurait qu'un plaisir de mathématicien : il ne rêverait jamais. Un dieu omniscient ignorerait par là même la poésie. Vraiment il est fort heureux pour nous que le monde soit inintelligible : nous en faisons ce que nous voulons.

(*Les Contemporains*, 3e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

LE MAL LITTÉRAIRE

Ce qui le travaille, lui (1) et ses pareils, ce n'est pas seulement le termite du document naturaliste : c'est proprement le mal littéraire.

Ce mal est peut-être éternel dans son essence. Mais il est visible que, depuis les naïfs aèdes qui amusaient les longues mangeries des âges primitifs, depuis les trouvères à l'âme superficielle et enfantine, depuis les écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle, même depuis les romantiques et les parnassiens, ce mal a fait chez nous d'étranges et effroyables progrès.

Les causes ? On en voit tout de suite deux principales. C'est d'abord la vieillesse de la littérature qui rend l'invention plus difficile en effet, plus inquiète, plus tourmentée, et qui fait ainsi, d'une certaine excitation maladive des nerfs, une des conditions de « l'écriture artiste ».

Il y a aussi ce fait que la littérature, plus lucrative de nos jours qu'elle ne l'a jamais été, apparaît de plus en plus comme une profession à laquelle il est avantageux de se vouer exclusivement : et de là le nombre toujours croissant des jeunes écrivains, un pullulement prodigieux, une concurrence âpre, amère, enragée.

Le résultat est lamentable.

(1) Servaise, personnage d'un roman de J.-H. Rosny, *le Termite*. — A. F.

Autrefois, un écrivain était le plus souvent un honnête homme qui faisait des livres, et qui, le reste du temps, vivait comme les autres hommes ; et cela d'autant mieux qu'il avait besoin, pour réussir, de se mêler à la société polie de son temps, et de se distinguer d'elle le moins possible.

Aujourd'hui les jeunes littérateurs forment réellement une nouvelle variété de la race humaine. Je les vois marqués d'un pli professionnel plus spécial encore que celui des innocents Trissotins de jadis, — bien plus profond que celui des prêtres, des magistrats, des soldats ou des comédiens, — et beaucoup plus redoutable et plus déplaisant.

A vingt ans, parfois plus tôt, le mal les prend et ne les lâche plus. Ils commencent par croire, — d'une foi étroite et furieuse de fanatiques, — premièrement, que la littérature est la plus noble des occupations humaines et la seule convenable à leur génie ; que les autres métiers, la culture de la terre, l'industrie, les sciences et l'histoire, la politique et le gouvernement des hommes sont de bas emplois et qui ne sauraient tenter que des esprits médiocres ; et secondement, que c'est eux, au fond, qui ont inventé la littérature.

Et alors ils fondent des cénacles à trois, à deux, même à un. Ils renchérissent douloureusement sur des formes littéraires déjà outrées : ils sont plus naturalistes que Zola, plus impressionnistes que les Goncourt, plus mystico-macabres que Baudelaire ou Barbey d'Aurévilly ; ils inventent le symbolisme, l'instrumentisme, le décadentisme et la kabbale ; les plus modestes et les plus lucides croient

avoir découvert la psychologie, et ils en ont plein la bouche. Ils se tortillent pour dire des choses inouïes. Et, sous prétexte d'exprimer des nuances de sensation et de sentiment qui, si on les presse, s'évanouissent comme des rêves de fiévreux ou se ramènent à des impressions toutes simples et notées depuis des siècles, ils font de la langue française un je ne sais quoi qui n'a plus de nom.

Ils considèrent le monde extérieur en malades, en hallucinés, d'un œil qui le déforme et le trouble. Les rues de Paris suscitent dans l'esprit de Servaise des visions apocalyptiques, terribles par un je ne sais quoi qu'il ne peut exprimer — qu'il n'exprimera jamais — parce que ce je ne sais quoi n'est rien. Il lui arrive quelque chose de fort simple : il est à la campagne ; le printemps lui fait aimer une femme, et son amour lui fait trouver la nature plus belle. Nous connaissons cela. Mais Servaise, lui, n'en revient pas : cette aventure si unie se transforme en un drame physiologique, sentimental et intellectuel, plein de stupéfaction et de mystère, et qui ne se peut traduire à moins de soixante pages ténébreuses et convulsionnées.

... Jadis, à vingt ans, nous savions admirer. Nous étions respectueux des maîtres. Nous aimions naïvement les grands classiques ; nous aimions Lamartine, Hugo, Musset, Sand, Michelet, Taine, Renan. Même d'humbles dramaturges, tels qu'Augier ou Dumas, ne laissaient pas de nous inspirer quelque considération.

Mais rien n'est plus rogue, plus pédant, plus tranchant, plus prompt au dénigrement que Ser-

vaise et ses émules. Ces jeunes gens ont des dédains aussi inattendus que leurs admirations, et celles-ci sont aussi rares que ceux-là sont étendus, et aussi agressives qu'ils sont écrasants. Ce sont moroses cervelles de fanatiques qui haïssent et méconnaissent tout ce qui ne leur ressemble pas. Eux qui ne savent rien, qui n'ont même, le plus souvent, aucune connaissance historique de la langue (et il y paraît à la barbarie de leur syntaxe et aux impropriétés de leur vocabulaire), ils ont des mépris imbéciles et entêtés pour les plus beaux génies et pour les plus incontestables talents, dès qu'ils ont reconnu ces dons abominables : le bon sens, une vision lucide des choses et l'aisance à la traduire. Lisez là-dessus, pour vous édifier, la plupart des jeunes revues littéraires : elles suent le pédantisme le plus âcre et la plus sotte intolérance.

Cela rend leur compagnie peu divertissante ou même étrangement incommode. Ils sont déconcertants. On est sûr que, quoi qu'on leur dise, ils vous prendront en pitié. On est aussi embarrassé pour leur parler qu'on le serait avec un derviche ou un thug étrangleur.

... La Bruyère dit en parlant de certains financiers : « De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent. »

Je dirais volontiers des pareils de Servaise : « Ils ne sont ni chrétiens, ni citoyens, ni amis, ni parents, ni peut-être des hommes : ce sont des littérateurs, — chacun d'une religion littéraire distincte

à laquelle il est seul à croire, et qu'il est seul à comprendre, — quand il la comprend »...

(*Les Contemporains*, 5e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

AUX FOLIES-BERGÈRE

Puisque les hommes me font des loisirs cette semaine, je vous parlerai donc de nos sœurs les bêtes, comme disait saint François d'Assise.

Le jeune pître Boney, des Folies-Bergère, est certainement l'éléphant le plus sympathique qu'il m'ait été donné de voir dans ma carrière déjà longue d'amateur des spectacles de cirque. C'est un enfant : il n'a guère que la taille d'un très gros bœuf. Mais quel heureux naturel et quelle vive intelligence ! Toute sa physionomie respire la gentillesse, la malice sans fiel. Un petit chapeau de clown est fixé au sommet de son front semblable à un roc poli par le flot. Une vaste blouse de clown, bariolée de couleurs éclatantes, l'enveloppe jusqu'à mi-corps. L'éléphant Boney est visiblement heureux de ce déguisement. Il se sent comique. Le plaisir d'être regardé pétille dans ses petits yeux.

Il sait faire une foule de choses, le jeune éléphant Boney. Non seulement ce n'est qu'un jeu pour lui de tenir avec sa trompe la queue d'un de ses deux confrères, dans les « monomes » harmonieux où les trois intéressants pachydermes de M. Lockhart rivalisent avec les élèves de l'Ecole polytechnique ; non

seulement, dans les « tableaux vivants », tantôt dressé sur ses pieds de derrière et pyramidant de la trompe, tantôt faisant l'arbre fourchu et pyramidant de la queue, il joue supérieurement son rôle et couronne les « groupes sympathiques » comme une première danseuse dans une apothéose de féerie ; mais encore Boney sait faire avec son maître des parties de balançoire-bascule, et, plus lourd que lui, rétablir l'équilibre en se rapprochant du centre de la planche. Boney sait aller en vélocipède et diriger la machine avec sa trompe. Boney sait tourner la manivelle d'un orgue de Barbarie, et, en même temps, jouer des cymbales et de la grosse caisse, — le tout en mesure. Et enfin Boney sait faire des farces aux garçons de restaurant. Assis sur son derrière, le ventre à table, la serviette sous le menton, Boney appelle le garçon par un barrissement impérieux et bref. Le garçon accourt et met la nappe. A peine a-t-il le dos tourné, Boney saisit la nappe et la passe à un second éléphant, qui la passe à un troisième. Boney appelle de nouveau : étonnement du garçon, puis même manège que ci-dessus. Après la nappe, c'est une assiette que Boney escamote. Il demande alors l'addition et la paye gravement avec une pièce de cent sous qu'il va chercher au fond d'une poche pratiquée dans sa serviette. Ce jeune éléphant est, si Grosclaude me permet de m'exprimer ainsi, un remarquable éléfantaisiste.

Il a vraiment l'air de savoir ce qu'il fait et de s'en amuser le premier. Hector Crémieux m'a communiqué à ce propos une impression tout à fait digne

d'être retenue. « Quand j'étais enfant, m'a dit l'auteur d'*Orphée aux enfers*, à voir les éléphants si gros, avec des yeux si petits et une enveloppe si vaste et comme flottante, je m'imaginais que quelqu'un était caché dans leur peau et faisait ses farces sous cet abri, comme un bouffon sous un domino démesuré. » Cette vision m'a beaucoup frappé par sa justesse. Il y a, en effet, dans les contours de l'éléphant, surtout vu de derrière, dans l'ampleur informe de ses flancs et de ses pieds, quelque chose qui rappelle le flottant des braies et des fonds de culottes des clowns. On dirait qu'un tout petit génie espiègle nous regarde par les yeux des éléphants et habite leurs grands corps plissés, comme un moineau qui habiterait un sac; et le contraste est impayable de la finesse de cette âme alerte avec l'énormité du vêtement où elle est empêtrée.

Je vous ai dit que Boney et ses deux compagnons étaient excessivement gais. Du moins ils en ont tout l'air. J'ai pourtant failli revenir de cette impression en songeant à leurs frères libres, à ceux qui parcourent les grandes plaines et les grandes forêts de l'Inde, à ceux qui, comme les éléphants romantiques de Chateaubriand, peuvent faire leur prière du matin sous le ciel infini et encenser avec leurs trompes le soleil levant. Je me disais qu'il devait être bien désagréable pour de si grosses bêtes d'être enfermées dans nos petites écuries et de ne pouvoir même pas se promener sur le boulevard.

Mais non : en y réfléchissant davantage, j'ai compris que leur sort était, malgré tout, digne d'envie.

Si l'on en excepte les fauves, et aussi ceux des animaux domestiques que nous obligeons à travailler avec excès, il me semble que les bêtes les plus heureuses *moralement* sont celles qui vivent le plus avec l'homme, qui ont pénétré le plus avant dans son intimité. (J'ajoute encore, pour les mauvais plaisants, que je ne parle point des insectes.) Ces bêtes honorées de notre amitié sont, dis-je, les plus heureuses, parce qu'elles ont trouvé, pour leur part, le but de la vie, un but supérieur à elles-mêmes et au delà duquel elles ne peuvent évidemment rien rêver.

Notre malheur, à nous, c'est que nous sommes la plus parfaite des races qui habitent la planète. Nous ne pouvons donc vivre pour quelque chose qui soit au-dessus de nous, et nous ne pouvons nous dévouer qu'à nos propres songes. De là notre inapaisable inquiétude. Mais, s'il y avait sur la terre une autre espèce vivante qui nous fût aussi supérieure que nous le sommes aux bons chiens ou aux bons éléphants, quelle sécurité et quelle joie ! Nous rapprocher de cette espèce, lui obéir, la servir, l'aimer, essayer de la comprendre, tel serait pour nous le but évident de l'existence ; nous ne concevrions point de plus grand bonheur, de plus haute dignité, et n'aurions même pas l'idée de rien chercher par delà.

Or, tel est justement l'état d'esprit des bonnes bêtes qui vivent avec nous. Quoi de plus touchant que leur soumission, leur confiance, leur bonne volonté, leur effort de tous les instants pour se hausser jusqu'à nous et pour vivre, autant qu'elles

le peuvent, de notre vie? Et comme elles savent aimer! L'amoureux bipède le plus passionné n'arrivera jamais à l'absolu d'amour de tel caniche pour son maître, ni à la plénitude de « possession » de tel griffon par sa maîtresse.

(*Impressions de Théâtre*, 10e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

IV

Opinions sociales

LA RÉFORME

Je considère, je l'avoue, que la Réforme religieuse du seizième siècle, regardée par d'autres comme un des beaux moments du Progrès humain, a été un très grand malheur pour l'Europe et particulièrement pour la France, à qui elle valut trente années de guerre civile et, même après l'Édit de Nantes, la déchirure, à jamais, de son unité religieuse et, par conséquent, morale.

Et la Réforme n'était point nécessaire. J'entends qu'elle n'était point justifiée en raison.

Un de mes amis me propose ces réflexions :

« Cherbuliez, esprit vraiment libre, quoique protestant, l'a dit dans un de ses livres (1) : l'Église était devenue pour les peuples une vieille maison hospitalière et commode ; les savants et les philosophes commençaient à s'en arranger ; le dogme lui-même s'assouplissait. Ce mouvement débonnaire aurait continué. Sans doute, il y avait des abus: simonie, vente d'indulgences (comme il y a, dans les gouvernements laïques, des Panamas et des trafics de décorations). Mais un bon pape aurait suffi à redresser ces incorrections regrettables. En se soulevant, non contre ces abus, mais contre l'Église même, le moine

(1) *Le Prince Vitali.*

Luther et le prêtre Calvin, hommes affreux, nous ont donné leur triste Réforme, laquelle nous a valu l'ordre des Jésuites, le rétrécissement du dogme, et, pendant longtemps, une intolérance catholique égale à celle des réformés. C'est bien fâcheux. Sans cela il y aurait encore une « chrétienté » ; toute l'Europe aurait aujourd'hui une même religion simplement traditionnelle et rituelle, qui pourrait être délicieuse. »

Et je ne prends à mon compte qu'une partie de ces propos.

La plus grande gloire de Bossuet, à mon sens, c'est de n'avoir pu prendre son parti de ce déchirement de la France et de la chrétienté. Cela, non seulement parce que, évêque catholique, il savait qu'il tenait la vérité : mais encore c'est un si grand bien pour un peuple que l'unanimité religieuse, qui entraîne l'unité de l'éducation et des mœurs, et par là double les forces de la communauté, et même la rend plus heureuse par la paix de l'esprit !

... Si les catholiques avaient employé à faire connaître les crimes des protestants, la moitié de l'acharnement que ceux-ci ont mis à dénoncer les crimes des catholiques, à les flétrir, à s'en indigner tous les jours que Dieu fait, et à s'en venger indéfiniment (et encore hier et encore aujourd'hui), on verrait qu'à tout le moins l'Église romaine et l'autre sont à deux de jeu ; et peut-être que les huguenots nous laisseraient un peu plus tranquilles.

Tout ce qu'on pourrait leur opposer ! Nous avons, nous, pour aïeules directes, les âmes infiniment saintes des premiers apôtres, des pre-

mières vierges, des premiers martyrs. Mais il ne faudrait pourtant pas l'oublier, il n'y a absolument rien de vénérable dans les origines et dans les développements de la Réforme. Presque tous ses héros ont leur tare. Calvin est un homme sinistre. Et que ne pourrait-on pas dire des horribles princes allemands qui ne virent dans cette prétendue révolte de la conscience qu'une occasion de voler les biens ecclésiastiques ? Et l'épouvantable Henri VIII ! et les longues persécutions anglaises ! Et, en France même, toutes les Saint-Barthélemy protestantes qui, dans le Midi surtout, ont précédé ou suivi la Saint-Barthélemy catholique ! Ils ont détruit chez nous des milliers d'églises. Non, vraiment, l'histoire de la Réforme n'est point belle. Il a pu y avoir, parmi les premiers réformés, des consciences sincères et tourmentées ; mais que le nombre en a dû être petit ! Il y a ceci de fâcheux, que l'intérêt personnel de tous les promoteurs fut presque toujours du même côté que leur nouvelle foi. Alors on juge mal du degré de leur héroïsme. Nous sommes ici très loin des premiers chrétiens. Pour qui n'est pas dupe des mots, pour qui a le goût de voir les choses comme elles sont, il est clair que, dans les masses, les conversions au protestantisme ne se sont pas faites, n'ont pas pu se faire à la suite d'un drame intérieur, ni pour l'amour de la liberté d'examen, ni en vertu de critiques et de discussions théologiques, dans lesquelles le commun des hommes est même incapable d'entrer, — mais tout simplement par intérêt, ou par esprit d'imitation, ou sous la pression des pouvoirs. Ce sont si

peu des drames et des luttes de conscience que, tandis que les premiers chrétiens ont fini par triompher de l'Empire malgré les pouvoirs publics et la force matérielle, la Réforme l'a emporté dans tous les pays où elle avait pour elle le gouvernement, et a été vaincue dans ceux où elle l'avait contre elle. Et enfin il faut toujours se souvenir que les trois hommes les plus intelligents (je crois) du seizième siècle, Érasme, Rabelais et Montaigne, non seulement ne se sont point ralliés aux Réformés, mais n'ont eu pour eux que peu de sympathie.

Parlons après cela de l' « intolérance » de Fénelon. (Quel mot emploiera-t-on pour Calvin ou Henri VIII ?) Elle consiste en ceci, que Fénelon souffrait, comme Français et comme prêtre, de la grande déchirure, et qu'il fut un homme de son temps, plus doux seulement que la plupart.

Il faudrait voir d'ailleurs de quelle espèce est l'intolérance de l'ancien régime. Même sous des apparences religieuses, elle est toujours essentiellement politique. L'ancien régime est tolérant pour ce qu'on appelait les libertins. Le mot de Louis XIV : « Mais c'est un janséniste. — Lui, Sire ? il ne croit même pas en Dieu. — Ah ! j'aime mieux cela », n'est pas seulement une amusante boutade, c'est un système. Personne n'est forcé ni de croire ni d'aller à la messe. On laisse les incroyants en paix, pourvu qu'ils ne le soient pas publiquement, qu'ils ne proclament pas leur incroyance. Encore leur souffre-t-on beaucoup de choses dans les livres, pourvu qu'ils usent de quel-

ques précautions faciles. Vous verrez dans Bussy, dans Tallemant, dans Saint-Simon, même dans Mme de Sévigné, que, socialement, on admet les « libertins » ou « esprits forts », et qu'ils ont d'ailleurs été toujours très nombreux, et même autour du roi, du moins jusqu'à son mariage avec Mme de Maintenon. Sous ce régime de réelle tolérance ont pu vivre fort paisiblement des hommes comme Gabriel Naudé, Guy Patin, Gassendi, Des Yveteaux, Bernier, Molière, etc... et des milliers qu'on ne connaît pas. Et remarquez que les sermonnaires et Bossuet lui-même, lorsqu'ils combattent les libertins, le font certes avec douleur et avec indignation, mais sans un mot qui implique jamais l'ombre d'un appel à la législation publique. On plaint les incroyants, on attend, on espère leur retour à Dieu : on ne les persécute point quand ils sont suffisamment discrets. On ne leur demande que de mourir décemment et selon les rites, et c'est ce qui arrive presque toujours. On les épargne parce qu'on peut les considérer, quant aux choses de la religion, comme des gens qui, pour un temps, s'abstiennent.

Mais les hérétiques, c'est autre chose. Les hérétiques ne s'abstiennent pas. Les incroyants ne choisissent point entre les dogmes : les hérétiques choisissent. Ils installent, en somme, religion contre religion. Être hérétique, c'est donc rompre publiquement et orgueilleusement l'unité religieuse, qui est un bien si indispensable ; être libertin, ce n'est point la rompre, c'est s'en retirer silencieusement et provisoirement, voilà tout.

Et alors on comprend aisément les sentiments d'un

prêtre de ce temps-là, Français et sujet du roi de France, à l'égard des hérétiques. Il peut se contenter de plaindre un athée prudent et modeste et qui ne menace pas l'unité de la foi, puisqu'il ne croit rien. Mais l'hérétique, l'homme qui croit *autre chose*, voilà l'ennemi. On conçoit, devant cela, la douleur d'un bon prêtre et d'un bon sujet du roi, et son irritation contre une erreur qui lui semble si funeste — et si absurde : car, songe-t-il, du moment que les protestants continuent de croire à la révélation, qu'est-ce que cela peut bien leur faire de croire au reste, c'est-à-dire à cette révélation interprétée par une autorité de quinze siècles ? C'est donc qu'ils y mettent de la malice ? Et l'on sait au surplus que, de la dissidence religieuse à la dissidence politique et aux relations suspectes avec les coreligionnaires de l'étranger, il n'y a qu'un pas.

Et voilà pourquoi l'ancien régime, assez clément aux esprits forts, le fut moins aux protestants, et même aux jansénistes.

(*Fénelon.*)

LES « TABLES DE CHAULNES »

Fénelon, en octobre 1711, se rencontra à Chaulnes, en Picardie, avec le duc de Chevreuse. Ils dressèrent ensemble, pour être proposées au dauphin, ce qu'on a appelé les « Tables de Chaulnes », c'est-à-dire des tableaux, des listes de réformes à accomplir dans le gouvernement du royaume.

Sur l'armée, sur l' « ordre de dépense de la cour » ; sur l'Eglise et les rapports du temporel et du spirituel ; sur la justice, la suppression ou la réduction de la vénalité des charges, la réunion des justices seigneuriales à la justice des bailliages (« peu de juges, peu de lois ») ; sur la liberté du commerce, il y a des indications excellentes. Mais la « table » de l'*Administration intérieure du royaume* et la « table » de la *Noblesse* sont surtout à considérer.

... La puissante originalité de la grande réforme proposée par les *Tables de Chaulnes*, c'est que c'était une réforme « par réaction ». C'était, comme Fénelon le dit ailleurs, le « retour à l'ancien ordre de choses », mieux compris. Cet utopiste prétendu se montre ici, à mon sens, bon réaliste, parce qu'il se trouve, cette fois, en présence des réalités. Donc, plus de chimères, comme dans les *Dialogues des Morts* ou le *Télémaque*. Son programme, tout pénétré d'humanité, mais aussi de raison, accordait, pour tout l'essentiel, plus que ne demanderont, quatre-vingts ans plus tard, les Cahiers du Tiers, mais l'accordait au nom même de la tradition et excluait les plus dangereux rêves du dix-huitième siècle : la liberté et l'égalité idéologiques et la souveraineté du nombre. Appliqué avec les tempéraments ou les corrections que les choses mêmes eussent conseillés, il eût pu épargner à la France sa sinistre révolution.

(*Fénelon*)

Arthème Fayard, édit.

« LES DÉRACINÉS »

En réalité, à moins d'une vocation spéciale et de circonstances exceptionnelles, un fils de paysan qui se fait bourgeois et qui embrasse, comme on dit, les professions libérales, y perd presque toujours, et de plusieurs façons. Il y perd certainement en bien-être. Puis, la vie d'un notaire, d'un avoué, d'un professeur, n'est-elle pas une vie mesquine, pleine de contraintes et de servitudes, à côté de celle d'un propriétaire rural ? De même, un ouvrier des villes est souvent moins heureux qu'un salarié de la campagne. Enfin, le travail des champs garde toujours une noblesse : il est si naturel, si nécessaire pour que l'humanité vive, qu'il en devient auguste ; c'est le travail antique, connu des patriarches et des rois. Aujourd'hui, celui qui vit sur un sol qui lui appartient est le plus libre des hommes, est vraiment roi dans son domaine. Joignez que la terre, paisible et patiente, régie par des lois éternelles, communique à ses travailleurs quelque chose de sa paix et de sa sérénité. Mais l'homme des villes, s'il exerce une « profession libérale », est bientôt marqué d'un pli professionnel et, si c'est un métier manuel, d'un pli d'esclavage. Et quoi de plus déplaisant d'ailleurs que tel ouvrier qui a lu ou que tel bourgeois à moitié lettré et à moitié intelligent ? Par contre, c'est parmi ceux

qui ne savent pas lire que l'artiste a le plus de chance de trouver des paysans originaux et de grande allure, et c'est moins dans la Touraine ou l'Ile-de-France que dans les provinces reculées, mieux défendues contre les « bienfaits de la civilisation ». — Et pourtant il faut bien qu'une sélection se fasse, que les classes dites supérieures soient entretenues et rajeunies par celles d'en bas. Mais peut-être n'est-il point nécessaire ou même est-il mauvais de tant aider à cette ascension : elle se fera d'elle-même, dans la mesure où il le faut.

(*Les Contemporains*, 3e série.)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

LA COLONISATION

Le petit livre dont je veux vous parler est intitulé : *Débuts d'un émigrant en Nouvelle-Calédonie*, par Michel Villaz (1). Il se vend 75 centimes. Il est écrit sans art. Mais peut-être dépasse-t il en intérêt tous les romans de cette année, et les pièces de théâtre pareillement.

M. Villaz végétait à Paris, où il était comptable. Il part pour la Nouvelle-Calédonie avec 5,000 francs ;

(1) Cette plaquette se vend aux bureaux du Comité Dupleix, 26, rue de Grammont, Paris.

il choisit une « concession » à 134 kilomètres de Nouméa et à 16 kilomètres de Foa, le plus proche village. Et puis, débrouille-toi ! M. Villaz s'est débrouillé. L'ancien rond-de-cuir s'est fait bûcheron, terrassier, maçon, charpentier, menuisier, éleveur, boulanger, jardinier, planteur. Il n'a eu recours que sobrement aux services des ouvriers européens ou canaques. Il s'est habitué vite au travail de la terre. Dès la fin de sa première année, il se tirait d'affaire, avec sa basse-cour, ses porcs, ses vaches, ses ruches, son potager; et il avait planté, pour commencer, 4,000 caféiers, qui rapporteront dans trois ans, et auxquels je souhaite de tout cœur un ciel propice. Et alors il s'est trouvé si bien qu'il a appelé auprès de lui son frère et ses deux nièces.

Or, M. Villaz a fidèlement noté sur un carnet, chaque jour, en quelques lignes, l'emploi de sa journée, ses espoirs, ses succès, ses déceptions, ses joies, et la température, et la pluie, et les orages, et sa lutte contre le ciel et la terre, et contre les rats et les émouchets. Et, tous les quinze jours, en envoyant son carnet à son frère, il y ajoute quelques réflexions pratiques. — Tout cela, comme j'ai dit, sans aucun art, heureusement! Mais ce journal, dans son humilité, est du même intérêt humain que l'illustre *Robinson Crusoé* et rend, en sourdine, le même son moral.

Tout seul la plupart du temps, M. Villaz ne s'ennuie jamais. C'est, d'abord, qu'il vit en compagnie d'une idée, de « son » idée, qui est d'avoir 4,000 caféiers la première année, 10,000 la deuxième, et ainsi de suite. C'est aussi que, pour lui, chaque journée ressemble à une bataille. Il est content, parce qu'il

déploie sa force et sa volonté et qu'il « crée », et qu'il jouit de l'ouvrage de ses mains. Il a des mots très simplement significatifs de son état d'âme. « C'est toujours pour moi une nouvelle émotion quand je vois les résultats de mon travail. » — « Quel heureux changement dans mon existence ! » — « Anniversaire de mon premier coup de pioche. Je ne puis me défendre d'un mouvement d'orgueil en voyant le travail accompli cette année. » — « Tu dois sourire d'une aussi grande satisfaction pour un si mince résultat ; mais vois-tu, ma concession, c'est ma création, c'est ma fatigue, ma peine, mon travail. »

*
* *

Resté à Paris, ce petit employé eût pu, comme tant d'autres, se laisser duper par la rhétorique spécieuse et violente des journaux révolutionnaires. De Sarraméa, il voit les choses parisiennes, et notamment celles de la politique, comme elles sont. Ecoutez cette invective, d'une éloquence vulgaire, naïve et rude. L'argumentation n'en est pas à dédaigner, puisqu'elle s'appuie sur l'observation d'un fait, et que c'est donc de la politique expérimentale :

« Je lis les journaux avec beaucoup d'intérêt, quoique parfois ils soient pas mal écœurants. Ah ! si les Jaurès, consorts et Cie, au lieu de s'occuper des grèves et autres billevesées, mettaient leur talent et leur énergie au service de la cause coloniale, ils seraient beaucoup plus intéressants et rendraient de réels services à leur pays.

« D'ailleurs nous avons ici un exemple de ce fameux

collectivisme prêché par les Révérends Guesde et Cie, et qui doit, selon eux, ramener l'âge d'or et la satisfaction univervelle. Le Canaque hors de sa case ne possède rien et possède tout. Les plantations se font en commun et appartiennent à tous. Mais si, en dehors du travail de la communauté, l'un d'eux fait une culture, tous les autres s'en emparent. S'il a élevé du bétail ou gagné de l'argent, il s'en voit dépouillé au profit de tous, surtout des fainéants.

« Le résultat est clair. En dehors de la communauté, même celui qui aurait envie de travailler ne fait rien. Pourquoi d'ailleurs, puisqu'il ne peut jouir de son travail personnel ?

« Si quelques-uns travaillent chez les colons, ils ont bien soin, avant de rentrer à la tribu, de se gorger de tafia et de victuailles, pour arriver à la tribu sans le sou, sachant qu'ils seraient immédiatement dépouillés.

« Et c'est à ce régime de sauvages que l'on voudrait astreindre des Français ! »

De si loin, enfin, ce brave homme aime mieux son pays : « Sarraméa, 10 décembre 1896. — J'ai lu les journaux relatant la réception de l'empereur et de l'impératrice de Russie. Quelle magnificence ! Paris s'est surpassé. Cette lecture m' a procuré de douces émotions ; à certains passages, les larmes m'en venaient aux yeux... Espérons que cette entente cordiale de deux grands peuples assurera la paix, etc. »

(Ai-je besoin d'ajouter que, s'il n'a eu qu'à se louer du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, M. Feillet, qui a même eu la bonté d'écrire une pré-

face pour son petit livre, M. Villaz n'a pas lieu de penser beaucoup de bien des fonctionnaires coloniaux subalternes : « Ici le fonctionnaire est une plaie ; il y en a des tas, et tous se récrient si on leur procure la moindre besogne. » — Vous l'auriez deviné, n'est-ce pas ?)

*
* *

Conclusion : la colonisation est tout à fait propre à parachever les honnêtes gens (je ne parle pas des fonctionnaires coloniaux, mais des explorateurs, des industriels et des colons).

Les conditions où elle nous place exigent et développent l'énergie et en font goûter le salutaire orgueil. On se « simplifie », on revient à la vie naturelle par le plus long, ce qui en est le meilleur chemin et ce qui empêche cette vie-là d'être « naturelle » à la façon de celle des sauvages. — On est maître chez soi ; on a l'existence la plus indépendante et la plus vraiment royale ; on a la joie de « commander » utilement et noblement. — On sent la vanité et l'absurdité de la plupart des conventions et usages de la société où l'on a vécu auparavant. On reconnaît le néant des plaisirs de Paris et même de ses gloires. On se sent supérieur aux plus brillants mondains, aux plus éminents vaudevillistes, et même à ces personnages singuliers que l'on désigne ordinairement du nom de députés, et que Georges Lecomte, dans son véridique roman, appelle « les Valets ». On juge sainement, à cette distance, les vaines et basses agitations de la politique. — Vi-

vant en contact avec des races inférieures, on conçoit des doutes sur la vérité de cette philosophie abstraite qui fut chère à la Révolution et à laquelle nous devons le suffrage universel : mais, si l'on n'a pas mauvais cœur, on traite d'autant mieux ces frères inachevés, noirs ou jaunes, et l'on s'aperçoit que les offices de fraternité et de bonté se peuvent exercer beaucoup plus efficacement envers des « inférieurs » publiquement reconnus tels, qu'envers les douteux « égaux » que crée chez nous la fiction de la loi.

(*Opinions à répandre.*)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

IMAGES D'ÉPINAL

J'en reçois une, qui est consacrée à Marchand. Une image d'Epinal comme il y en a peu. On me dit que les « légendes » en sont dues à la collaboration de deux académiciens. Elles ont en effet belle allure, et du rythme, et du « nombre » dans leur simplicité. Ecoutez celle-ci qui se termine par une antithèse charmante : « Après une expédition qui dure plus de trois ans et que les Anglais avaient déclarée impossible, il plante le premier le drapeau tricolore sur les bords du Nil à Fachoda, s'y établit

formidablement, — et y cultive des légumes et des fleurs. »

Ailleurs, c'est une note de bonne et saine sensibilité populaire : « Sorti brillamment de l'Ecole militaire de Saint-Maixent et nommé sous-lieutenant d'infanterie de marine, il vient embrasser son vieux père avant de s'embarquer. » — « Du fond des colonies, il épargne sur sa solde pour subvenir à l'éducation de ses jeunes frères. » — Et l'image représente, sous un palmier qui symbolise « les colonies » le lieutenant Marchand tendant une enveloppe cachetée à un planton.

L'artiste inconnu qui a dessiné les images s'est très heureusement appliqué. Ses bonshommes font des gestes clairs ; ses paysages sont très suffisamment africains, et ses « foules » ont, ma foi, du mouvement. Et ces images sont tirées en huit couleurs !

Ces cordiales enluminures ne sont pas séditieuses. Je ne vois pas sous quel prétexte nos tyrans pourraient les faire saisir. Sans doute on y voit Marchand « défiler en tête de l'armée de Paris, le 14 juillet, au milieu de l'amour de tout un peuple », et l'on y lit encore qu' « il est l'espoir de la France », ce qui est, après tout, une opinion innocente. Mais l'on n'y trouve même pas l'expression des doutes que d'affreux nationalistes ont pu concevoir, au moment de Fachoda, sur l'habileté et la clairvoyance de notre ministre des affaires étrangères, sinon sur sa fermeté et sur sa dignité. Sa conduite en cette occasion n'est rappelée qu'avec une discrétion extrême, sous cette forme détournée, correcte — et mystérieuse : « Les tristes nécessités de la politique... »

*
* *

Ces images, où se déroule une vie héroïque, pure, harmonieuse, offrent une excellente leçon au peuple et aux petits enfants.

Ils y verront comment un enfant du peuple comme eux, le fils d'un menuisier, a pu rendre à son pays les plus éclatants services, être l'homme le plus populaire de France, et devenir lieutenant-colonel à trente-cinq ans ; et ils se diront : « Pourquoi pas moi aussi ? »

Ils y verront que ces grandes choses, Marchand les a accomplies sans doute parce qu'il avait de beaux dons intellectuels, mais plus encore, peut-être, parce qu'il avait des vertus : le courage, la ténacité, la patience, l'abnégation, l'énergie ensemble et la douceur. Or, s'il ne dépend pas d'eux d'avoir de grands talents, il ne tient qu'à eux d'avoir du courage et de la bonté ; et leur vraie valeur humaine, celle qui compte le plus, est absolument entre leurs mains. J'espère qu'ils feront cette réflexion, et qu'ils songeront : « Si je ne puis être le colonel Marchand, je puis être du moins un de ses soldats. »

Et, par bonheur, ces seize petits tableaux ingénieux et naïfs se sont point des tableaux de victoire brutale ni de mort. Marchand n'y apparaît pas comme un héros sanglant. Les crocodiles et l'infinité de la brousse, voilà ses ennemis. Son œuvre, ç'a été d'augmenter, au profit de sa patrie, la connaissance que les hommes ont de leur planète. Il nouait, autant qu'il pouvait, des relations amicales avec nos

frères attardés du continent africain. Une image le montre dirigeant les travaux de jardinage de ses compagnons noirs. Une autre le fait fraternellement asseoir aux côtés du digne empereur Ménélick. Il a bien mérité de ses Soudanais en les disciplinant et en faisant d'eux de si bons soldats : l'état moral où il les a élevés est évidemment fort supérieur à leur premier état. Aussi l'adoraient-ils... Ce Marchand est un chef, un conducteur. Il a l'imperturbable volonté et les grands yeux calmes d'un prophète d'Orient, d'un mahdi, avec une âme française, toute de générosité... Quel contraste entre l'expédition de Marchand et la guerre des Anglais au Transvaal !

*
* *

Et quel contraste aussi entre la vie d'un Marchand et celle d'un de nos politiciens ! Encore une idée qu'il conviendrait d'enfoncer dans l'esprit du peuple et des petits enfants. Je crois qu'une autre image d'Epinal n'y serait pas inutile.

Ce serait l'histoire d'un homme politique sous la troisième République, l'histoire du « député Leveau », si vous voulez. Je la vois d'ici, cette instructive image. Elle serait représentative et symbolique ; et, pour cela, nous ne craindrions pas d'y mettre — sur un fond de vérité trop certaine, — un peu d'utile exagération. Et les légendes, de ton populaire, pourraient être telles, ou à peu près :

— Elevé dans un séminaire, zélateur des Enfants de Marie, il montre une piété intolérante et étroite et trompe ses maîtres par son hypocrisie précoce. —

Etudiant à Paris, il dépense en grossières orgies l'argent péniblement économisé par ses parents. — Il séduit une jeune ouvrière qu'il abandonne avec son enfant. — Il entre dans la franc-maçonnerie. — Il se fait nommer député grâce à l'appui des francs-maçons et en promettant à ses électeurs plus de beurre que de pain. — Il épouse, pour son argent, la fille d'un tenancier de bal public. — Il empêche des grévistes d'entrer en accommodement avec leur patron, et, quand les ouvriers meurent de faim, il se retire devant les gendarmes. — Il mène une vie luxueuse, et il est, dans sa maison, le plus impérieux et le plus dur des maîtres. — Il dénonce et fait destituer les fonctionnaires de son arrondissement qui ne pensent pas comme lui, et les remplace par ses agents électoraux. — Il reçoit de l'argent dans l'affaire du Panama. — Il reçoit de l'argent dans l'affaire des chemins de fer du Sud. — Il reçoit de l'argent dans l'affaire Dreyfus. — Après avoir dansé le pas du maître au-dessus du cadavre d'Hiram, il prépare, dans le mystère des loges, l'hypocrite « loi de scolarité ». — Il fait décorer, en échange de ses factures acquittées, le couturier de sa femme. — Il vote avec une lâcheté obstinée tous les ordres du jour de confiance en faveur du scandaleux ministère Waldeck-Millerand-Galliffet. — Nommé sénateur, il commet le crime de forfaiture en se déclarant compétent dans le procès des faux complots. — Il se dispense d'assister aux séances, mais il vote le maximum de la peine contre les accusés et condamne Déroulède acquitté par le jury. — Possesseur d'actions des mines d'or, il se réjouit des succès des Anglais et, en

apprenant la capitulation de Cronje, il s'écrie, avec l'impartialité de Tartufe : « Honneur aux deux combattants ! » — Il est un des soixante-douze caïmans qui, uniquement pour le plaisir, condamnent Marcel Habert... Etc.

Le ferons-nous finir au bagne ou à l'Elysée ? Peu importe.

***

Jamais, je pense, dans aucun temps ni dans aucun pays, les gouvernants (et j'y comprends les « législateurs », puisqu'un de nos maux c'est la confusion des pouvoirs exécutif et législatif), jamais, — dis-je, les gouvernants n'ont été aussi méprisés, dans leur ensemble, par le plus grand nombre des gouvernés. — Ce sont pourtant ceux-ci qui ont choisi ceux-là. — Oui, quelquefois, bien que, en étudiant les élections de près, on s'aperçoive que la majorité des Chambres ne représente que la minorité du pays. Et, dans cette minorité, tant de gens ont voté, jusqu'à présent, sans savoir pourquoi ! Ou, quand ils le savent, ils en donnent de si singulières raisons ! J'ai entendu dire à de braves gens : « Oui, un tel, notre député, est certainement une canaille ; mais il est obligeant et bon garçon ; et puis le pauvre diable a besoin de son traitement de député pour vivre. Nous n'avons pas voulu lui ôter son gagne-pain. »

Ce mépris que je constate est profond et tranquille. Je le crois durable. Il attend patiemment son jour. La naïve image d'Epinal que je rêve serait très propre à répandre et à propager ce mépris jusque

dans la masse épaisse de ce peuple à qui les politiciens ont tant menti. Ce serait, aux prochaines élections législatives, une sorte de *memento* de l'électeur.

(*Opinions à répandre.*)

Société française d'Imprimerie et de Librairie.

DE LA PATRIE FRANÇAISE A L'ACTION FRANÇAISE

(*Discours prononcé à la salle Wagram, le 20 juin 1909.*)

MESSIEURS,

Cette immense salle de l'avenue de Wagram est pour moi pleine de souvenirs. La Patrie Française y a donné plusieurs de ses réunions. Oh ! des réunions très brillantes et très chaudes. On criait : « Marchons ! marchons ! » mais, en réalité, on ne savait pas très bien vers quoi il fallait marcher.

Nous nous entendions sur des négations. Nous étions d'accord pour flétrir les crimes du gouvernement. Mais les uns rêvaient de République plébiscitaire, les autres de Consulat, d'autres de République parlementaire honnête (ô candeur !) ou d'ingénieuses réformes du système électoral. Bref, ils rêvaient d'améliorer le typhus ou la peste. Nous demeurions

républicains, c'est-à-dire qu'en déplorant nos maux, nous persistions à en respecter la cause. Au fond, nous n'avions ni certitude, ni doctrine.

Aujourd'hui, nous savons où nous allons ; nous savons ce que nous voulons ! L'Action Française a une doctrine et des certitudes.

Car, Messieurs, nous sommes certains que le suffrage universel, c'est l'absurde ; que la République, c'est la sottise et le mal ; qu'elle aboutit nécessairement, mécaniquement à la guerre civile en permanence, à l'exploitation du pays par un parti, au gouvernement des pires. Mais, d'autre part, nous sommes certains que le meilleur régime, le plus naturel, le plus raisonnable, le plus conforme à l'observation des réalités, c'est celui où l'intérêt du pouvoir se confond avec l'intérêt public et où ce pouvoir est assuré et continu, et nous sommes certains que la royauté héréditaire remplit seule ces conditions. Et nous savons aussi que ce sont nos quarante rois qui ont fait la France ; que, sans la Révolution, nous aurions des libertés communales et provinciales et une législation ouvrière, que la France serait encore la plus puissante nation d'Europe et qu'elle aurait conquis pacifiquement la frontière du Rhin. Et, puisque le destin nous a infligé la première Révolution, nous sommes sûrs, en tout cas, que, si le roi fût resté en 1848, nous n'aurions pas créé de nos mains la force italienne et allemande, ni perdu l'Alsace et la Lorraine, et que, si le roi fût revenu en 1870, nous les aurions reconquises ou rachetées. Bref, nous sommes sûrs que la France a absolument besoin du Roi.

Or, Messieurs, la certitude passionnée engendre l'action, j'entends l'action efficace. Car il y a des actions qui, si je puis dire, n'agissent guère, notamment quand elles se disent populaires et libérales.

On ne se fait pas tuer pour le scrutin de liste ou pour de « meilleures élections ». Ces objets ne sont pas assez excitants pour conseiller de sérieux sacrifices. Mais la République renversée, mais la France restaurée par le Roi, ah ! voilà qui vaut la peine d'agir et voilà des images qui allument et entretiennent dans les cœurs comme des foyers d'amour et de dévouement.

Vous le savez, Messieurs du journal, de la Revue et de l'Institut, de l'Action Française et de la *Revue critique des Idées*, vous le savez, Messieurs les présidents et les membres de nos Comités des provinces, vous le savez, Mesdemoiselles de l'Association des jeunes filles royalistes, et vous le savez, Messieurs les Camelots du Roi ! Aussi, tous ensemble, avez-vous fait en une année plus qu'aucun groupe de Français depuis trente-neuf ans.

Nos idées se propagent d'un mouvement irrésistible. Presque tout le peuple de Paris se détache du mensonge républicain. L'Action Française (symptôme précieux) pénètre dans les lycées ; et comme, à la fin du second Empire, les adolescents étaient pour la République, une grande partie de la jeunesse étudiante est aujourd'hui pour le Roi.

Vous avez une doctrine, une discipline et une foi. Ce serait déjà beaucoup. Mais, en outre, vous êtes persuadés que de grands changements se font par des minorités énergiques et que la foule suit toujours. De

plus, n'étant point des rêveurs, vous n'hésitez pas à mettre un peu de violence au service de la plus noble des causes, et, pour en avoir le droit, beaucoup d'entre vous, je le sais, ont fait le sacrifice de leur vie. Vous êtes de bons émeutiers, des insurgés pour le salut et la conservation de la France, des révolutionnaires de l'ordre. C'est un état d'âme enivrant. Et cela nous permet de tout espérer et de tout oser.

Il y a quelques années, dans cette même salle, nos réunions étaient généralement troublées par des agents provocateurs, et l'on envoyait contre nous ce qu'on appelait alors les apaches de « gouvernement ». Et, pourtant, nous n'étions guère dangereux. Vous êtes beaucoup plus dangereux aujourd'hui ! Et personne ne bouge. Sur des points importants, à cause de la terreur qu'inspire au gouvernement la Cour d'assises, l'Action Française est au-dessus de la loi.

Son plus vif désir est de rentrer dans la loi, pourvu que ce soit celle du Roi de France.

Cela, sans doute, ne tardera pas. Vive le Roi !

(*Discours royalistes*, 1908-1911.)

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. v
Avertissement. xxxv

I. — L'AUTEUR A TRAVERS SON ŒUVRE

Poésies. 3
Casimir Delavigne. 9
Jeanne d'Arc. 13
La Patrie. 18
Le goût des voyages. 20
Le souvenir. 23
Quelques billets du matin. 27
Le dilettantisme. 37
Les jugements de la critique 42

II. — LE CONTEUR ET LE DRAMATURGE

Myrrha, vierge et martyre. 51
Réveil d'ombres. 74
Anna Soror 80
L'école des rois. 87
Les idées de Liette 93
L'Aînée. 101
Le pardon. 113

III. — LE CRITIQUE ET LE MORALISTE

La critique impressionniste. 127
Virgile. 133

L'auteur de l'*Imitation*. 138
Le moyen âge. 143
Racine, poète de l'amour 150
Oreste, héros romantique. 152
Racine, expression du classicisme. 155
Le quié[illegible]e. 161
La fo[illegible]ean-Jacques-Rousseau 164
Louis Veuillot 177
Victor Hugo. 197
Ernest Renan. 199
Le prêtre dans la littérature. 210
Le symbolisme et Paul Verlaine. 215
Pierre Loti. 225
Ibsen. 241
Art et sensibilité. 255
La vérité au théâtre. 261
La vraisemblance. 264
Théâtre et réalité. 267
Naturalisme et pessimisme. 275
La « férocité ». 277
Science et poésie. 281
Le mal littéraire. 282
Aux Folies-Bergère. 286

IV. — OPINIONS SOCIALES

La Réforme. 293
Les « Tables de Chaulnes ». 298
Les déracinés. 300
La colonisation. 301
Images d'Epinal 306
De la Patrie Française à l'Action Française. 312

Poitiers. — Société française d'Imprimerie.

UNIVERSITAS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

MAR 21 1957

a39003 002649001b

CE PQ 2337
.L3P3 1911
COO LEMAITRE, F PAGES CHOISI
ACC# 1224742